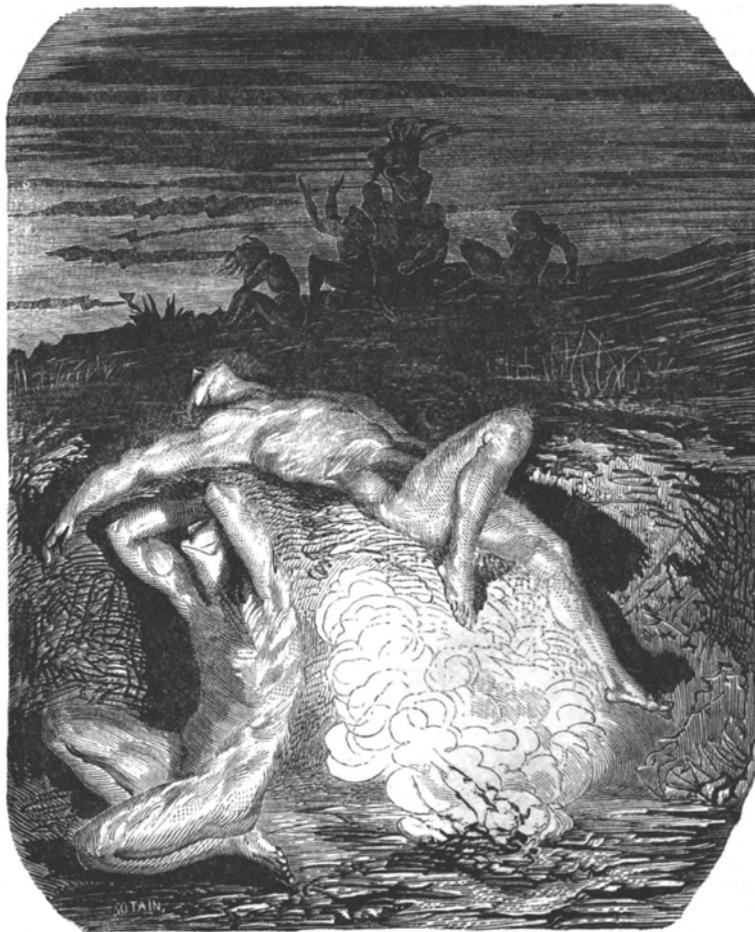


Dossiers lord Byron

N°12
“La Ténèbre”



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Annexes :

Byron : “Darkness” (p. 29)

Byron : “La Ténèbre” (p. 31)

Percy Shelley : “Mont blanc” (p. 32)

Thomas Campbell : “Le dernier homme” (p. 34)

“La Ténèbre” à la loupe (p. 35)

Treize traductions françaises (1819-1930) (p. 41)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°12, décembre 2015.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Ce douzième numéro des *Dossiers lord Byron* est le premier qui soit spécifiquement consacré à une œuvre de Byron, plutôt qu'à un aspect de sa vie ou de sa personnalité (le numéro 11 n'ayant pas pour objet d'étude le poème *Don Juan*, mais l'histoire de sa publication). Il nous semblait qu'entre tous ses poèmes, "La Ténèbre", dont on célébrera le bicentenaire au printemps 2016, était celui qui se prêtait le mieux à l'exercice de la monographie, et cela pour des raisons contradictoires : d'un côté il est universellement connu et apprécié, mais de l'autre il est encore très peu étudié, et souvent mal compris. L'histoire de ses sources et de sa gestation n'a jamais fait l'objet d'un résumé exhaustif, et il restait beaucoup à dire sur sa signification, ou sur son influence sur les poètes de son temps. Loin de prétendre avoir épuisé ce beau sujet d'étude, nous pensons avoir répondu à de nombreuses questions qui, nous l'espérons, donneront envie aux innombrables admirateurs du poème d'en poursuivre l'exploration.

Comme dans les précédents Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets.

Illustrations

Couverture : "Les Ténèbres" ; *Œuvres complètes de lord Byron* ; Bry, Paris, 1855 ; p. 281.

P. 3 : "Byron's hotel, near Villemeuve" ; Charles Williams : *The Alps, Switzerland and the North of Italy* ; Cassell, Londres, 1854 ; p. 29.

P. 8 : "Mer de glace" ; *Companion for leisure hours* ; The religious tract society, Londres, 1842 ; p. 152.

P. 9 : "Thomas Campbell" ; Cyrus Redding : *Literary reminiscences and memoirs of Thomas Campbell* ; Skeet, Londres, 1860 ; t. 1, frontispice.

P. 11 : [The last man] ; *The Poetical works of Thomas Campbell* ; Moxon, Londres, 1837 ; p. 104.

P. 12 : "The lake of Geneva — a storm-scene" ; *The Mountain, from the French of Michelet* ; Nelson & sons, Londres, 1872 ; p. 66.

P. 15 : "Neuvième plaie, les Ténèbres" ; *La Sainte Bible, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, traduite en français sur la vulgate, par M. Le Maître de Sacy* ; Defer de Maisonneuve, Paris, 1789 ; t. 1, p. 404.

P. 18 : "Le cauchemar" ; M. W. Bürger : *Histoire des peintres de toutes les écoles : école anglaise* ; Renouard, Paris, 1863 ; p. 5.

P. 23 : "Alfred de Vigny" ; *Galerie de la Presse, de la littérature et des beaux-arts* ; Aubert, Paris, 1840 ; 2^{ème} série, n. p. / [Portrait d'Alphonse de Lamartine] ; *Œuvres d'Alphonse de Lamartine* ; Boquet, Paris, 1826 ; t. 1, frontispice.

P. 25 : [Victor Hugo à Jersey] ; Alfred Barbou : *Victor Hugo et son temps* ; Hugues, Paris, 1881 ; p. 319.

P. 38 : "Famine" ; *The Works of C. Churchill* ; J. Churchill & W. Flexney, Londres, 1774 ; p. 96.

P. 39 : "Silence & Darkness! Solemn sisters!" ; Edward Young : *Night thoughts on life, death, and immortality* ; div. éd., Londres, 1806.

Indications bibliographiques

David Mazurowski : *Lord Byron's "Darkness" : analysis and interpretation* (thèse de maîtrise) ; Univ. of North Carolina, Chapel Hill, 1977.

Richard Dingley : "I had a dream..." : Byron's 'Darkness' ; *The Byron journal*, n°9, 1981.

Anthony Rudolf : *Byron's Darkness : lost summer and nuclear winter* ; The Menard Press, Londres, 1984.

John Clubbe : "The tempest-toss'd summer of 1816 : Mary Shelley's *Frankenstein*" ; *The Byron journal*, n°19, 1991.

Jeffrey Vail : "The bright sun was extinguish'd" : the Bologna prophecy and Byron's 'Darkness' ; *The Wordsworth circle* ; vol. 28, n°3, 1997.

Morton Paley : "Envisioning Byron's 'Darkness', Campbell's 'The Last man', and the critical aftermath" ; *Romanticism*, vol. 1, n°1, 1995.

Anzor Gvelesiani : "Byron's apocalyptic clairvoyance : Darkness in context" ; *The Newstead Byron Society review*, juil. 2000.

Geoff Payne : *Dark imaginings : ideology and darkness in the poetry of Lord Byron* ; Peter Lang, Berne, 2008.

Davy Pernet : "Byron and Hugo in the darkness of 1816" ; *The Newstead Byron Society review*, janv. 2010.

Catherine Redford : "No love was left" : the failure of Christianity in Byron's 'Darkness' ; *The Byron journal*, n°43.2, janv. 2015.

Introduction : L'épilogue du Poème de l'Homme

Ce n'est pas un mince paradoxe que "La Ténèbre". Célèbre dès sa première publication en 1816, ce poème n'a cessé de s'imposer comme l'un des classiques de Byron, un de ces textes dont le lecteur identifie l'auteur sans une hésitation. Il reste cependant l'un des poèmes de Byron les moins étudiés : les circonstances de sa composition, ses sources mêmes, n'ont jamais fait l'objet d'un examen très minutieux ; son importance dans l'histoire littéraire n'a jamais été estimée à sa pleine mesure.

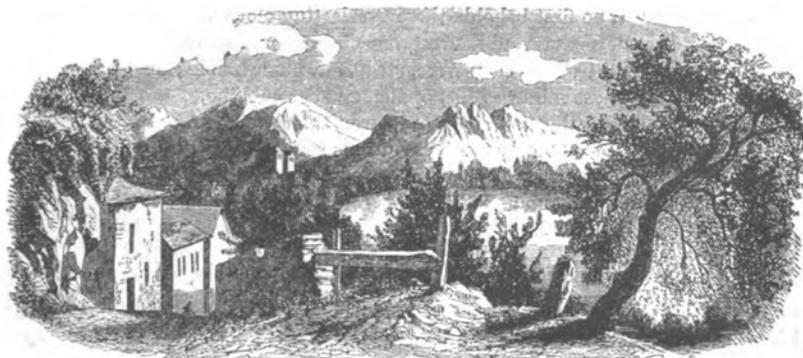
Ce poème singulier gagne pourtant à être considéré avec attention. D'une part parce qu'il entre en résonance avec un nombre impressionnant d'œuvres capitales du XIX^e siècle, jouant un rôle essentiel dans l'éclosion d'une poésie philosophique qui fascina et inspira Vigny et Lamartine. D'autre part parce qu'il nous révèle un Byron plus solennel, héritier de Milton, contemplateur de l'inconnu au même titre que Victor Hugo, l'un des rares à avoir compris l'importance de "La Ténèbre".

Première partie : Le contexte

1. Byron en 1816

À tous points de vue, 1816 fut bien pour Byron l'année charnière qu'ont décrite de nombreux critiques. Ce fut cette année-là qu'il vit pour la dernière fois sa femme Annabella, sa fille Ada et sa demi-sœur Augusta, tandis qu'il fit la connaissance de Percy et de Mary Shelley, ainsi que de la belle-sœur de cette dernière, Claire Clairmont, qui lui donna l'année suivante une autre fille, Allegra. Ce fut cette année-là qu'il quitta définitivement (ce qui n'était pas alors son intention) son pays natal, et qu'il s'installa dans ce qui fut sa patrie d'adoption pendant huit ans, l'Italie. Littérairement, l'année 1816 marqua pour lui une nouvelle étape, au cours de laquelle il s'éloigna nettement des fictions superficielles qui avaient fait son succès, s'ouvrant à une poésie plus engagée et plus exigeante.

Avant tout, 1816 fut pour Byron l'occasion de repartir sur les routes d'Europe, de reprendre en quelque sorte son Grand Tour de 1809. Le contexte moral était bien sûr tout différent : désormais célèbre par ses écrits, il était en même temps la proie d'une curiosité empressée depuis qu'avait éclaté le scandale de son mariage raté. Des rumeurs circulaient sur lui ; on lui prêtait toutes sortes d'agissements peu flatteurs. Sa grande hantise cette année-là fut d'éviter au maximum les ressortissants anglais, habituellement nombreux, mais plus encore depuis la chute de Napoléon. Paradoxalement, ce fut pourtant en compagnie d'Anglais qu'il passa ses quatre mois et demi en Suisse.



Vue des jardins de la villa Diodati, à Genève.

Dans le plan du poète, Genève n'était qu'une étape sur la route de l'Italie, le lieu d'un rendez-vous arrangé par Claire Clairmont, son amante depuis le mois d'avril (voir le Dossier n°11). C'est là que Byron fit la connaissance de Shelley, lequel exerça directement ou indirectement une influence importante sur presque tout ce qu'il écrivit en 1816. La marque de ses conceptions métaphysiques, de son approche wordsworthienne de la Nature, sur le troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, est connue. On sait également que les deux poètes firent ensemble une excursion à la fin du mois de juin, au cours de laquelle Byron visita pour la première fois le château de Chillon et composa l'essentiel de son célèbre poème. Mary Shelley et Claire Clairmont jouèrent également un rôle cet été-là, la première en participant au concours d'histoires de fantômes lancé juste avant cette excursion, la seconde en établissant les copies de presque tous les poèmes écrits durant la période. Enfin, ce

fut Shelley qui se chargea de porter à l'éditeur de Byron les copies des poèmes écrits pendant l'été : le troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, *Le Prisonnier de Chillon* ainsi que les poèmes courts destinés à compléter ce dernier volume, parmi lesquels figurait "La Ténèbre".

Si le début de l'année 1816 avait pu être pour Byron une période de profond abattement, le séjour en Suisse constitua un agréable moment de répit, ponctué d'amusements physiques (navigation sur le Léman, excursions dans les Alpes) et d'échanges intellectuels stimulants, au sein d'un petit cercle acquis à lui (pour l'essentiel : les Shelley, Claire et le docteur Polidori ; en août ses amis Matthew Lewis, John Cam Hobhouse et Scrope Davies). La correspondance de Byron durant ces mois nous le montre plutôt détendu, très intéressé par les sites naturels, heureux de marcher sur les pas de Rousseau ou de retrouver Mme de Staël. Même la météo catastrophique qui régna cette saison-là ne semble pas l'avoir dérangé outre mesure ; à peine y fait-il allusion à quelques rares occasions, et souvent avec humour :

J'ai circumnavigué autour du lac — et je vais aller à Chamouni — dès qu'il fera beau — mais vraiment nous avons eu ces derniers temps de telles stupides brumes — brouillards — pluies — et une perpétuelle opacité — qu'on pourrait penser que Castlereagh était également chargé des affaires étrangères du royaume des Cieux — ⁽¹⁾

Seules ses lettres à Augusta contiennent quelques allusions douloureuses à lady Byron, mais on est loin du désespoir décrit par certains commentateurs. Nous le voyons plutôt profiter des derniers moments de proximité avec sa demi-sœur pour lui confier son ressentiment et sa déception que le mariage n'ait pas fonctionné :

J'ai récemment brisé ma résolution de ne pas te parler de lady B — mais n'en profite pas pour me la nommer. C'est un soulagement — un soulagement partiel pour moi de t'en parler quelquefois — mais cela n'en serait pas un d'entendre parler d'elle. *D'elle* tu dois juger par toi-même, mais tâche de ne pas complètement oublier qu'elle a détruit ton frère. Quels que puissent être ou avoir été mes torts — *Elle* — fut la personne chargée par la providence d'être leur vengeresse. ⁽²⁾

C'est ce sentiment d'agacement plus que d'abattement que vint à point nommé contrer l'amitié naissante avec Shelley. Par son caractère accommodant, par sa vivacité d'esprit, ce dernier fut le parfait dérivatif à une mélancolie menaçante. Byron s'en rendit d'ailleurs parfaitement compte, comme il le confiait à son ami Douglas Kinnaird, quelques jours avant de partir pour l'Italie :

Je vous en prie, continuez à aimer Shelley — c'est un homme très bon — très intelligent — mais tout à fait singulier — il fut pour moi ici un grand réconfort par son intelligence & sa bonne nature. ⁽³⁾

L'autre dérivatif fut la Nature, qui prit cette année-là dans la vie et dans l'œuvre de Byron une importance inédite. Jamais le poète ne s'était senti aussi proche des choses qui l'entouraient, comme en témoignent ses poèmes, remplis de descriptions authentiques, d'évocations animales, végétales, et minérales. Il faut dire que le relief montagneux, par son âpreté et son dynamisme, convenait à merveille aux goûts romantiques de Byron, mais là encore la rencontre se produisit au moment le plus opportun.

2. Les poèmes philosophiques de 1816

Toutes ces circonstances concoururent à donner aux poèmes que Byron écrivit durant son séjour en Suisse une tonalité inhabituelle dans sa production. À de très rares exceptions près, tous ont en commun un contenu méditatif, mélange d'évocations mélancoliques et de réflexions philosophiques. Ce type d'inspiration ne constituait pas une nouveauté dans l'œuvre de Byron, beaucoup de ses poèmes courts, depuis les tout premiers, proposant des méditations sur le temps, la mort, la vanité des occupations humaines, ou le caractère éphémère de l'amour et de l'amitié. Un an plus tôt, Byron avait trouvé dans le projet des *Mélodies hébreuses* l'occasion idéale d'exposer, sous le prétexte d'imitations de la *Bible*, ses préoccupations philosophiques et religieuses, dépassant en beauté et en profondeur tout ce qu'il avait écrit auparavant dans ce domaine.

Par bien des côtés, les poèmes de 1816 ne firent que prendre la suite de ceux de 1815, avec cette différence que le poète poussa leur logique jusqu'aux extrêmes. Ainsi le thème de la captivité, traité dans plusieurs des *Mélodies hébreuses*, prit-il un tour tragique avec *Le Prisonnier de Chillon*. Les évo-

cations du passé se firent plus douloureuses encore avec “Le rêve” et “Stances à [Augusta]”. Mais l’accentuation la plus notable concernait la mort et le devenir de l’âme ; déjà omniprésents dans le recueil parabiblique (“Si ce haut monde”, “Quand le froid enveloppe cette glaise souffrante”), les questionnements sur l’au-delà prirent résolument en 1816 les couleurs sombres du Néant : *Manfred*, “Augustus Darvell” (la contribution de Byron au concours d’« histoires de fantômes » du mois de juin), “Prométhée”, “L’incantation” et “La Ténèbre” ont tous pour thème central la mort ; “La tombe de Churchill”, moquerie amère sur « la Gloire et le Néant d’un nom », et “Un fragment”, effrayante interrogation sur « ceux qui habitent sous terre » portent leur regard au-delà de la mort, témoignant d’une intense réflexion de la part de Byron.

De fait, dans le Chant III du *Pèlerinage du chevalier Harold*, Byron confessera avoir beaucoup pensé cette année-là, usant des mots *contemplation* (st. 76) *méditation* (st. 98) et *rêverie* (st. 109), employant à deux reprises l’image du cerveau bouillonnant, la première fois de manière assez succincte :

Mais il faut que je pense moins follement ; oui, j’ai pensé
trop longtemps et trop sombrement, et mon cerveau est devenu,
dans le bouillonnement et la fièvre de son remous,
un gouffre tournoyant d’imagination et de flamme [...] (St. 7.)⁽⁴⁾

La seconde fois en donnant plus d’ampleur à sa pensée, nous offrant un tableau particulièrement pessimiste de la vie en société :

La fuir n’est, pour cela, haïr l’humanité ;
tous ne sont pas faits pour s’agiter et peiner avec elle,
et ce n’est mécontentement que de garder son esprit
au profond de sa source, de crainte que le bouillonnement n’en déborde
dans une foule fiévreuse, où nous devenons la proie
du mal qu’elle communique, si bien que trop tard et longtemps
nous nous désolons peut-être, et nous débattons dans l’étreinte,
en rendant misérablement mal pour mal
au milieu d’un monde batailleur, en luttant où nul n’est fort.

Là, en un moment, nous pouvons plonger nos années
dans un fatal remords, et dans la désolation
de notre âme même changer tout notre sang en larmes,
et colorer les choses à venir des teintes de la Nuit ;
la course de la vie devient une fuite sans espoir
pour ceux qui marchent dans les ténèbres ; [...] (St. 69-70.)

Cette vision d’un « monde batailleur » n’est bien sûr pas sans évoquer les luttes fratricides de “La Ténèbre” ; mais on trouve bien d’autres illustrations de ce thème de l’isolement volontaire dans les compositions de 1816 :

Pourtant je ne blâme pas le monde, ni ne le traite avec dédain, non plus que cette guerre de maints contre un ; si mon âme n’était pas faite pour l’apprécier, c’était folie que de ne pas m’en éloigner plus tôt [...] (“Stances à —”, v. 33-36.)

Eussé-je appris plus tôt à éviter la foule, j’aurais été meilleur que je puis l’être à présent ; les passions qui m’ont déchiré seraient restées endormies ; je n’aurais pas souffert, et tu n’aurais pas pleuré. (“Épître à Augusta”, v. 93-96.)

Un changement survint dans l’esprit de mon rêve. L’Errant se trouvait seul comme par le passé ; les êtres qui l’avaient entouré s’en étaient allés, ou lui faisaient la guerre. Il était la cible de la flétrissure et de la désolation, cerné de haine et de contestation. (“Le rêve”, v. 184-189.)

Depuis l’enfance jusqu’à présent, mon esprit n’a pas marché avec les âmes des hommes, ni contemplé la Terre avec des yeux humains ; la soif de leur ambition n’était pas la mienne ; leur but dans l’existence n’était pas le mien. Mes joies, mes chagrins, mes passions et mes pouvoirs firent de moi un étranger ; bien qu’en arborant la forme, je n’ai eu aucune sympathie pour la chair respirante [...] (*Manfred*, acte II, sc. 2.)

Presque tous les poèmes écrits en Suisse ont en réalité une profonde unité, aussi bien thématiquement que stylistiquement. On reconnaît de l'un à l'autre des propos identiques, exprimés de manière identique, parfois avec les mêmes mots. Au niveau lexical, il ne fut jamais autant question de lune et d'étoiles, d'Esprits, d'oiseaux ou de serpents. Mais le plus fort effet de cohésion tient au retour presque obsessionnel de certains thèmes. Ainsi le thème de la Nature consolatrice, qui imprègne l'ensemble du Chant III du *Pèlerinage du chevalier Harold* (et notamment la st. 13), se retrouve-t-il largement dans *Manfred* (notamment I, 2 et II, 2), mais également dans *Le Prisonnier de Chillon* (st. 10, 12-13), "Stances à —" (st. 2), "Épître à Augusta" (st. 7-8, 10-11), ou "Le rêve" (st. 9). Il en va de même pour celui de la folie, abordé dans *Le Pèlerinage* (st. 43 et 77), "Le rêve" (st. 7), et *Manfred* (II, 2 : « J'ai prié pour une folie qui me serait bénédiction... »), ou celui de la malédiction, qui est la raison d'être de "L'incantation" et de *Manfred* tout entier, mais qui ressurgit également dans *Le Pèlerinage* (st. 117 : « [...] bien que mon nom / te doive être interdit, comme un sortilège toujours plein / de désolation, et un droit perdu ; »), "Stances à —" (v. 1-2 : « Bien que le jour de mon destin soit achevé, et que l'étoile réglant mon sort ait décliné... »), et "Épître à Augusta" (v. 13-14 : « Étrange triste sort que celui du fils de ton père, irrévocable, et demeurant irrémédiable... »).

Deux images frappantes sont particulièrement intéressantes pour approcher l'étude de "La Ténèbre", toutes deux en lien avec l'idée de mort. La première fait de notre Terre un vaste amas de morts, et l'on y voit revenir avec insistance le mot de *glaise* (ou d'*argile*) :

Les nuées d'orage s'amassent et, quand elles se déchireront,
la terre sera abondamment couverte d'une autre argile,
que son argile couvrira, tassée et enfouie,
cavalier et cheval, ami, ennemi confondus en une même tombe rouge !
(*Le Pèlerinage du chevalier Harold*, st. 28.)

Comme je parlais ainsi, l'Architecte de tous ceux que nous foulons — car la Terre n'est qu'une pierre tombale — essaya d'extirper quelque souvenir de cette glaise dont les emmêlements pourraient confondre la pensée d'un Newton, si toute vie ne devait pas finir en une, dont nous ne sommes que les rêveurs ; ("La tombe de Churchill", v. 19-25.)

Ceux qui habitent sous terre — ne sont-ils que millions mélangés, décomposés en glaise ? ("Un fragment" v. 23-24.)

Le populeux et le puissant n'étaient qu'une masse, sans saisons, sans herbe, sans arbres, sans hommes, sans vie ; — une masse de mort — un chaos de glaise durcie. ("La Ténèbre", v. 70-72.)

La seconde image est encore plus radicale ; c'est celle d'un Néant tournant autour de l'idée de vide et d'immobilité :

Tout le ciel et la terre sont calmes ; non certes en sommeil,
mais sans souffle, comme on l'est quand on sent le plus,
et silencieux, comme on le reste dans de trop profondes pensées.
Tout le ciel et la terre sont calmes : de la haute légion
des étoiles au lac assoupi et à la rive montagneuse,
tout se concentre en une vie intense
où ni rayon, ni souffle, ni feuille ne se perd,
mais enferrme une parcelle de l'être et le sentiment
de celui qui de toute chose est Créateur et protecteur.
(*Le Pèlerinage du chevalier Harold*, st. 89)

Car tout n'était que vide, froid et grisaille ; ce n'était pas la nuit, ce n'était pas le jour ; ce n'était même pas la lumière du cachot, si détestable à ma vue accablée, mais une vacance absorbant l'espace, et une fixité — mais non localisée. Il n'y avait pas d'étoiles, pas de terre ; pas de temps, pas de compte ; pas de bien, pas de crime — mais le silence, et un souffle sans émoi qui n'était ni de vie ni de mort ; une stagnante mer d'inaction, opaque, sans limite, muette et immobile ! (*Le Prisonnier de Chillon*, st. 9.)

Le monde était vacant ; [...] Rivières, lacs et océans se tenaient tous immobiles, et rien ne remuait au sein de leurs silencieuses profondeurs. ("La Ténèbre", v. 69-74.)

De telles images ne constituent pas une exception dans la poésie de Byron. Ainsi que nous l'avons rappelé, on en trouverait d'autres exemples avant 1816, comme après. Mais elles prouvent néanmoins qu'une profonde unité d'inspiration guida son écriture cette année-là, qu'aucun des poèmes qu'il composa alors, longs ou courts, ne fut fortuit ou « gratuit ». Les raisons de cette cohésion tinrent sans doute avant tout aux conditions matérielles : un laps de temps réduit, des contacts restreints, et un même climat oppressant né des contrecoups du scandale matrimonial et de la météo apocalyptique. Aussitôt que Byron changea d'ambiance — dès son installation dans la turbulente Venise en novembre —, la série des poèmes philosophique prit fin.

Deuxième partie : Les sources

1. Shelley et "Mont blanc"

Byron n'a laissé aucun document éclairant la genèse de "La Ténèbre". Nous ne savons même pas à quelle date exacte il composa son poème, les manuscrits connus ne comportant aucune mention. Dans toutes les éditions des œuvres de Byron parues au XIX^e siècle, "La Ténèbre" était suivie de l'indication suivante : « Diodati, juillet 1816 », mais les experts modernes ne retiennent pas nécessairement cette date. Pour Jerome McGann, la composition aurait eu lieu entre le 21 juillet et le 25 août, et plus probablement à la fin de cette période. C'est en effet le 25 août que Claire Clairmont acheva de copier le texte des poèmes courts destinés au volume *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes*, juste avant de quitter la Suisse le 28 en compagnie des Shelley. L'arrivée des deux grands amis de Byron John Cam Hobhouse et Scrope Davies le 26 viendrait plutôt confirmer cette date butoir.

Ni Shelley, ni Mary, ni le docteur Polidori, dont le *Journal* est muet entre le 3 juillet et le 5 septembre, n'ont laissé de témoignage direct sur la naissance de "La Ténèbre". Les seules indications existantes proviennent de tierces personnes, et furent données bien des années plus tard. Elles doivent être appréhendées avec beaucoup de prudence mais n'en demeurent pas moins intéressantes.

Le premier témoignage fut rapporté par Cyrus Redding en 1860. Nous l'avons déjà cité dans le Dossier n°11 ; il émane d'une personne non identifiée et place Shelley au centre du processus d'inspiration :

J'ai appris d'un ami que j'ai rencontré à Paris en 1817, et qui avait vu Byron et Shelley dans le sud l'année précédente, que le poème de Byron "La Ténèbre" était né d'une conversation avec Shelley, alors qu'ils étaient ensemble un jour de brillant soleil, contemplant le lac de Genève. Shelley s'exclama : « Quel changement ce serait si le soleil venait à s'éteindre soudainement ; comme la race humaine périrait, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un peut-être — supposez que ce soit l'un de nous ! Comme son sort serait terrible ! » ou des mots semblables. ⁽⁵⁾

Le second témoignage provient du peintre Edward West, qui profita de ses séances de pose avec Byron et de Teresa Guiccioli en juin-juillet 1822 pour bavarder avec le poète. Dans le récit qu'il publia en 1826 dans le *New monthly magazine* figure le passage suivant :

Une fois je lui demandai comment diable il avait pu concevoir une scène comme celle qu'il avait décrite dans le poème intitulé "La Ténèbre". Il me répondit qu'il l'avait écrit en 1815 [*sic*] à Genève, alors que régnait ce fameux jour sombre, au cours duquel les volailles allaient se coucher à midi, et les chandelles étaient allumées comme à minuit. ⁽⁶⁾

Si ces témoignages ont pour point commun les conditions météorologiques, tous deux impliquent des approches différentes. Dans le premier cas, Byron aurait procédé par antithèse, renversant les données objectives, ce qui ressemble peu à ses habitudes (*Manfred* et le troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* regorgent de descriptions d'après nature), mais correspond parfaitement au mode de pensée spéculatif de Shelley. Dans le second, il n'aurait fait qu'extrapoler des observations bien réelles, corroborées aussi bien par les contemporains que par les historiens.

Cela dit, ces deux hypothèses n'auraient rien d'incompatible : si "La Ténèbre" fut composée en juillet-août, le soleil désigné dans la scène avec Shelley fut probablement ce « disque pâle » décrit par tous les journaux de l'époque. À partir de la mi-juin en effet, la pluie se mit à tomber de manière quasi-permanente, ne laissant que de rares jours de répit aux agriculteurs et aux touristes (« Le temps a été acceptable durant la journée — [...] nous avons eu beaucoup de chance pour ce qui est de la chaleur & de la clarté de l'Atmosphère — pour cela *Louons le Seigneur* — », écrivait Byron en septembre dans son "Journal alpin" ⁽⁷⁾). Les orages furent nombreux ; l'eau sourdait de partout, faisant monter le niveau des rivières et du lac Léman ; il y avait de la neige sur les sommets.

Il est difficile de juger jusqu'à quel point ces conditions déplorables purent affecter les deux poètes. Cela ne les empêcha pas de se livrer aux joies de la navigation ou des excursions en montagne, mais leurs écrits d'alors portent la marque d'une certaine noirceur qui ne peut pas ne pas avoir de lien. Cette marque est suffisamment patente dans les poèmes de Byron cités ci-dessus ; mais on en trouve aussi la trace dans un des très rares poèmes que composa Shelley cet été-là : "Mont blanc".

Shelley commença "Mont blanc" (voir la traduction p. 32) pendant une excursion à Chamonix faite entre le 21 et le 27 juillet, sans Byron qui était resté à la villa Diodati. Le poème est une longue description du sommet européen en monarque éternel d'un royaume aux paysages désolés, à la fois effrayants et fascinants. Sur la forme aussi bien que sur le fond, les ressemblances avec "La Ténèbre" sont frappantes. Comme le poème de Byron, celui de Shelley décrit en détail une scène de chaos, un « horrible amoncellement de formes entassées, rudes, nues, escarpées, balafrées et déchiquetées comme des spectres ! », à cette différence qu'il s'agit d'éléments naturels luttant pour leur survie dans un milieu extrême. L'homme n'est cependant pas totalement absent ; à la quatrième strophe, il reprend sa place dans la chaîne vitale, aux côtés des végétaux et des animaux, dans un passage extrêmement proche du poème de Byron :

[...] Là, la gelée et le soleil, en mépris du pouvoir mortel, ont entassé mille précipices, dômes, pyramides et pinacles, une cité de mort, avec ses innombrables tours et ses murs inexpugnables de glace rayonnante. Que dis-je ? une cité ! c'est un débordement de ruine, qui des bornes des cieux roule son éternel torrent ! De vastes pins jonchent sa route marquée par le destin, ou, sur le sol déchiré, se tiennent debout décharnés et fracassés ; les rocs, entraînés du plus lointain désert, ont renversé les limites du monde mort et du monde vivant, à jamais effacées. Le séjour des insectes, bêtes et oiseaux, devient sa proie ; leur pâture et leur retraite ont disparu pour toujours ; tant de vie, tant de joie est à jamais perdue ! La race humaine s'enfuit bien loin, saisie de terreur ; ses ouvrages et ses habitations s'évanouissent, comme une fumée, devant le courant de la tempête, et leur emplacement n'est plus connu !



MER DE GLACE.

Les deux poèmes ont pour autre point commun d'utiliser le prisme de l'imagination et du rêve, jouant tous deux sur l'ambiguïté originelle des visions qu'ils proposent. Les premiers et les derniers vers de "Mont blanc", qui glorifient tous deux la puissance de la pensée, ne sont pas sans rappeler la fin de "La Ténèbre" :

L'éternel univers des Choses coule à travers l'Esprit [...] (v. 1-2)

Et que seriez-vous, toi et la terre, et les étoiles, et la mer, si pour l'imagination de l'Esprit humain le silence et la solitude n'étaient que le vide ? (v. 142-144)

Néanmoins, les propos sur le rêve qui ouvrent la troisième strophe de "Mont blanc" seraient davantage à rapprocher de la première strophe du "Rêve" :

Quelques-uns disent que les lueurs d'un monde lointain visitent l'âme dans le sommeil, — que la mort est un assoupissement, et que ses formes surpassent en nombre les actives pensées de ceux qui veillent et vivent. Je regarde en haut : quelque toute-puissance inconnue a-t-elle déployé le voile de la vie et de la mort ? Ou suis-je en proie à un songe, et le monde plus puissant du sommeil étend-il au loin tout autour de moi ses cercles inaccessibles ?

Il faut savoir que "La Ténèbre" qui, comme nous l'avons rappelé, a de nombreuses affinités avec "Le rêve", devait à l'origine s'intituler elle aussi "Le rêve" ou "Un rêve", comme en atteste un des manuscrits. "Le rêve" quant à lui, porta provisoirement le titre "La destinée". Ces changements de titre pourraient laisser entendre que "Le rêve" aurait été écrit après "La Ténèbre", Byron trouvant que le premier titre de sa vision apocalyptique convenait mieux au second poème.

L'autre grand point de ressemblance entre "Mont blanc" et "La Ténèbre" est le vocabulaire : on trouve dans le poème de Shelley deux fois le substantif *darkness* (ténèbres), trois fois l'adjectif *dark* (sombre, ténébreux), ainsi qu'un grand nombre de substantifs certes peu marqués, mais jouant un rôle dans le poème de Byron (*terre, étoile, forêt, vent, montagne, lac, océan, bête, oiseau, trône, cité, habitation...*). On compte également huit adjectifs se terminant par le suffixe *-less*, une des caractéristiques notables de "La Ténèbre" (le vers 71 n'est composé que de ce type d'adjectifs) ; certains de ces emplois sont assez habituels (*ceaseless, voiceless*), d'autres sont plus originaux (*viewless, moonless*), semblables à ceux qu'on trouve dans le poème de Byron (*rayless, stingless, herbless*). Notons cependant qu'aucun de ces adjectifs en *-less* n'est commun aux deux poèmes.

Ces similitudes posent de nombreuses questions. A-t-il pu y avoir un lien entre cette idée fugitive d'un monde sans soleil rapportée par Redding et le poème "Mont blanc" ? Shelley a-t-il pu composer son poème et le montrer à Byron avant que ce dernier ne compose le sien ? Rien ne le confirme, ni ne l'infirme. Ce qui est probable en revanche est que Byron ait pris envie d'aller lui aussi voir Chamonix et le Mont blanc en entendant Shelley lui en vanter la beauté ; il s'y rendit à son tour entre le 29 et le 31 août en compagnie de Hobhouse et de Davies. Et ce qui est certain également est que Byron n'aurait pas hésité à prendre l'idée de son nouvel ami, comme il l'avait fait auparavant avec d'autres, parmi lesquels Thomas Campbell.

2. Campbell et "Le dernier homme"

Si les témoignages de Redding et de West relatifs à la genèse de "La Ténèbre" restent très allusifs, il en va tout autrement de celui qu'apporta le poète écossais Thomas Campbell.



Tout commença en janvier 1825 lorsque Francis Jeffrey, rendant compte du dernier volume de Campbell *Theodric, un conte domestique ; avec d'autres poèmes* (*Theodric, a domestic tale ; with other poems*), accusa ce dernier d'avoir « emprunté » l'idée de son poème “Le dernier homme” au poème de Byron :

Il y a un petit poème intitulé “Le dernier homme” qui est très frappant, et dont l'idée a probablement été empruntée à une esquisse très puissante de lord Byron, à laquelle il avait donné, il nous semble, le titre de “La Ténèbre” ; or la manière avec laquelle cet affreux sujet est traité par ces deux grands auteurs est très caractéristique des tournures différentes de leurs génies. Celle de lord Byron offre plus de variété dans les scènes, plus de lugubre et de terreur, et bien plus d'audace et de misanthropie. Celle de M. Campbell a plus de douceur, plus de réflexion, plus d'élévation, et se place davantage dans l'esprit de la religion. ⁽⁸⁾

Campbell répliqua aussitôt par une lettre qui fut publiée le mois suivant dans la même revue, expliquant que c'était lui au contraire qui avait soufflé à Byron l'idée d'un poème, et qu'en découvrant en 1816 “La Ténèbre” il n'avait pas osé protester, son propre poème n'étant toujours pas écrit à cette date. Sur l'échange d'idée, il donnait les détails suivants :

Vous dites que mon poème le “Dernier homme”, semble s'être inspiré de celui de lord Byron, “La Ténèbre”. — La vérité est que, il y a quinze ans, ou peut-être plus, je rendis visite à lord Byron, qui à cette époque possédait un appartement près de St James street ; et nous eûmes une longue, et pour moi une fort mémorable conversation, au cours de laquelle il ne fait aucun doute pour moi que Sa Seigneurie s'est imbibée des quelques idées de son poème “La Ténèbre” qui présentent des ressemblances avec celles que j'ai exprimées dans le “Dernier homme”. — Je me souviens lui avoir dit que je trouvais que l'idée d'un être assistant à l'extinction de son espèce et de la création, observant, à la lumière d'une nature en train de disparaître, les cités dévastées, les navires flottant en mer chargés de morts, ferait un sujet saisissant pour un poème. ⁽⁹⁾

Malheureusement pour Campbell, ce récit venait trop tard. Byron n'était plus là pour le confirmer, et l'opinion serait maintenant de son côté. “Le dernier homme”, qui avait paru en 1823 (il est étonnant que Jeffrey ait attendu deux ans et une nouvelle édition pour le découvrir), passait désormais pour la copie.

Il est difficile aujourd'hui de juger de la véracité de ce témoignage. Techniquement, il n'y a rien d'impossible à ce qu'une telle discussion ait eu lieu, les deux poètes ayant fait connaissance en novembre 1811, ce qui correspond à peu de choses près à la date avancée dans la lettre. On sait également que Byron, en matière d'inspiration, faisait feu de tout bois, n'hésitant pas à « emprunter » des idées à ses confrères, surtout ceux à qui il trouvait du talent, au nombre desquels figurait Campbell. Pour accréditer complètement la version de ce dernier, il eût fallu que quelqu'un parmi ses proches la confirmât, mais personne n'a jamais trouvé une telle preuve. Il convient cependant de citer à la décharge de Campbell une lettre qu'il écrivit en septembre 1823, bien avant que naisse la polémique, et qui fut publiée en 1849 :

Avez-vous vu “Le dernier homme” dans mon dernier volume ? Est-ce qu'il vous a immédiatement rappelé le poème de lord Byron “La Ténèbre” ? Je n'ai pas su comment agir quand j'ai vu que tout semblait indiquer que je lui devais cette idée. Le fait est que, il y a de cela bien des années, j'avais conçu dans ma tête l'idée de ce Dernier homme, et je me souviens distinctement en avoir parlé à lord B. J'ai reconnu, quand j'ai lu son poème “La Ténèbre”, quelques traits du tableau que j'avais l'intention de peindre, à savoir les navires flottant sans une main vivante pour les guider — la terre qui serait vide — et un ou deux autres détails. À considérer sobrement la chose, je suis tout à fait disposé à acquitter lord Byron du fait d'avoir intentionnellement repris mes idées. Cela conforte ma propre expérience de supposer qu'une idée qui n'est en fait qu'un souvenir, puisse resurgir, prendre l'apparence d'une création de l'imagination, dans un esprit ayant oublié à quelle source il a emprunté cette idée. J'y crois. ⁽¹⁰⁾

L'idée soufflée en 1811 aurait effectivement pu resurgir en Suisse, devant le spectacle d'un soleil pâle et faible, ou à l'occasion de discussions avec Shelley, ce qui présenterait l'intérêt de concilier tous les témoignages existants. Pourtant, “Le dernier homme” n'a que bien peu de points communs avec “La Ténèbre” — bien moins en tous cas que “Mont blanc” — et repose sur un postulat complètement opposé. Certes, comme Byron, Campbell raconte une vision venue en rêve, celle d'un monde gagné par les ténèbres après l'extinction du soleil. Mais dès le titre il souligne sa différence en contre-

balançant sa vision d'apocalypse par une foi inébranlable en l'homme, résumé en cet ultime survivant « semblable au prophète ». Il y affirme de façon solennelle que l'âme humaine (*l'esprit* dans le texte original) ne s'éteindra pas avec le soleil mais qu'elle triomphera de la Mort et renaîtra. Nous sommes là assez loin de l'inflexible disparition de toute vie détaillée par Byron.



Bien sûr, les éléments mis en avant par Campbell dans ses lettres se retrouvent dans le poème de Byron, mais on ne saurait en tirer des conclusions sérieuses. “Le dernier homme” ayant été écrit et publié après “La Ténèbre”, il n’y aurait aucun sens à s’étendre sur les éventuels points de ressemblance entre les deux poèmes. Pour la postérité, Byron restera l’inspirateur de Campbell, et non l’inverse. (À titre informatif, nous reproduisons cependant une traduction du poème, p. 34.)

Certains critiques ont suggéré que cette affaire d’« emprunt » avait amené Campbell, au moment de la publication des *Mémoires de lord Byron* de Moore, à prendre farouchement le parti de lady Byron, contre celui de son défunt confrère. Il ne fait aucun doute en effet que Campbell joua un rôle plutôt perfide dans les controverses qui agitèrent alors l’Angleterre, mais il nous semble bien exagéré d’en attribuer la cause au “Dernier homme”, ce poème n’ayant jamais été une pièce maîtresse de l’œuvre du poète ⁽¹¹⁾.

3. Les taches dans le soleil

À défaut d’exhumer de nouveaux documents, ce qui est peu probable, les rôles que jouèrent Shelley et Campbell dans la genèse de “La Ténèbre” resteront sans doute très hypothétiques. Il n’en va pas tout à fait de même du témoignage d’Edward West, selon lequel, rappelons-le, le poème aurait été écrit « alors que régnait ce fameux jour sombre, au cours duquel les volailles allaient se coucher à midi, et les chandelles étaient allumées comme à minuit. » Sous des dehors plutôt allusifs, cette indication s’avère très instructive.

L’année 1816 marqua durablement les esprits par sa froideur, son manque d’ensoleillement, et ses précipitations abondantes. Presque toutes les conditions se conjuguèrent pour en faire ce qu’on appelle *une année noire*. En Suisse comme ailleurs, les récoltes furent très mauvaises, faisant craindre une famine. Pour le poète, il y avait là déjà de quoi nourrir l’inspiration ; mais d’autres signes vinrent encore accroître l’inquiétude.



THE LAKE OF GENEVA—A STORM-SCENE.

En avril 1815, le Tambora, un volcan d'Indonésie, était entré en éruption, rejetant une quantité énorme de cendres dans l'atmosphère ; l'ampleur de ce phénomène mit plus d'un siècle à être jugée à sa juste mesure, mais les contemporains furent néanmoins très impressionnés, d'autant plus que d'autres volcans à travers le monde entrèrent eux aussi en éruption. Une ambiance de catastrophisme et de millénarisme s'empara bientôt des esprits et leur fit interpréter le moindre événement comme un *signe des temps*. En Europe, on se mit à scruter les astres avec une ferveur inusitée, et cela d'autant plus facilement qu'il y eut au cours de l'année 1816 de nombreuses manifestations naturelles : le 26 mai eut lieu une éclipse solaire, puis le 10 juin une éclipse lunaire totale. Des taches sombres apparurent dans le soleil, qui intriguèrent aussi bien les gens du peuple que les scientifiques, et ce qui devait arriver arriva :

Un astronome italien, ou plutôt un empiriste, décrit les comètes comme des messagers « qui président aux destinées, aux sombres conseils, et aux sages opinions de la lune — qui connaissent les planètes des hommes, leurs bons anges et leurs mauvais » ; d'où sa prédiction, à partir des comètes et « des taches sur le soleil, que le monde serait détruit le 18 juillet 1816 ». ⁽¹²⁾

Cette prédiction, tout à fait oubliée aujourd'hui parce qu'elle s'ajoutait à une trop longue liste, causa alors une certaine agitation sur le continent. Venant au plus fort d'une longue période de pluies discontinues, à un moment où le soleil ressemblait à un disque diaphane, elle cristallisa les peurs. Ce fut apparemment en Belgique, en Allemagne et en Suisse qu'elle suscita le plus d'inquiétude. Ce fut d'ailleurs dans ce dernier pays qu'elle fut le plus étudiée, faisant l'objet de nombreux articles. L'un d'entre eux, paru en 1878 dans le journal suisse *Le Conteur vaudois* résume assez bien l'ambiance :

L'état moral des populations était si abattu qu'on voyait partout de sombres pronostics. Les taches que les astronomes avaient observées dans le soleil et qui en pâlissaient la lumière ne faisaient qu'augmenter les suppositions alarmantes. Une prédiction ridicule, publiée dans une feuille étrangère et annonçant que le 18 juillet, le monde périrait sous une pluie de feu, jetait la panique dans plusieurs contrées, surtout en Alsace. Toutes les interprétations se donnaient carrière ; quelques-unes prétendaient qu'un fragment du soleil allait se détacher et enflammer le globe. [...]

Le 18 juillet se passa sans le cataclysme effrayant qui avait été prédit ; mais jamais la terreur n'avait excité plus de têtes et parcouru plus de pays. Depuis plus d'un mois, les églises belges étaient pleines d'un peuple timoré et inquiet. Dans plusieurs localités d'Allemagne, on avait interrompu les affaires, abandonné les travaux journaliers. À Paris, des colporteurs vendirent pendant plusieurs jours et jusqu'à la veille du 18 juillet un écrit intitulé : *Détails sur la fin du monde*, qui attirait autour d'eux la foule alarmée. Le seul point sur lequel on n'était pas d'accord, était celui de savoir si ce serait le feu, l'eau ou quelque fragment du soleil qui terminerait les destins de la terre. ⁽¹³⁾

Ce début de panique fut confirmé par la publication en 1934 d'un document resté longtemps inédit, le journal que tint Jean-François Dufour, recteur de l'hôpital de Montreux, entre 1808 et 1816. Parmi d'intéressantes observations concernant les effets de la météo sur l'économie locale, on pouvait y lire ces lignes :

Les prophètes actuels (vous sentez l'ironie) prédisent la fin du monde pour le 18 juillet courant ; j'ignore si leur prédiction s'accomplira, mais il est certain qu'elle trouve créance chez bien des personnes, surtout chez les femmes qui ont peur de mourir, peut-être aussi chez certaines consciences. C'est surtout dans le Pays d'Enhaut où cette prophétie a pris racine, beaucoup de personnes abandonnent leurs travaux.

[...]

La crainte de la fin du monde augmente bien loin de diminuer ; c'est une portion du soleil qui doit se détacher de ce superbe Globe et venir brûler le monde. Suivant les nouvelles reçues, cette peur gagne toute l'Europe, et surtout la Belgique, où depuis quinze jours les églises sont remplies d'un peuple silencieux et morne. Dans quelques contrées de l'Allemagne le peuple abandonne les ouvrages de la campagne.

Enfin, à la date fatidique du 18 juillet, Dufour notait ironiquement :

Cette journée, qui devait être marquée par la plus épouvantable catastrophe ne l'a été que par le retour du beau tems, et certes il faut l'en remercier. Les esprits trop sensibles se sont ravisés ; ça [*sic*] été avec les deux suivantes les deux plus belles journées de l'année, aussi les gens ont-ils bien vite oublié l'embrasement du monde pour aller sagement faire les uns leurs foins, les autres la feuille. ⁽¹⁴⁾

En France, où avait pourtant été distribuée la plaquette *Détails sur la fin du monde*, cette apocalypse manquée suscita aussitôt les railleries. Dès le 7 août fut joué à Paris un vaudeville intitulé *La Fin du monde, ou les taches dans le soleil*. On pouvait y entendre en ouverture un villageois déclamer, sur un air tiré d'un almanach, les vers suivants :

« L'dix-huit juillet mil huit cent seize,
La fin du monde arrivera ;
L'temps s'ra chaud comme un' fournaise,
Dans les airs l'oiseau rotira ;
L'silenc' régn'ra sur tout' la terre ;
On entendra gronder l'tonnerre ;
Les vivans périront,
Et les morts reviendront.
Qu'chacun profit' du temps qui reste. »
C'est aujourd'hui (*bis*) l'jour funeste. ⁽¹⁵⁾

Sans plus insister, de nombreux journaux couvrirent d'une dernière ironie la prédiction ratée. Il se trouva pourtant quelques esprits moins voltairiens qui vinrent rappeler aux vivants que le risque d'une fin précipitée du monde n'était pas tout à fait fantasque ; ainsi François-Benoît Hoffman publia-t-il le 29 juillet dans le *Journal des débats politiques et littéraires* un article intitulé "De la fin du monde". Après s'y être moqué à son tour du rire des sceptiques — « Nous voilà bien fiers ! Parce que le monde n'a pas fini le 18 juillet 1816, nous croyons qu'il ne finira plus, et nous rions comme si nous n'avions pas peur. Nous redevenons philosophes, nous nous moquons des bonnes femmes qui disaient leur *meâ culpâ*, et nous demandons en ricanant quand viendra la fin du monde. Point d'impatience, messieurs ! cela viendra comme je vais vous le prouver ; et rira bien qui rira le dernier. » —, Hoffmann examinait plusieurs fins possibles à notre terre, développant les théories scientifiques de son temps. Liant la fin

de notre univers aux conditions présumées de sa naissance, il envisageait dans sa première hypothèse une extinction du soleil :

Notre globe était un soleil alors, il s'est beaucoup refroidi, et il a diminué de volume. Son mouvement de rotation, qui se ralentit continuellement, cessera un jour tout-à-fait ; nous tomberons alors sur le soleil, qui, à son tour, deviendra vieux, infirme, caduc, ne pourra plus se mouvoir, et se précipitera sur l'astre générateur dont il est sorti ; tous les autres globes célestes s'éteindront et tomberont de même, à quelques milliards de siècles les uns des autres ; [...] et tous les soleils éteints, toutes les planètes, tous les satellites, toutes les comètes, réunis en une même masse, ne formeront plus, au milieu de l'immensité, qu'une énorme scorie, un colcotar, un *caput mortuum*, un gros morceau de mâchefer, si l'on veut, qui restera dans ce bel état pendant toute l'éternité. ⁽¹⁶⁾

Les journaux français parvenant aisément jusqu'en Suisse (« J'apprends par les journaux français que la tragédie de Mathurin [*sic*] a eu du succès [...], écrivait Byron le 27 mai ⁽¹⁷⁾), il n'est pas exclu qu'il ait pu avoir connaissance de l'article d'Hoffman. On ne peut qu'être frappé de la proximité entre la « masse », l'« énorme scorie », le « gros morceau de mâchefer » de ce dernier et la « masse de mort », le « chaos de glaise durcie » du premier, à cette différence que dans « La Ténèbre » ce sont les êtres vivants qui forment cette « masse ». Le cataclysme du 18 juillet fut cet été-là dans tous les esprits. Samuel Coleridge s'agaçait de « ce temps de *fin du Monde* » dans une lettre du 17, et Hobhouse écrivait dans son journal au jour dit : « Le jour où le monde devait prendre fin. » ⁽¹⁸⁾ Bien que Byron ne soit guère sorti de son cercle d'amis lors du séjour en Suisse, il paraît difficile qu'il soit resté totalement hermétique au catastrophisme ambiant ; au contraire, ces peurs collectives correspondaient trop bien à son état d'esprit d'alors pour ne pas lui inspirer un poème, ou tout au moins raviver certaines idées antérieures.

4. Les sources bibliques et leur descendance

La littérature cataclysmique est probablement aussi vieille que l'humanité. De tous temps les catastrophes naturelles, interprétées comme des punitions divines, ont fasciné les écrivains. Mais les textes les plus marquants furent sans conteste ceux qui décrivent des catastrophes à venir, au premier rang desquels figure l'Apocalypse de Saint Jean, qui a donné son nom au genre.

Contrairement à Victor Hugo par exemple, qui alla jusqu'à paraphraser l'apôtre (notamment dans « *Écoutez. Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres* », poème des *Contemplations*), Byron, qui avoua à plusieurs reprises avoir été un grand lecteur de la *Bible*, ne manifesta jamais d'attachement spécifique pour ce Livre, même si sa trace est décelable dans nombre de ses œuvres. Certains critiques ont suggéré une ressemblance entre « La Ténèbre » et le chapitre VI (« [12] Le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang ; 13. Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre [...] » ⁽¹⁹⁾), mais le texte biblique nous semble ici trop dynamique encore, par son jeu de couleurs (noir, sang) et ses mouvements (les étoiles qui tombent) pour avoir réellement inspiré un poème fondamentalement atonique. S'il existe des ressemblances entre le poème de Byron et la révélation de Jean, elles tiennent davantage à l'atmosphère générale du texte sacré qu'à tel passage en particulier. De fait, nous ne retrouvons pas dans « La Ténèbre » les trompettes du Jugement dernier que reprirent tant de poètes ; nous n'y voyons pas non plus de monstres effrayants ou de signes mystérieux. Autre différence essentielle, le feu n'y joue pas du tout le même rôle. De nombreux exégètes ont fait remarquer que ce feu — qui deviendra le lieu commun de toute description de fin du monde — est un équivalent de l'eau dans l'épisode du déluge. Mais, comme le rappelait Paul Vulliaud, « ces deux éléments symétriques, l'eau et le feu, ont une raison unique, celle de la purification » ⁽²⁰⁾ ; or, dans « La Ténèbre », au lieu d'être exterminés par le feu comme dans le chapitre XVIII de l'Apocalypse, les humains cherchent ce feu afin de prolonger leur existence. Cela tient à ce qui constitue la divergence principale entre les deux textes : « La Ténèbre » n'est pas un Jugement dernier. Le poème étant dépourvu de toute présence divine, tous les hommes sans exception y sont voués au même triste sort ; il ne porte aucun message d'espérance ou d'appel à une bonne conduite.

S'il y eut des résurgences bibliques dans la conception de « La Ténèbre », il faut plutôt les chercher dans l'Ancien Testament. La première référence qui vient alors à l'esprit est évidemment la neuvième plaie qui frappe l'Égypte dans l'Exode (ch. X) ; l'épisode n'occupe que trois versets (21-23), mais il a profondément marqué l'imaginaire chrétien, notamment grâce à de nombreuses illustrations (notons dans la gravure que nous reproduisons ci-dessous la présence d'un chien, comme dans « La Ténèbre »).

Ce passage n'a cependant qu'une ressemblance de principe avec le poème de Byron. Les ténèbres n'y durent que trois jours, et ne sont pas totales, puisqu'elles épargnent les lieux où vivent « les enfants d'Israël ».



C'est plus probablement du côté des prophètes qu'il faut les chercher d'éventuelles sources. Il ne manque pas en effet de passages prédisant de sombres heures aux peuples pécheurs :

Isaïe, VIII : 21. Ils seront vagabonds sur la terre, ils tomberont, ils souffriront la faim ; et dans cette faim ils se mettront en colère, ils maudiront leur roi et leur Dieu, ils jetteront les yeux tantôt au ciel, 22. Et tantôt sur la terre, et ils ne verront partout qu'affliction, que ténèbres, qu'abattement et que serrement de cœur, et qu'une nuit sombre qui les persécutera, sans qu'ils puissent s'échapper de cet abîme de maux.

Ézéchiel, XXXII : 7. J'obscurcirai le ciel à votre mort, et je ferai noircir ses étoiles. Je couvrirai le soleil d'une nuée, et la lune ne répandra plus sa lumière. 8. Je ferai que toutes les étoiles du ciel pleureront sur votre perte, et je répandrai les ténèbres sur votre terre, dit le Seigneur notre Dieu, lorsque ceux qui étaient à vous tomberont au milieu des champs percés de plaies, dit le Seigneur notre Dieu.

Joël, II : 1. [...] Que tous les habitants de la terre soient dans l'épouvante ; car le jour du Seigneur va venir, il est déjà proche, 2. Ce jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour de nuages et de tempêtes. [...] 10. La terre tremblera devant eux, les cieus seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et on ne verra plus l'éclat des étoiles.

Beaucoup d'éléments de ces trois passages se retrouvent dans "La Ténèbre" : la faim, la colère et les malédictions, les regards vers le ciel, les étoiles et la lune s'éteignant. Il ne fait guère de doute que Byron avait en mémoire de telles prophéties quand il composa son poème. Nous savons, par une lettre de 1821, qu'il avait emporté dans ses bagages une *Bible*, « dernier cadeau de [sa] sœur » auquel, à ce titre, il tenait beaucoup ⁽²¹⁾.

Dans l'hypothèse où il aurait pu oublier ces textes, Byron en aurait retrouvé la substance dans un ouvrage régulièrement cité comme une des sources probables de "La Ténèbre" : *Théorie sacrée de la Terre* (*The Sacred theory of the Earth*), de l'évêque Thomas Burnet. Cet immense ouvrage, qui expose, dans une perspective chrétienne, l'origine de notre planète, son développement, et sa fin prochaine, avait paru pour la première fois entre 1681 et 1689, mais il avait été réédité début 1816 par l'éditeur

Kinnersley, avec des notes et des illustrations. Nous n'avons pas de certitude que Byron ait lu l'ouvrage de Burnet, mais il serait surprenant qu'il n'y ait pas jeté un œil, lui qui connaissait les textes sur la Création de Fontenelle ou de Buffon. Entre autres passages qui auraient pu l'inspirer lors de l'écriture de "La Ténèbre", la description de la fin des temps au chapitre XII du livre III fait figure de favorite :

L'aspect des cieux sera sombre et lugubre ; et un voile sera jeté sur la face du soleil. La Terre sera partout sur le point de sombrer dans les flammes. Le sommet des montagnes fumant ; les rivières à sec, des tremblements de terre en plusieurs lieux ; la mer effondrée et retirée en son lit le plus profond, rugissant comme à l'encontre d'une puissante tempête. Ces événements donneront au jour un aspect mort et mélancolique, mais les scènes nocturnes auront encore plus d'horreur, lorsqu'apparaîtront les flamboyantes étoiles, telles des furies, leurs torches allumées, menaçant de mettre le feu partout. Car je ne doute pas que les comètes joueront un rôle dans cette tragédie, et qu'elles auront quelque chose d'extraordinaire en elle à ce moment, soit quant à leur nombre, soit quant à leur taille ou à leur proximité avec la Terre. En outre, l'air sera emplis de météores enflammés, de formes et de magnitude inhabituelles, et des éclairs pointus frapperont la terre ; mêlés à des coups de tonnerre, et des bruits inhabituels venant des nuées. La lune et les étoiles seront confuses et irrégulières, pour leur lumière autant que pour leurs mouvements ; comme si toute la charpente des cieux était hors d'état, et toutes les lois de la Nature brisées ou expirées. ⁽²²⁾

En dépit de certaines similitudes frappantes, comme cette idée d'astres à la trajectoire modifiée qu'on retrouve dans "La Ténèbre", la vision de Burnet nous semble assez éloignée de celle de Byron, puisque le feu, encore une fois, y joue un rôle destructeur et non salutaire. L'ultime divergence vient juste après ce paragraphe, avec l'arrivée de Dieu, ce qui ne saurait être le cas selon la logique du poème de Byron. Cette différence démarque ce dernier, non seulement des nombreux hommes d'Église qui, à l'instar de Burnet, proposèrent leur paraphrase des Écritures, mais également de nombreux poètes et romanciers qui publièrent, du XVIII^e au début du XIX^e siècle, des œuvres d'inspiration apocalyptique. Comme en attestent nombres d'études, Byron ne fut pas insensible à ces œuvres ; certaines purent même l'influencer pour "La Ténèbre".

Au nombre de ces paraphrases figure *Un Poème sur le jour dernier* (*A Poem on the last day*, 1713), œuvre d'un autre prêtre, Edward Young, célèbre pour ses *Nuits* (*The Complaint, or Night thoughts on life, death, and immortality*, 1741-1745). Le premier Livre de ce *Poème sur le jour dernier* (que Le Tourneur traduisit sous le titre *Le Jugement dernier*) contient plusieurs passages qui ont pu inspirer Byron. Déjà, comme aurait pu dire ce dernier, Young prévient le lecteur dès les premiers vers :

Tandis que d'autres chantent la fortune des grands, la gloire des conquérants, la destinée des empires, et tout ce pompeux appareil de la puissance humaine ; tandis que les poètes de ma patrie s'échauffent sur les pas du héros de l'Angleterre, et s'immortalisent à chanter ses actions immortelles ; moi, je m'avance jusqu'au terme des siècles, et j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels, une scène bien plus étonnante et bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. ⁽²³⁾

Hormis quelques détails prévisibles (« le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres », v. 90), la description du cataclysme final est encore assez éloignée du poème de Byron. Mais la ressemblance est nettement plus accusée lorsque Young raconte l'effroi des populations humaines :

Ce globe si chéri des cieux, si favorisé du Créateur, et qui étoit un séjour de plaisir et de délices, maintenant déshéritée de sa tendresse paternelle, est tristement plongé dans les ténèbres, et abandonné aux horreurs du désespoir et de la nuit. Nul soleil ne brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de clarté que les effrayants éclairs des foudres qui sillonnent les cieux : ses montagnes sont écroulées, ses fleuves fameux sont taris, et sa surface défigurée n'offre plus qu'un chaos informe, qu'un enchaînement de ruines. (v. 159-167.)

Parmi les autres textes qui ont pu être présentés comme des sources de "La Ténèbre", figurent également le célèbre "Songe du Christ mort" de Jean Paul et *Le Dernier homme* de Jean-Baptiste Cousin de Grainville, deux œuvres descendant directement de la Bible elles aussi. Il n'existe aucune preuve que Byron ait eu connaissance du roman de Cousin de Grainville, dont une traduction sans nom d'auteur (*The Last man ; or, Omegarus and Syderia*) parut en Angleterre en 1806, un an après la première édition française. Comme on le verra plus loin, le rapprochement avec le poème de Byron fut fait dès

les années 1820 ; il nous semble cependant assez peu fondé, n'offrant guère que des ressemblances de surface. Certes, il y est question d'une extinction du soleil et de la lune, mais de manière assez floue (« Ce n'est pas que le soleil ait péri ; mais la Nuit, son implacable ennemie, le voyant toucher à son heure dernière, s'est hâtée de monter sur son char d'ébène. »⁽²⁴⁾), tandis que dans "La Ténèbre" cet événement est central et définitif. Partout l'auteur semble hésiter à précipiter l'humanité dans de réelles ténèbres, laissant toujours une place à l'espérance. Tel est le cas dans ce passage du Chant III décrivant les conséquences de l'impossibilité de mener les travaux agricoles, passage qui, s'il n'est pas sans évoquer le poème de Byron, n'annonce en rien son désenchantement radical :

Alors les hommes commencèrent à se regarder d'un œil ennemi. Les lois ne pouvaient plus arrêter le meurtre et le brigandage. On dit même que plusieurs chefs, liés par des serments exécrables, formèrent le projet atroce d'exterminer une portion du genre humain : les poignards étaient prêts ; la nuit qui devait couvrir de son ombre cet horrible massacre était sur le point d'éclorre.

Un ministre des autels, Ormus, né dans l'empire français, conjura cet orage. Le ciel avait mis sans doute en réserve, pour les derniers siècles, ce génie fécond et hardi.⁽²⁴⁾

Parmi les textes littéraires inspirés de la *Bible* et présentés comme une source de "La Ténèbre" figure également le "Songe du Christ mort" de l'Allemand Jean Paul. Nous savons avec certitude que Byron connaissait ce texte, puisque son amie Germaine de Staël en avait donné une version dans son essai *De l'Allemagne*, dont l'éditeur John Murray publia une traduction anglaise en 1813. Mais là encore, la comparaison nous semble bien tenue ; le Néant décrit par le Christ (« Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'un orbite vide, noir et sans fond. L'éternité reposait sur le chaos et le rongeoit et se dévorait lentement elle-même [...] »⁽²⁵⁾), reste abstrait et ne possède pas cet ancrage physique, factuel, que Byron donne à sa description : la « Terre glacée », la « masse de mort », le « chaos de glaise durcie ».

Autre source présumée de "La Ténèbre", plus lointainement et partiellement inspirée de textes sacrés, *Vathek, conte arabe* (1786), de William Beckford, était un des livres préférés de Byron, qui y trouva le nom du Giaour et plusieurs détails de *Manfred*. Des critiques ont suggéré un rapprochement entre la fin de Carathis et la mort des deux derniers humains dans "La Ténèbre", mais cette comparaison nous semble fragile :

Elle allait même détrôner un des Solimans pour prendre sa place, quand une voix sortant de l'abîme de la mort, cria : Tout est accompli ! Aussitôt le front orgueilleux de l'intrépide Princesse se couvrit des rides de l'agonie ; elle jeta un cri douloureux, et son cœur devint un brasier ardent : elle y porta la main pour ne l'en retirer jamais.⁽²⁶⁾

*

Ce dernier parallèle appelle une remarque. À trop vouloir trouver à tel ou tel détail une origine précise, datable et attribuable à un auteur particulier, la critique en est arrivée à nier à Byron toute spontanéité dans la gestation de son poème, faisant de celui-ci une sorte de collage d'éléments disparates. Au contraire, il suffit de lire attentivement "La Ténèbre" pour voir que le poème est régi par une profonde cohésion, celle de l'extinction soudaine et inexorable de toutes choses, sans intervention extérieure, et que, contrairement à toutes ses sources supposées, c'est l'homme qui y occupe (pour ses derniers instants) la place centrale, et non Dieu, la Nature, ou quelque autre entité allégorique. Quels qu'aient été les éléments inspirateurs — discussions, météo, livres... — il est certain que Byron a cru en son poème, et qu'il a magnifiquement su le faire sien. Il s'accorde trop bien avec ce qu'il a pu écrire avant ou après pour qu'on puisse hâtivement le qualifier de « simple nadir » dans sa vie et dans son œuvre.

S'il fallait résumer la question des sources, nous dirions que celles-ci sont à chercher du côté des textes bibliques, que Byron connaissait comme tous ses confrères, et dont il sut se souvenir lors de cet inquiétant été durant lequel les conditions météorologiques furent au centre des discussions. Le lien paraît en effet évident entre l'extinction totale du poème et l'« été sans soleil » commenté partout dans les journaux de l'époque. À l'exception de "Mont blanc", qui put suggérer à Byron l'emploi de quelques mots précis et de certaines images, aucun autre texte littéraire ne mérite d'être considéré comme une source de "La Ténèbre", tous ayant cette différence majeure de donner une place centrale aux figures divines plutôt qu'à l'homme.

Troisième partie : Destin de “La Ténèbre”

1. Accueil critique

“La Ténèbre” parut pour la première fois en décembre 1816, dans le volume intitulé *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes* (*The Prisoner of Chillon and other poems*), pages 27 à 31, entre “Stances à —” et “La Tombe de Churchill”. Aucune note ne venait éclairer le poème.

Accaparée par le poème-titre, la critique n’accorda que peu d’attention aux pièces courtes qui complétaient le volume ; elle daigna cependant dire quelques mots d’un poème qui ne pouvait laisser indifférent. Elle fut malheureusement loin d’en comprendre l’importance et se contenta d’en souligner le caractère inhabituel, presque anormal, chez Byron.

Beaucoup de journaux comparèrent le poème avec des œuvres du Romantisme allemand, à l’instar de l’*Edinburgh review* :

Le reste des poèmes de ce petit volume est moins accueillant — et la plupart, nous le craignons, ont un but personnel et assez peu charitable. L’un d’entre eux, intitulé “La Ténèbre”, est dégagé de ces accusations. C’est un vaste et lugubre tableau des supposées conséquences de l’extinction finale du Soleil et des corps célestes — peint, sans nul doute, avec une vive et redoutable force — mais avec quelque chose de l’exagération allemande, et des aboutissements plutôt fantasques. La conception même en est terrible, par-delà la conception de n’importe quelle calamité — et s’avère trop oppressive pour l’imagination pour être contemplée avec plaisir, même à travers le filtre de la poésie. ⁽²⁷⁾

L’*Eclectic review* en rendit compte dans les mêmes termes, ajoutant que c’était « Füssli dépassé par Füssli » ⁽²⁸⁾.



« C’est Füssli dépassé par Füssli ».

D’autres rapprochèrent le poème des certaines œuvres de Coleridge :

Il y a un autre rêve intitulé “La Ténèbre”, dans lequel le poète imagine et décrit l’état du monde privé de lumière : ce poème, comme le précédent, est en vers blancs et, si nous ne faisons pas erreur, ce sont les seuls exemples de cette manière qu’ait publiés cet auteur. Nous avons juste assez d’espace pour dire que de nombreux passages de ce poème sont peints de manière puissante et picturale, avec çà ou là une frappante ressemblance avec une effusion de M. Coleridge intitulée “Le Vieux marin”, publiée parmi les Ballades lyriques de M. Wordsworth, auxquelles il a été fait allusion ci-dessus. ⁽²⁹⁾

Telle fut également l'opinion de Walter Scott, ami personnel de Byron et admirateur de Coleridge, qui fit anonymement le compte rendu conjoint du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* et du *Prisonnier de Chillon et autres poèmes*. De tous les commentateurs, il fut celui qui accorda le plus de place à "La Ténèbre", sans doute par amitié, peut-être aussi parce que la revue dans laquelle parut sa critique, la *Quarterly review*, était publiée par John Murray, l'éditeur de Byron :

Deux autres pièces dans ces miscellanées nous rappellent l'imagination farouche, débridée, et ardente de Coleridge. Nous avons déjà rendu hommage au grand génie poétique de ce poète ; bien que de manière peu uniforme peut-être, il s'est, trop fréquemment pour sa propre popularité, aventuré dans le farouche et le mystique, et a laissé le lecteur dans un flou empêchant de deviner ses desseins. Peut-être que dans la pièce intitulée "L'Incantation", la ressemblance est fantaisiste, mais nous ne pouvons permettre qu'il en soit ainsi dans le singulier poème intitulé "La Ténèbre", qualifié à juste titre de

« rêve qui n'était pas totalement un rêve. »

Dans ce cas-ci, notre auteur a délaissé l'art, si particulièrement sien, de conduire le lecteur là où il l'entendait, et s'est contenté de lui présenter un ensemble d'idées puissantes inarticulées, dont il n'est pas toujours possible, nous le confessons nous-mêmes assurément, de saisir le sens. Une succession d'images terribles nous est mise sous les yeux sans ordre ni mouvement, se détachant d'elles-mêmes comme dans le rêve d'un homme fiévreux — d'affreuses Chimères, auxquelles la pensée refuse de croire, qui troublent et fatiguent le lecteur ordinaire, et empêchent la compréhension même chez ceux qui sont habitués aux élans d'une muse poétique. Le sujet en est la progression d'une ténèbre totale, jusqu'à ce qu'elle devienne, selon les mots de Shakspeare, « le fossoyeur des morts », et l'assemblage d'idées terrifiantes que le poète a déployé devant nous n'aboutit finalement, de l'extravagance de ce plan, qu'à susciter notre effroi. En vérité, ces essais de mystique produisent l'effet décrit dans les vers d'Henry Mur cités dans l'Omniana de Southey :

« Il semblait me faire une étrange lecture ; et bien que je ne saisissais pas exactement le sens, j'estimais que c'était plutôt agréable. »

Mais le sentiment de respect que nous éprouvons pour ce qui est difficile à comprendre cède bientôt à la lassitude quand nous commençons à suspecter que personne ne peut réellement le comprendre.

Pour tout dire, le fait de s'abandonner à de tels fantasmes est une occupation dangereuse pour l'imagination exaltée et féconde d'un poète tel que lord Byron, dont le Pégase a toujours eu davantage besoin d'une bride que d'un éperon. Les vastes espaces illimités dans lesquels ils conduisent le poète, le manque de précision que de tels thèmes peuvent rendre habituel, font d'eux, par rapport à la poésie, ce que le mysticisme est à la religion. Le sens voulu par le poète, à mesure qu'il se laisse porter par ses ailes nuageuses, n'est bientôt plus que l'ombre d'une pensée, et, s'étant mis hors de portée de la compréhension des autres, il finit nécessairement par échapper à celle de l'auteur lui-même. La force de la conception poétique et la beauté de la diction employées à de tels essais relèvent autant du gâchis que dans le cas d'un peintre qui utiliserait pour sa toile un nuage de brume ou une volute de fumée. ⁽³⁰⁾

Comme on le voit, Scott, comme tous ses confrères, ne comprit pas "La Ténèbre" et, pour l'essentiel, sa critique n'est qu'un blâme adressé à un élève dissipé. Ironiquement, c'est dans ses remontrances mêmes que Scott, malgré lui, fait mouche, en rapprochant Byron des mystiques ou des illuminés, en lui reprochant de s'éloigner du sens rationnel commun, comme le préconiseront plus tard Rimbaud, Mallarmé ou les Surréalistes (André Breton aurait certainement apprécié l'image du peintre).

À travers ces reproches, adressés à ce que ses poètes composaient alors de plus fort (le nom de Coleridge n'a perduré jusqu'à nous que grâce à ses poèmes les plus « farouches » et « mystiques », "La Chanson du vieux marin", "Kubilaï Khan" et "Christabelle"), l'Angleterre littéraire de 1816 montrait surtout qu'elle n'était pas prête pour l'avenir. Jamais sans doute, en aucun pays, les poètes n'ont été encouragés à jouer les prophètes : il suffit de rappeler combien de temps l'œuvre de William Blake mit à être prise au sérieux, ou quelles railleries accueillirent à leur première parution les poèmes visionnaires de Victor Hugo ("Ce que dit la bouche d'ombre" et d'autres pièces des *Contemplations*, *La Fin de Satan*, *Dieu*, etc.), aujourd'hui considérés comme ses plus grandes réussites. Comme ces œuvres, "La Ténèbre" dut attendre son heure.

On pourrait penser que la France, qui fut une terre d'accueil enthousiaste pour de nombreuses œuvres novatrices, réserva un sort meilleur au poème de Byron. Il n'en fut rien, essentiellement pour des raisons pratiques : notre pays ne découvrit vraiment Byron qu'en 1819, trois ans déjà après la parution de "La Ténèbre", et elle le découvrit en bloc, dans le désordre. Cette année-là parurent pourtant trois traductions différentes du poème : une dans une revue, une autre dans un volume des *Œuvres* de Byron, une troisième dans un volume à part, sans doute tiré à peu d'exemplaires. Si ces versions étaient venues en éclaireurs d'une œuvre mystérieuse parce qu'inconnue, à la manière du "Songe" de Jean Paul qui lui acquit ici une réputation sans mesure avec sa diffusion en librairie, "La Ténèbre" serait peut-être devenue une icône du genre fantastique au même titre que la "Lénore" de Bürger ou "Le corbeau" de Poe. Mais les lecteurs français, à qui des centaines de pages furent données à lire d'un coup, lui préférèrent les œuvres plus faciles d'accès que sont *Le Giaour* ou *Le Corsaire*.

En dehors de ce qu'en dit à plusieurs reprises Amédée Pichot, à qui on doit la première traduction des *Œuvres* de Byron, rien d'intéressant ne fut écrit sur "La Ténèbre" avant la fin du siècle. Tout en feignant d'en désapprouver la signification, Pichot ne put s'empêcher d'interroger le poème, livrant d'ouvrage en ouvrage une analyse plutôt pertinente. Dans son *Essai sur le génie et le caractère de lord Byron* (1823), il ne consacra d'abord au poème qu'un court paragraphe, encore largement redevable aux critiques anglaises :

Parmi les pièces d'une moindre étendue « les Ténèbres » sont un tableau pour lequel, on peut dire, que lord Byron a emprunté les plus sombres couleurs du Dante. La métaphysique de Coleridge et le délire lugubre de Mathurin [*sic*] n'ont rien produit de plus imposant et de plus terrible. [*Suit un extrait du compte rendu de l'Edinburgh review cité ci-dessus.*]

Nous en détournons volontiers les yeux pour signaler une de ces compositions pathétiques où le poète s'est laissé aller à des sentiments plus tendres [*La Lamentation du Tasse*].⁽³¹⁾

En 1825, il revint encore au poème dans un chapitre de son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, se faisant l'écho des derniers rebondissements concernant l'influence supposée de Campbell, tout en proposant un autre rapprochement :

Parmi les pièces fugitives qui accompagnent *Théoderic*, il en est une intitulée *le Dernier Homme*, qui a beaucoup d'analogie avec *les Ténèbres* de Byron. M. Campbell prétend avoir lui-même donné l'idée des *ténèbres* au noble lord. Nous avons trop vite oublié en France un poème en prose, intitulé aussi *le Dernier Homme*, par M. de Grainville, ouvrage extraordinaire qui a précédé *les Ténèbres* et le *Last Man* de Campbell.

[*Suit la traduction du "Dernier homme" que nous reproduisons ci-après, p. 34.*]

Les Ténèbres de Byron sont une vision du Désespoir ! c'est un de ces tableaux, a-t-on dit, qui effraient même dans les reflets de la poésie : rien de terrible comme ces deux ennemis réunis autour d'une flamme expirante, dont la dernière lueur les révèle l'un à l'autre et les fait mourir d'un sentiment de haine. Mais combien dans le poème de Campbell est sublime cette pensée d'immortalité qui soutient la foi du dernier homme sur les débris de l'univers !⁽³²⁾

En 1830 enfin, il ajouta à son *Essai* deux paragraphes qui entendaient souligner la proximité du poème de Byron avec le "Songe" de Jean Paul, améliorant au passage son texte de 1823 :

Parmi les pièces d'une moindre étendue *les Ténèbres* sont un tableau pour lequel on peut dire que lord Byron a emprunté les plus sombres couleurs du Dante. La métaphysique de Coleridge et le délire lugubre du révérend Maturin, auteur de *Melmoth*, n'ont rien produit de plus imposant et de plus terrible.

Ce poème, dans lequel lord Byron suppose l'extinction de tous les corps lumineux, est une de ces compositions bizarres qu'il faut ranger dans la classe de ce conte de Jean Paul, cité par madame de Staël, et intitulé : *Un Songe*. Il y a cette différence entre le *Songe* de Jean Paul et *les Ténèbres*, que lord Byron n'a privé la création que de son soleil physique. Jean Paul a éteint jusqu'à l'œil du Créateur au moment dramatique où les morts se relèvent de leurs tombeaux pour le jugement dernier. [*Suit un extrait du "Songe"*.]

Ce qu'il y a de vraiment *dantesque* ou *byronien* dans *les Ténèbres*, c'est l'épisode de ces deux hommes qui ont survécu à la dépopulation générale sous le sombre manteau des cieux étendu comme un vaste linceul funéraire sur le froid cadavre du monde. [*Suit une citation des v. 57-67.*]⁽³³⁾

L'opinion de la critique ne varia guère tout au long du siècle. La plupart des biographes de Byron ne mentionnèrent même pas le poème dans leurs ouvrages, et ceux qui daignèrent lui accorder quelque attention ne le firent qu'avec réserve. Ainsi Louise de Broglie, pourtant fine analyste par moments, écrivait-elle en 1874 :

Jamais le génie de lord Byron ne fut plus actif et son inspiration plus féconde que pendant ce temps passé à la villa Diodati. Il acheva le troisième chant de *Childe Harold*, commencé dans son voyage ; il écrivit le *Dream (le Rêve)* qui le reporta aux jours de sa première jeunesse ; [...] et enfin un poème étrange, *Darkness (les Ténèbres)*, où l'obscurité de la conception s'unit à l'obscurité de la pensée et de la diction. Sans doute, il y a de la puissance dans cette peinture des angoisses de la terre aux prises avec la désolation des derniers jours. C'est bien ainsi qu'on rêve la fin du monde dans son horreur ; mais il me semble que l'on sent à l'étrangeté du sujet et au vague de l'exécution la trace de l'influence de Shelley sur Lord Byron. ⁽³⁴⁾

Mais celui qui en loua le mieux les beautés fut sans doute Hyppolite Taine, qui donna en 1863 dans son *Histoire de la littérature anglaise* sa propre version (incomplète) du poème, précédée de quelques lignes qui font le lien entre *Lara*, étudié juste avant, et "La Ténèbre" :

Étrange poésie toute septentrionale, qui a sa racine dans l'*Edda* et sa fleur dans Shakspeare, née jadis d'un ciel inclément, au bord d'une mer tempêteuse, œuvre d'une race trop volontaire, trop forte et trop sombre, et qui, après avoir prodigué les images de la désolation et de l'héroïsme, finit par étendre comme un voile noir sur toute la nature vivante, le rêve de l'universelle destruction. Ce rêve est ici comme dans l'*Edda*, presque aussi grandiose. ⁽³⁵⁾

Shelley, Coleridge, Maturin, Grainville, Jean Paul, Dante... On mesure bien, devant la multiplication des comparaisons, le désarroi d'une critique ennuyée d'admettre que Byron ait pu sereinement, volontairement, écrire un tel poème, incapable de concevoir que l'auteur de *Beppo* et de *Don Juan* ait pu sincèrement écrire en parallèle des œuvres inquiètes et parfois solennelles. Comme souvent, les seuls qui comprirent vraiment le poète furent poètes eux-mêmes.

2. Postérité

Bien qu'elle n'ait jamais été, pas plus ici qu'ailleurs, ouvertement et clairement considérée comme un texte capital dans l'œuvre de Byron ou dans la littérature romantique, "La Ténèbre" s'imposa néanmoins, silencieusement. Par son étrangeté, par sa beauté, parce qu'elle entrait en résonance avec d'autres textes importants du XIX^e siècle, elle acquit une réputation solide qui lui vaut aujourd'hui encore d'être souvent lue et citée et de figurer dans toutes les anthologies.

Cette réputation se bâtit avant tout sur le plan littéraire. Il ne semble pas en effet que "La Ténèbre" ait tenté les musiciens et, contrairement à tant d'œuvres de Byron, elle attira fort peu les peintres et les illustrateurs. Nous n'avons trouvé qu'une seule gravure illustrant ce poème, celle qui orne la couverture de ce Dossier. Due à Eugène Sotain, elle figure dans les *Œuvres complètes de lord Byron* parues chez Bry en 1856. Il s'agit d'une interprétation fortement dramatisée de l'épisode des deux ennemis (v. 64-69) : deux hommes nus expirant, avec en fond « la foule mour[ant] de faim » ; le dessinateur a eu l'heureuse idée de mettre au centre de sa gravure le feu, élément central du poème. "La Ténèbre" n'eut guère plus de succès avec les peintres. Seules deux toiles ont été répertoriées à ce jour, l'une de William Henry Worthington en 1830, l'autre d'Alfred Joseph Woolmer en 1833. Ces tableaux, tous deux sobrement intitulé "Darkness", semblent n'avoir laissé d'autre trace que leur présence à des Salons officiels ; celui de Woolmer fit cependant l'objet d'un bref commentaire qui peut en donner une idée :

Telle a toujours été, et est encore, notre opinion, que dans les poèmes de lord Byron il y a maints passages sauvages et mystiques (comme celui que nous avons cité ci-dessus) que la peinture ne peut illustrer. Dans ces vers sur les ténèbres, le poète a laissé beaucoup de place à l'imagination du lecteur ; mais dans le tableau, nous avons devant nous une scène palpable. Le peintre a imaginé une lointaine cité en proie au feu. Le premier plan est d'une teinte verdâtre sombre, sauf là où les flammes distantes jettent une lueur sur quelques corps morts. L'œuvre est accrochée de manière à s'accorder avec son titre car, comme un ami qui était avec nous en faisait la remarque, il était difficile de l'admirer sous une bonne lumière. ⁽³⁶⁾

Le sort de “La Ténèbre” fut un peu meilleur dans le domaine littéraire. Si, en France, en dépit d’au moins dix-neuf traductions ou imitations, le poème n’intéressa aucun écrivain de premier rang, chez nos voisins européens, il fascina quelques-uns des plus grands auteurs de leur temps : Andersen, Mickiewicz, Tourgueniev, Lermontov, en donnèrent leur version ; ce dernier s’en inspira pour plusieurs de ses propres poèmes⁽³⁷⁾. Au fur et à mesure qu’il s’installait dans le paysage littéraire, le poème devint même un véritable cliché. Non sans avouer une certaine admiration, les romanciers prirent l’habitude d’en faire l’exemple parfait de tout lieu sombre et oppressant. En 1821 John Galt, futur biographe de Byron, écrivait du paysage autour d’Edinbourg : « C’est, comparé à celui de Londres, ce que le poème des Saisons est au Paradis perdu ; ce que les descriptions pleines de châteaux de Walter Scott sont à la “Ténèbre” de Byron — ce que le Sabbat de Graham est aux Brigands de Schiller. »⁽³⁸⁾ À l’autre bout du siècle, Barbey d’Aurevilly, grand admirateur de Byron, qui avait déjà évoqué « l’effet ténébreux et horrible que Byron a peint avec la grandeur d’un maître dans *Darkness* »⁽³⁹⁾, décrivait par ces mots la ville sans nom de sa terrible *Histoire sans nom* (1882) : « Quelquefois, à midi, il n’y fait pas jour. Byron aurait écrit là sa *Darkness*. » (ch. I). En 1834, George Sand, elle aussi grand admiratrice de Byron, mettait à contribution “La Ténèbre” dans une scène de sa nouvelle *Metella*, non plus pour décrire un paysage mais pour exprimer les sentiments de ses personnages :

— Ah ! milady, c’est à mon tour de dire qu’il n’en fut pas toujours ainsi ! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes.

— J’en étais fière à cause de vous, Luigi ; à présent qu’ils m’échappent, et que je vous vois en souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah ! vous êtes en veine de poésie, milady. J’ai trouvé tout à l’heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres ; je ne m’étonne pas de vous voir des idées sombres.

Le poème s’imposa assez pour influencer jusqu’aux tenants du plus strict naturalisme. Derrière le vernis d’une ironie très « fin de siècle », on en décèle ainsi l’indéniable influence dans un conte fantastique de Guy de Maupassant intitulé “La nuit. Cauchemar” (1887) : « Les Halles étaient désertes, sans un bruit, sans un mouvement, sans une voiture, sans un homme, sans une botte de légumes ou de fleurs. — Elles étaient vides, immobiles, abandonnées, mortes ! »

Autre forme de consécration, et signe certain de la fortune d’un texte, “La Ténèbre” fit également l’objet de nombreuses parodies. Le poème se trouva très vite mis à contribution pour toutes sortes de causes. Le premier vers devint un véritable *gag* ; en 1827, un auteur anonyme se l’appropria pour un poème sur un chapeau ! :

J’avais un chapeau — ce n’était pas totalement un chapeau, une partie du bord s’en était allée
— pourtant je le portais toujours, et les gens s’étonnaient en me voyant passer.⁽⁴⁰⁾

Certains auteurs allèrent jusqu’à composer des parodies intégrales du poème de Byron, en en reprenant l’ordonnancement et les expressions. Outre la très drôle “Sécheresse” (“Drouthiness”) de William Maginn (1821)⁽⁴¹⁾, signalons la très cocasse “Taxation” (“Taxation”) d’un auteur anonyme indien ou résidant en Inde, parue en 1827 :

J’ai fait un rêve, qui n’était pas totalement un rêve : les pièces d’or et d’argent avaient disparu ; les guichetiers erraient en caquetant à travers le lugubre bazar, sans registres, sans liquidités, et en tas moisies les objets et les marchandises noircissaient dans l’air ambiant. Le matin venait, puis partait, puis venait, mais aucun soulagement, et les hommes oubliaient leur querelles dans l’effroi de cette sinistre taxation ; et tous les cœurs étaient figés en une prière égoïste contre les Timbres.

[...]

Et les célibataires avaient l’air grave, et ne donnaient plus de bals ; et il n’y avait plus de matchs ; Les bookmakers se regroupaient comme pour former un rempart, et les Tories périsaient ; la taxation n’avait nul besoin d’aide de leur part — Elle était l’Univers.⁽⁴²⁾

D’une tonalité un peu différente, il est intéressant de noter un poème intitulé “La fleur captive” (“The captive flower”), œuvre d’un anonyme « choisie parmi des papiers trouvés dans un portefeuille laissé quelques années auparavant dans un asile de fou », que publia en 1841 un journal américain. Dans cette curieuse réappropriation, l’auteur — qui, donc, fut peut-être un aliéné — imagine l’agonie d’une plante exotique placée dans une cave pendant l’hiver :

J'ai fait un rêve ; et pourtant il me semblait que ce n'était pas totalement un rêve : parmi les ténèbres triomphantes je cherchais mais ne pouvais trouver aucune lumière réconfortante.

[...]

Une luciole vint voler près de moi — un moment — et elle fut partie : je vis (et je priai pour que vienne la mort) le squelette d'une sœur !

Ce fut le dernier ! comme aux hommes coupables, jetés dans une noire perdition, aucun rayon d'espoir ne me restait, car la ténèbre était le monde ! ⁽⁴³⁾

Mais "La Ténèbre" devait heureusement connaître une consécration plus gratifiante que ces simples allusions. Elle devint rapidement en France un des modèles incontournables pour tous ceux qu'attiraient les scènes apocalyptiques, parmi lesquels figuraient les poètes les plus audacieux de la période romantique. Il semble bien en effet que Vigny, Lamartine, et même Hugo, eurent beaucoup de mal à se détacher des formules poignantes de Byron ; celles-ci ressurgirent, souvent de manière diffuse, parfois mot pour mot, dans des poèmes de premier rang.



Alfred de Vigny



Alphonse de Lamartine

Parmi les œuvres sur lesquelles la marque de "La Ténèbre" est la plus évidente figure "Le déluge", un des « mystères » (un mot lui-même emprunté à Byron) des *Poèmes antiques et modernes*, composé en 1824. La fascination du jeune Vigny pour Byron est connue ; elle a notamment été étudiée par Edmond Estève, qui signala dès 1914 dans "Le déluge" plusieurs réminiscences indiscutables :

La faim de tous les cœurs chassa les passions ;
Les malheureux, vivants après leurs Nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
(V. 207-210. Cf. "La Ténèbre", v. 42-44.)

Là parurent encore un moment deux mortels :
L'un la honte d'un trône, et l'autre, des autels ;
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre, au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
(V. 235-240. Cf. "La Ténèbre", v. 55-69.)

Quoique plus ambiguë, la fascination de Lamartine pour Byron est également connue (voir les Dossiers n°8 et 9). Si l'influence du *Pèlerinage du chevalier Harold*, de *Manfred* ou même du *Ciel et la Terre* a pu être aisément mesurée, il n'en est pas allé de même pour "La Ténèbre". Nous en retrouvons pourtant la marque dans plusieurs passages des *Visions*, la grande œuvre inachevée du poète, commencée en 1824. À la différence de Vigny, Lamartine s'est peut-être moins attaché à la forme qu'à l'esprit, mais pour qui a en tête le texte de Byron, la paternité est évidente.

Au tout début de la “Vision première”, figure déjà un morceau dans lequel est évoqué le déclin du soleil (Chant I, v. 19-40 ; p. 106-107⁽⁴⁴⁾), mais l’influence de Byron y est encore vague. Plus loin cependant, dans le même Chant, arrive un passage dans lequel on peut reconnaître le fameux épisode des deux ennemis, leur effroi mortel et la marque sur leur front :

Car à peine avait-il sur ce séjour d’alarmes
Promené quelques temps ses yeux mouillés de larmes ;
[...]
Qu’éclatant en sanglots, se frappant la poitrine,
Et traçant sur son front une image divine,
Saisi d’étonnement, de doute ou de terreur,
Il s’en était enfui poussant un cri d’horreur,
(Chant I, v. 557-564 ; p. 120.)

Mais bien vite, dès qu’il est question d’ultimes cataclysmes, les ressemblances s’accroissent. Et, bien que les passages suivants ne soient pas tributaires que d’une seule source, il serait malhonnête de ne pas penser à “La Ténèbre” en lisant des expressions telles que la nuit *universelle*, la *masse informe*, la Terre qui flottait (chez Byron elle oscillait), les vents morts, le *vaste linceul*, etc. :

Mais une nuit glacée, universelle, obscure,
Comme un voile de deuil tombant sur la nature,
Enveloppait soudain de son obscurité
Et le ciel, et la terre, et l’homme épouvanté.
Ses yeux, en vain levés vers les voûtes funèbres,
Retombaient accablés du poids de ces ténèbres ;
Et le monde muet, sans ciel et sans flambeau,
Restait comme endormi dans la nuit du tombeau !
(Chant I, v. 597-604 ; p. 121.)

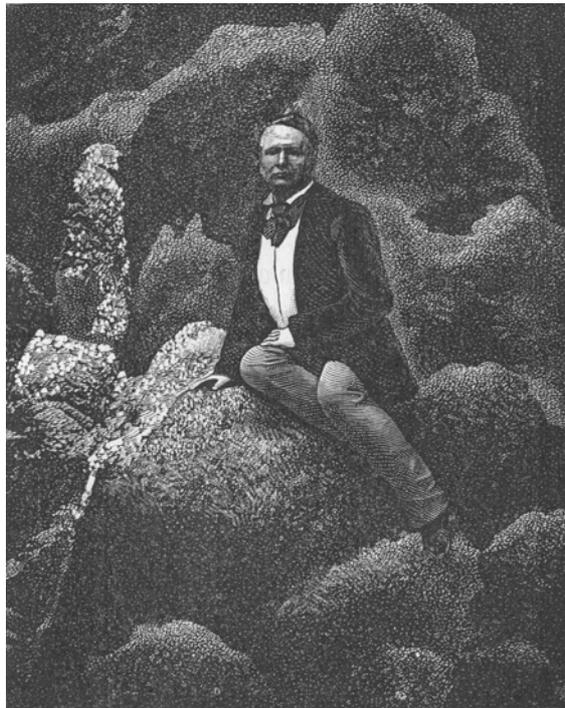
La terre n’était plus qu’une tombe fermée ;
Masse informe et muette, inerte, inanimée,
Elle flottait au rang qu’elle avait occupé :
[...]
La vie, en remontant à sa source suprême,
La vie avait quitté jusqu’aux éléments même ;
Le dernier des vivants, d’où son souffle avait fui,
Était mort ; et la terre était morte avec lui,
Morte avec tous ses fruits, morte avec tout leur germe,
Morte avec chaque loi que chaque règne enferme,
Morte avec tous ses bruits et tous ses mouvements,
Avec tous ses instincts et tous ses sentiments
Morte avec tous ses feux éteints dans ses abîmes,
Morte avec ses vapeurs retombant de ses cimes,
Morte avec tous ses vents ; et le silence seul
L’enveloppait partout comme un vaste linceul.
Un soleil pâlisant, de ses rayons funèbres,
Ne pouvait dissiper ces mortelles ténèbres ;
 (“Chant lyrique du Jugement dernier”, v. 41-62 ; p. 240.)

Précisons qu’à notre connaissance, ni Vigny ni Lamartine n’ont nullement déclaré leur admiration pour “La Ténèbre”, pas plus dans leurs écrits critiques que dans l’intimité de leur correspondance. Ce silence eut certainement pour cause l’embarras qu’ils éprouvèrent à admettre que celui qui avait écrit ce *Don Juan* qu’ils détestaient tous deux était aussi l’auteur de poèmes graves et presque religieux, et que son influence s’imposait à eux avec une force déroutante.

Certains de leurs contemporains n’eurent pourtant pas ces réticences, qu’ils fussent célèbres ou non. En 1832, un poète inconnu nommé Julien Paillet publia à compte d’auteur un curieux récit intitulé *Oromaze, ou le triomphe de la lumière*, dans la préface duquel il avouait sans détours tout ce qu’il devait au poème de Byron :

C'est au savant traité de *l'Origine des tous les Cultes*, par Dupuis, que j'ai dû mes premières inspirations ; c'est à lord Byron que je suis redevable de celles qui ont influé le plus sur mon nouveau travail. J'avais lu, dans ses *Miscellanées*, un petit poème fort remarquable qui a pour titre : *les Ténèbres*. C'est une de ces conceptions neuves et hardies qui vous frappent et vous remuent. Il n'y a là que quelques pages, et c'est assez pour ouvrir le plus vaste champ à la pensée et jeter dans l'âme les plus profondes émotions. Ce tableau, d'une épouvantable beauté, offre des coups de pinceau d'une telle vigueur qu'on ne peut s'en faire une juste idée qu'en les ayant sous les yeux. J'ai essayé de faire passer dans ma composition quelques-uns des traits les plus saillans de celle d'un peintre énergique, dont le génie a su comprendre ce que l'horreur elle-même a de sublime. ⁽⁴⁵⁾

Et comme pour mieux reconnaître encore sa dette, Paillet ajouta en annexe la traduction de Paulin Paris, parue deux ans plus tôt. Même si la raison première était de prévenir toute accusation de plagiat, c'était la première fois que le poème recevait de si hautes louanges. C'est néanmoins à un tout autre poète qu'il appartenait de rendre à "La Ténèbre" le plus bel hommage.



Victor Hugo à Jersey d'après une photographie de son fils Charles.

En mai 1840 parurent *Les Rayons et les ombres*. Avec ce nouveau recueil, Victor Hugo, déjà le plus grand poète français, prenait un essor inédit. Dans une préface audacieuse, il avouait ses ambitions poétiques comme jamais encore il ne l'avait fait auparavant, affirmant que le « poète véritable » devait « contenir la somme des idées de son temps », qu'il devait raconter rien moins que l'épopée humaine. Et, parmi les poètes qui avaient avant lui apporté leur contribution à cette vaste épopée, il attribuait deux places particulières. La préface commençait ainsi :

Un poète a écrit le *Paradis perdu* ; un autre poète a écrit les *Ténèbres*.

Entre Éden et les Ténèbres il y a le monde ; entre le commencement et la fin il y a la vie ; entre le premier homme et le dernier homme il y a l'homme.

Plus loin, précisant longuement ce que devait être le poète nouveau qu'il appelait de ses vœux, il revenait encore sur ces deux bornes :

Et ce que ferait ainsi, dans l'ensemble de son œuvre, avec tous ses drames, avec toutes ses poésies, avec toutes ses pensées amoncelées, ce poète, ce philosophe, cet esprit, ce serait, disons-le ici, la grande épopée mystérieuse dont nous avons tous écrit un chant en nous-même, dont Milton a écrit le prologue et Byron l'épilogue : le Poème de l'Homme.

Jamais sans doute plus grand hommage ne fut rendu à “La Ténèbre” et à Byron lui-même. Enfin quelqu’un donnait à ce poème une place de première importance dans la poésie de son temps, à égal avec l’un des jalons de la littérature de son pays. Pour Hugo, dont la philosophie se dessinait alors, Byron faisait partie des élus qui avaient osé contempler les mystères de la Création, et parmi ces mystères celui qui le fascine le plus : ce qu’il appellera l’Ombre, et qui n’est autre que la Ténèbre. Il s’en expliqua notamment dans son célèbre poème “Les mages”, publié dans *Les Contemplations* (1856) :

Oui, grâce aux penseurs, à ces sages,
À ces fous qui disent : Je vois !
Les ténèbres sont des visages,
Le silence s’emplit de voix !
[...]
À leur voix, l’ombre symbolique
Parle, le mystère s’explique,
La nuit est pleine d’yeux de lynx ;
Sortant de force, le problème
Ouvre les ténèbres lui-même,
Et l’énigme éventre le sphinx. (v. 411-430)

Par la suite, son admiration pour Byron se fit plus discrète, mais n’en perdura pas moins. Il ne semble pas qu’Hugo ait de nouveau salué “La Ténèbre” ; mais il est certain qu’il ne l’oublia pas.

Attiré par l’aspect symbolique des situations paroxystiques, Hugo s’était très tôt essayé au genre apocalyptique, devançant même Byron. En avril 1816, alors qu’il était âgé de 14 ans à peine, il avait écrit un poème intitulé “Dernier jour du monde (semaine sainte de 1816) — ode” qui décrivait, en des termes parfois étonnamment proches de ceux “La Ténèbre”, la fin d’un monde puni par Dieu. La scène s’achevait d’ailleurs par une même immobilité :

Le feu se mêle à l’onde, et l’ombre à la lumière,
Et le chaos, roulant des torrents de matière,
Engloutit l’univers ;
De l’horrible Néant tout devient la conquête,
Et déposant sa faux, le Temps dort et s’arrête
Sur le trône du ciel.

Comme nous l’avons établi ailleurs ⁽⁴⁶⁾, il ne put y avoir d’influence ni dans un sens ni dans l’autre. Hugo composa son “Dernier jour” avant que Byron n’écrivît “La Ténèbre”, et Byron ne put avoir connaissance du poème de son cadet, puisque celui-ci ne fut publié qu’après la mort d’Hugo. Nous n’avons là qu’un bel exemple de convergence poétique entre deux auteurs.

Dès lors, le goût d’Hugo pour les poèmes apocalyptiques ne le quitta jamais. Nous n’en finirions pas de citer tous les poèmes, romans, et pages de critiques qu’il consacra aux ténèbres et à leur lutte contre la lumière. Nous n’en finirions pas non plus de discuter ce que ces textes doivent à “La Ténèbre” ou à ceux qui s’en inspirèrent. Il nous semble plus profitable de citer deux poèmes qui montrent à merveille à quels sommets Hugo hissa sa poésie, dépassant à la fois tout ce qu’il avait écrit auparavant, mais aussi tout ce que purent écrire ses contemporains. Si dans “L’Antéchrist” (écrit en 1823 et publié l’année suivante dans les *Nouvelles odes*) l’influence de Byron est encore patente, quoique moins plate que chez Vigny ou Lamartine, dans *La Fin de Satan* (écrit entre 1854 et 1860, publié en 1886) elle est assimilée, magistralement transfigurée par des formulations et des images d’une justesse et d’une puissance inédites :

Il viendra, — quand viendront les dernières ténèbres ;
Que la source des jours tarira ses torrents ;
Qu’on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir comme des yeux mourants ;

[...]
Lorsqu’approchant des mers sans lit et sans rivages,
L’homme entendra gronder, sous le vaisseau des âges,
La vague de l’éternité.

Il viendra, — quand l'orgueil et le crime, et la haine,
De l'antique alliance auront enfreint le vœu ;
Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
Du monde décrépît se détacher la chaîne ;
Les astres se heurter dans leurs chemins de feu ;
("L'Antéchrist", v. 1-22.)

*

Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.

L'astre au fond du brouillard, sans vent qui le ranime
Se refroidissait, morne et lentement détruit.
On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit ;
Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,
Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.
Charbon d'un monde éteint ! flambeau soufflé par Dieu !
Ses crevasses montraient encore un peu de feu
Comme si par les trous du crâne on voyait l'âme.
Au centre palpitait et rampait une flamme
Qui par instants léchait les bords extérieurs,
Et de chaque cratère il sortait des lueurs
Qui frissonnaient ainsi que de flamboyants glaives,
Et s'évanouissaient sans bruit comme des rêves.
L'astre était presque noir.
(*La Fin de Satan* ; "Hors de la Terre I : Et nox facta est", VIII. ⁽⁴⁷⁾)

Le prestige poétique de "La Ténèbre" semble malheureusement s'être éteint avec la génération romantique. Après le poète polonais Milosz, qui fit figurer le poème dans ses *Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* (voir p. 57), aucune voix majeure ne semble lui avoir accordé une attention marquée. Au contraire, cette attention ne fit que diminuer, le poème n'ayant jamais, tout au long du XX^e siècle, à une exception près, eu l'honneur d'un examen minutieux de la part de la critique.

Épilogue

Les voies de la destinée sont souvent surprenantes. En 1869 parut une étude intitulée *Le Soleil*, dans laquelle le journaliste scientifique Amédée Guillemin, envisageant consciencieusement l'hypothèse d'un obscurcissement de notre astre (revenant au passage sur les taches qui avaient tant inquiété ses contemporains de 1816), ne put s'empêcher de citer comme exemple, presque comme témoin, le poème de Byron :

Maintenant, que résulterait-il de l'invasion de la photosphère par des taches nombreuses ou très-étendues ? [...] Complètement recouvert de taches, l'astre radieux, transformé en astre obscur, cesserait d'animer de ses rayons bienfaisants le monde qui gravite autour de lui. Ce serait la mort, la destruction, l'immobilité qui succèderaient partout au mouvement et à la vie. Mais ce sont là des jeux purs d'imagination, que la longue stabilité de notre système ne justifie en rien, dont le poète seul peut évoquer le fantôme. Lord Byron a décrit le drame sombre, terrible, dont notre planète serait le théâtre désolé, si le foyer de notre vie, de la vie de tous les êtres qui peuplent la Terre, venait subitement à s'éteindre. Nous reproduisons ce morceau de poésie pour ceux de nos lecteurs qui aiment à lire tranquillement, au coin de leur feu, le récit de scènes grandioses ou fantastiques, et repaître leur imagination de sublimes horreurs : ⁽⁴⁸⁾

"La Ténèbre" voyait confirmer ses conclusions par la science. Quelle plus belle consécration eut-elle pu attendre ?

Notes

- (1) Byron : lettre du 29 juillet 1816 à Samuel Rogers ; *BLJ*, vol. 5, p. 86.
- (2) Byron : lettre du 17 sept. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 95.
- (3) Byron : lettre du 29 sept. 1816 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 5, p. 107.
- (4) Toutes les citations du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* sont tirées de la traduction de Roger Martin : *Le Chevalier Harold* ; “Collection bilingue des classiques étrangers”, Aubier-Montaigne, Paris, 1949.
- (5) Cyrus Redding : *Literary reminiscences and memoirs of Thomas Campbell* ; Skeet, Londres, 1860 ; t. 1, p. 301.
- (6) Edward West : “Lord Byron’s last portrait” ; *The New monthly magazine & literary journal* ; 1826, part. 1 ; p. 246-247.
- (7) Byron : “Journal alpin”, 25 sept. 1816 ; *BLJ*, vol. 5, p. 103.
- (8) *The Edinburgh review*, n°82, janv. 1825, p. 284.
- (9) Thomas Campbell : lettre du 28 fév. 1825 à F. Jeffrey ; citée par Cyrus Redding : *Literary reminiscences and memoirs of Thomas Campbell*, t. 1, p. 305.
- (10) Thomas Campbell : lettre du 5 sept. 1823 à Gray ; *Life and letters of Thomas Campbell* ; éd. de William Beattie ; Hall, Virtue & Co., Londres, 1849 ; t. 2, p. 423.
- (11) Voir l’article de Jane Stabler : “Thomas Campbell and Lord Byron : a note on the evidence of asterisks” ; *The Byron journal*, n°33.1, 2005 ; p. 37-42.
- (12) *The Science of the weather, series of letters and essays, by several authors* ; Laidlaw, Glasgow, 1867 ; p. 111.
- (13) “1816” ; *Conteur vaudois, journal de la Suisse romande* ; n°26, 29 juin 1878 ; p. 1.
- (14) Paul Henchoz : “L’année de la misère (1816-1817) dans la région de Montreux” ; *Revue historique vaudoise*, n°42, 1934 ; p. 73-74.
- (15) Lafortelle, Brazier et Merle : *La fin du monde ou Les taches dans le soleil, vaudeville en un acte* ; Huet-Masson, Paris, 1816 ; p. 3.
- (16) “De la fin du monde” ; *Journal des débats politiques et littéraires*, 29 juillet 1816, p. 3-4 ; repris dans *Œuvres de F.-B. Hoffman : Mélanges* ; Lefebvre, Paris, 1831 ; p. 412-420.
- (17) Byron : lettre du 27 mai 1816 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 5, p. 79.
- (18) Samuel Coleridge : lettre du 17 (?) juillet 1816 à J. J. Morgan ; *Collected letters of Samuel Taylor Coleridge* ; éd. de Leslie Griggs ; Clarendon Press, Oxford, 1956-1959 ; vol. 4, p. 660. / John Cam Hobhouse : *Hobhouse’s diary* ; éd. de Peter Cochran ; 20^{ème} section : “Mid 1816”, p. 120. <http://petercochran.wordpress.com>.
- (19) Toutes les citations de la *Bible* sont tirées de la traduction Lemaître de Sacy : “Bouquins”, Robert Laffont, Paris, 1990.
- (20) Paul Vulliaud : *La Fin du monde* ; Payot, Paris, 1952 ; p. 12.
- (21) Byron : lettre du 9 octobre 1821 à John Murray ; *BLJ*, vol. 8, p. 238.
- (22) Burnet : *The Sacred theory of the Earth [...]* ; Kennesley, Londres, 1816 ; p. 492.
- (23) *Les Nuits d’Young* ; tr. M. Le Tourneur ; Tenré, Paris, 1823 ; t. 2, p. 255 et 265.
- (24) Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier homme* ; préf. de J. Michelet ; éd. d’Anne Kupiec ; “Critique de la politique”, Payot, Paris, 2010 ; p. 155 et 81.
- (25) Mme de Staël : *De l’Allemagne* ; Nicolle, Paris, 1813 ; t. 2, p. 340.
- (26) Beckford : *Vathek, conte arabe* ; “Collection romantique”, n°5, Corti, Paris, 1992 (réédition) ; p. 221.
- (27) *Edinburgh review*, n°54, déc. 1816 ; p. 308.
- (28) *Eclectic review*, mars 1817 ; p. 301.
- (29) *The Critical review* ; 5^{ème} série, vol. 4, n°6, p. 580.
- (30) *The Quarterly review*, vol. 16, n°31, oct. 1816 ; p. 204-205.
- (31) Amédée Pichot : “Essai sur le génie et le caractère de lord Byron” dans *Œuvres de lord Byron* ; Ladvocat, Paris, 1823 ; t. 1, p. CXL.
- (32) Pichot : *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* ; Ladvocat & Gosselin, Paris, 1825 ; t. 3, p. 62-65.
- (33) Pichot : *Essai sur le génie et le caractère de lord Byron* ; Ladvocat, Paris, 1830 ; p. 200-201.
- (34) [Louise de Broglie, comtesse d’Haussonville] : *Les Dernières années de lord Byron* ; Michel Lévy frères, Paris, 1874 ; p. 103-104.)
- (35) Hyppolite Taine : *Histoire de la littérature anglaise* ; Hachette, Paris, 1863 ; t. 3, p. 563.
- (36) Anonyme : “Critical notes” ; *Magazine of fine arts and journal of literature and science* ; vol. 3, n°2, déc. 1833 ; p. 173.
- (37) Voir “Nuit (1)” et “Nuit (2)” dans *Œuvres poétiques* ; éd. dir. par Efim Etkind ; L’Âge d’homme, Lausanne, 1985 ; p. 136-140.
- (38) [John Galt] : *The Ayrshire legatees, or The Pringle family* ; Blackwood, Edinburgh, 1821 ; p. 24.
- (39) Jules Barbey d’Aurevilly : *Les Œuvres et les hommes*, 4^{ème} partie : les romanciers ; Amyot, Paris, 1865 ; p. 37.
- (40) *The Literary gazette*, n°544, 23 juin 1827 ; p. 389.
- (41) William Maginn : “Drouthiness” ; *The Odoherly papers, volume 2* ; Redfield, New York, 1855 ; p. 153-155.
- (42) *The Oriental herald, and journal of general literature* ; vol. 15, oct.-déc. 1827 ; p. 156-158.
- (43) *The Southern literary messenger* ; vol. 7, 1841 ; p. 789.
- (44) Toutes les citations des *Visions* sont tirées de l’édition d’Henri Guillemin ; Les Belles lettres, Paris, 1936.
- (45) Julien Paillet : *Oromaze, ou le triomphe de la lumière* ; chez l’auteur, Paris, 1832 ; p. IX-X.
- (46) Voir notre article : “Byron and Hugo in the darkness of 1816” ; *The Newstead Byron Society review*, janv. 2010 ; p. 40-49.
- (47) *La Fin de Satan* ; éd. de Jean Gaudon ; “poésie/Gallimard”, Gallimard, Paris, 1984 ; p. 43.
- (48) Amédée Guillemin : *Le Soleil* (2^{nde} éd.) ; Hachette, Paris, 1869 ; p. 246-247.

1. Byron

Darkness

I had a dream, which was not all a dream.
The bright sun was extinguish'd, and the stars
Did wander darkling in the eternal space,
Rayless, and pathless, and the icy earth
5 Swung blind and blackening in the moonless air ;
Morn came, and went — and came, and brought no day,
And men forgot their passions in the dread
Of this their desolation ; and all hearts
Were chill'd into a selfish prayer for light :
10 And they did live by watchfires — and the thrones,
The palaces of crowned kings — the huts,
The habitations of all things which dwell,
Were burnt for beacons ; cities were consumed,
And men were gathered round their blazing homes
15 To look once more into each other's face ;
Happy were those who dwelt within the eye
Of the volcanos, and their mountain-torch :
A fearful hope was all the world contain'd ;
Forests were set on fire — but hour by hour
20 They fell and faded — and the crackling trunks
Extinguish'd with a crash — and all was black.
The brows of men by the despairing light
Wore an unearthly aspect, as by fits
The flashes fell upon them ; some lay down
25 And hid their eyes and wept ; and some did rest
Their chins upon their clenched hands, and smiled ;
And others hurried to and fro, and fed
Their funeral piles with fuel, and looked up
With mad disquietude on the dull sky,
30 The pall of a past world ; and then again
With curses cast them down upon the dust,
And gnash'd their teeth and howl'd : the wild birds shriek'd,
And, terrified, did flutter on the ground,
And flap their useless wings ; the wildest brutes
35 Came tame and tremulous ; and vipers crawl'd
And twined themselves among the multitude,
Hissing, but stingless — they were slain for food :
And War, which for a moment was no more,
Did glut himself again : — a meal was bought
40 With blood, and each sate sullenly apart
Gorging himself in gloom : no love was left ;
All earth was but one thought — and that was death,
Immediate and inglorious ; and the pang
Of famine fed upon all entrails — men
45 Died, and their bones were tombless as their flesh ;
The meagre by the meagre were devoured,
Even dogs assailed their masters, all save one,
And he was faithful to a corse, and kept
The birds and beasts and famish'd men at bay,

50 Till hunger clung them, or the dropping dead
 Lured their lank jaws ; himself sought out no food,
 But with a piteous and perpetual moan,
 And a quick desolate cry, licking the hand
 Which answered not with a caress — he died.
 55 The crowd was famished by degrees ; but two
 Of an enormous city did survive,
 And they were enemies : they met beside
 The dying embers of an altar-place
 Where had been heap'd a mass of holy things
 60 For an unholy usage ; they raked up,
 And shivering scraped with their cold skeleton hands
 The feeble ashes, and their feeble breath
 Blew for a little life, and made a flame
 Which was a mockery ; then they lifted up
 65 Their eyes as it grew lighter, and beheld
 Each other's aspects — saw, and shriek'd, and died —
 Even of their mutual hideousness they died,
 Unknowing who he was upon whose brow
 Famine had written Fiend. The world was void,
 70 The populous and the powerful was a lump,
 Seasonless, herbless, treeless, manless, lifeless —
 A lump of death — a chaos of hard clay.
 The rivers, lakes and ocean all stood still,
 And nothing stirred within their silent depths ;
 75 Ships sailorless lay rotting on the sea,
 And their masts fell down piecemeal ; as they dropp'd
 They slept on the abyss without a surge —
 The waves were dead ; the tides were in their grave,
 The moon their mistress had expired before ;
 80 The winds were withered in the stagnant air,
 And the clouds perish'd ; Darkness had no need
 Of aid from them — She was the universe.

(Texte de la première édition : *The Prisoner of Chillon and other poems* ; Murray, Londres, 1816 ; p. 27-31.)

2. Byron

La Ténèbre

J'ai fait un rêve qui n'était pas totalement un rêve. L'étincelant soleil s'était éteint, et les étoiles erraient, s'assombrissant, dans l'espace éternel, privées de rayonnement, privées de trajectoire ; et la Terre glacée oscillait, aveugle et s'obscurcissant, dans un air sans lune ; le matin venait, et s'en allait — puis venait encore, mais n'amenait pas le jour ; et les hommes oubliaient leurs passions dans l'épouvante de ce qui leur était désolation ; et tous les cœurs étaient figés en une prière égoïste pour la lumière ; et tous vivaient auprès de feux de camp, — et les trônes, les palais des têtes couronnées, les huttes, et toutes les sortes d'habitations qui restaient, étaient brûlées en guise de phares. Les cités étaient consumées, et les hommes s'assemblaient autour de leurs flambantes demeures afin de regarder une fois encore le visage de l'autre.

Heureux ceux qui avaient élu demeure dans l'œil des volcans, eux et leur montagne-torche : car le monde n'avait pour seul contenu qu'un espoir craintif ; les forêts étaient mises au feu, mais heure par heure elles tombaient et s'évanouissaient — et les troncs crépitants s'éteignaient dans un craquement ; — et tout était noir.

Les fronts des hommes, à cette lueur désespérante, arboraient un aspect d'outre-terre, comme si par à-coups les éclairs leur tombaient dessus ; certains gisaient au sol et cachaient leurs yeux pour pleurer ; et certains reposaient le menton sur leurs mains crispées, et souriaient ; et d'autres se pressaient ça et là, alimentaient leurs bûchers funéraires de combustible, levant un regard d'une folle inquiétude vers le ciel voilé, — le linceul d'un monde passé. Puis alors, avec des malédictions, ils baissaient les yeux vers la cendre, grinçant des dents et hurlant : les oiseaux sauvages poussaient un cri, et terrifiés, voletaient au sol, battant de leur ailes inutiles ; les plus féroces bêtes accouraient, dociles et tremblantes : même les vipères venaient en rampant se mêler à la multitude, sifflant, mais sans piquer — elles étaient immolées comme nourriture.

Et la guerre, qui pour un temps avait cessé, s'engoua de nouveau d'elle-même : — avec du sang, on payait son repas, et chacun s'asseyait à part, morose, se gorgeant dans la tristesse. Il n'y avait plus d'amour ; la Terre tout entière n'était qu'une pensée — celle de la mort immédiate et sans gloire ; et le tourment de la famine grossissait en chaque entraille : les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture ; les maigres étaient dévorés par les maigres ; même les chiens assaillaient leurs maîtres — tous sauf un, combien fidèle à un cadavre, qui tenait les oiseaux, les bêtes, et les hommes affamés à l'écart, jusqu'à ce que la faim les flétrît, ou que les morts tombés leurrassent leurs mâchoires décharnées. Lui-même ne cherchait plus de nourriture ; mais, avec un pitoyable et perpétuel gémissement, ainsi qu'un bref cri désolé, léchant la main qui ne répondait plus par une caresse — il mourut.

La foule mourait de faim par degrés ; mais dans une énorme cité, deux survivaient — et ils étaient ennemis : ils se rencontrèrent près des braises mourantes d'un autel où avaient été empilées un tas de choses sacrées, pour un usage qui ne l'était pas ; de leurs mains froides et squelettiques, ils raclèrent en frissonnant les faibles cendres, et de leur faible souffle leur insufflèrent un peu de vie, et firent une flamme qui tenait de la moquerie. Alors, tandis qu'elle augmentait légèrement, ils relevèrent les yeux et aperçurent leurs aspects respectifs — se virent, poussèrent un cri perçant, et moururent. De leur mutuelle hideur ils moururent, en ne sachant jamais qui fut celui sur le front de qui la famine avait inscrit : Démon.

Le monde était vacant ; le populeux et le puissant n'étaient qu'une masse, sans saisons, sans herbe, sans arbres, sans hommes, sans vie ; — une masse de mort — un chaos de glaise durcie. Rivières, lacs et océans se tenaient tous immobiles, et rien ne remuait au sein de leurs silencieuses profondeurs. Les navires dépourvus de marins restaient à pourrir sur la mer, et leurs mats tombaient par morceaux ; tels qu'ils coulaient, ils sommeillaient sous les abysses, sans un remous — les vagues étaient mortes ; les marées reposaient dans leurs tombes ; la lune, leur maîtresse, avait expiré antérieurement ; les vents s'étaient fanés dans l'air stagnant, et les nuages avaient péri ; la Ténèbre n'avait nul besoin d'aide de leur part — Elle était l'Univers.

(Trad. D. Pernet ; *Mémoires hébreuses* ; Fougrouse, Thurins, 2011 ; p. 107-109.)

3. Percy Shelley

Mont blanc

Vers écrits dans la vallée de Chamouny

I.

L'éternel univers des Choses coule à travers l'Esprit, et roule ses rapides vagues, tantôt obscures — tantôt étincelantes — tantôt réfléchissant l'ombre — tantôt renvoyant la splendeur, où des secrets réservoirs la source de l'humaine pensée apporte le tribut de ses eaux, — avec un bruit qui n'est qu'à moitié le sien, semblable à celui qu'un faible ruisseau essaye de faire entendre dans les bois sauvages, au milieu des montagnes solitaires, où les chutes d'eau autour de lui bondissent éternellement, où les bois et les vents se font la guerre, et où une vaste lumière, sur ses rocs, sans repos éclate et délire.

II.

Il en est ainsi de toi, Ravine de l'Arve — noire, profonde Ravine — toi, vallée aux mille nuances, aux mille voix ! Sur tes pins, tes rocs et tes cavernes voguent les rapides ombres des nuages et les rayons du soleil ; formidable scène, où la Force de la Nature, sous la forme de l'Arve, descend des gouffres de glace qui ceignent son trône secret, éclatant à travers ces sombres montagnes comme la flamme de l'éclair à travers la tempête ! Ainsi tu t'étends, avec ta progéniture géante de pins qui se cramponnent autour de toi, enfants d'un âge plus reculé, pour l'amour desquels les vents déchaînés viennent toujours et sont toujours venus boire leurs odeurs et entendre leur puissant balancement, une vieille et solennelle harmonie !.... Tes arcs-en-ciel terrestres, tendus en travers de la traînée de l'aérienne cascade, dont le voile revêt quelque image non sculptée... L'étrange sommeil qui, à l'heure où tombent les voix de ce désert enveloppe tout de sa profonde éternité... Tes cavernes renvoyant à la commotion de l'Arve l'écho d'un bruit retentissant et solitaire qu'aucun autre bruit ne saurait vaincre !... Tu es pénétrée de ce mouvement qui ne cesse jamais, tu es le chemin de ce bruit sans repos, Ravine vertigineuse ! Et quand je te regarde, il me semble, comme dans une extase étrange et sublime, rêver sur une création personnelle de ma propre fantaisie, de mon propre Esprit, mon Esprit humain, qui passivement, pendant que je te contemple, reçoit et rend de rapides influences, entretenant un incessant échange avec le lumineux univers des Choses qui m'entourent ; une légion de fantastiques pensées, dont les ailes errantes tantôt flottent au-dessus de tes ténèbres, et tantôt s'arrêtent où cet univers et toi êtes des hôtes attendus, dans la caverne silencieuse de la Magicienne Poésie, — cherchant, parmi les ombres qui passent, fantômes de toutes les choses qui sont, quelque ombre, quelque fantôme, quelque faible image de toi-même. Jusqu'à ce que le sein d'où ces fantômes se sont enfuis les rappelle, tu es là !

III.

Quelques-uns disent que les lueurs d'un monde lointain visitent l'âme dans le sommeil, — que la mort est un assoupissement, et que ses formes surpassent en nombre les actives pensées de ceux qui veillent et vivent. Je regarde en haut : quelque toute-puissance inconnue a-t-elle déployé le voile de la vie et de la mort ? Ou suis-je en proie à un songe, et le monde plus puissant du sommeil étend-il au loin tout autour de moi ses secrets inaccessibles ? L'esprit lui-même succombe, entraîné d'escarpement en escarpement comme un nuage vagabond qui s'évanouit au milieu des invisibles brises ! — Loin, bien loin au-dessus, perçant le ciel infini, le Mont blanc apparaît !... calme, neigeux et serein ! Ses montagnes inférieures amoncellent autour de lui leurs formes qui ne sont pas de la terre, glace et roc ; de larges vallées traversées par des courants glacés, profondeurs insondables, bleues comme le ciel suspendu sur elles, qui se déploient et serpentent à travers un chaos de précipices accumulés ; un désert peuplé par les orages seuls, excepté quand l'aigle emporte quelque os de chasseur, et que le loup le suit à la piste. Horrible amoncellement de formes entassées, rudes, nues, escarpées, balafrées et déchiquetées comme des spectres !...

Est-ce donc la scène où l'antique Démon du tremblement de terre donnait des leçons à sa jeune progéniture, la Ruine ? Étaient-ce là leurs jeux ? Ou bien une mer de feu a-t-elle enveloppé jadis cette neige silencieuse ?.... Personne ne peut répondre ! — Tout semble éternel aujourd'hui ! Le

désert a une langue mystérieuse, qui enseigne un doute terrible, ou une foi si douce, si solennelle, si sereine, que pour l'amour d'une telle foi, l'homme peut se réconcilier avec la nature !... Tu as une voix, grande Montagne, capable d'abroger les larges codes de la fraude et de la douleur ; voix que tous ne comprennent pas, mais que les sages, les grands et les bons interprètent, ou font sentir, ou sentent profondément.

IV.

Les champs, les lacs, les forêts, les courants, l'Océan, et toutes les choses vivantes qui habitent dans le dédale de la terre, éclair et pluie, tremblement de terre, torrent de feu et ouragan, la torpeur de l'année quand de faibles songes visitent les bourgeons cachés, ou qu'un sommeil sans rêves s'empare de chaque feuille et de chaque fleur à venir, l'élan avec lequel elles s'échappent de cette léthargie détestée, les œuvres et les voies de l'homme, leur mort et leur naissance, tout ce qui est ou peut être son partage, tout ce qui se meut et respire, tout avec peine et bruit naît et meurt, se développe, tombe et renaît. Seul, le Pouvoir de la Nature réside à l'écart dans sa tranquillité, éloigné, serein et inaccessible ; et ce spectacle même que je contemple, la terre mise à nu, ces primitives montagnes le révèlent à l'esprit attentif. Les glaciers rampent comme des serpents qui épient leur proie, roulant lentement de leurs sources lointaines ; là, la gelée et le soleil, en mépris du pouvoir mortel, ont entassé mille précipices, dômes, pyramides et pinacles, une cité de mort, avec ses innombrables tours et ses murs inexpugnables de glace rayonnante. Que dis-je ? une cité ! c'est un débordement de ruine, qui des bornes des cieux roule son éternel torrent ! De vastes pins jonchent sa route marquée par les destins, ou, sur le sol déchiré, se tiennent debout décharnés et fracassés ; les rocs, entraînés du plus lointain désert, ont renversé les limites du monde mort et du monde vivant, à jamais effacées. Le séjour des insectes, bêtes et oiseaux, devient sa proie ; leur pâture et leur retraite ont disparu pour toujours ; tant de vie, tant de joie est à jamais perdue ! La race humaine s'enfuit bien loin, saisie de terreur ; ses ouvrages et ses habitations s'évanouissent, comme une fumée, devant le courant de la tempête, et leur emplacement n'est plus connu ! Au-dessous, de vastes cavernes flamboient à la lueur incessante des torrents emportés, qui, jaillissant en tumulte de ces secrets abîmes, se rencontrent dans la vallée ; et un fleuve majestueux, le sang et la vie de terres éloignées, roule pour toujours ses eaux retentissantes aux vagues de l'Océan, exhalant ses fugitives vapeurs dans l'air qui l'environne.

V.

Toujours là-haut les Mont-blanc étincelle ! C'est là que réside le pouvoir, le pouvoir silencieux et solennel d'innombrables aspects et d'innombrables bruits, de mille formes de vie ou de mort. Dans la calme obscurité des nuits sans lune, dans la splendeur solitaire du jour, les neiges descendent sur cette montagne ; personne ne les y voit, ni quand leurs flocons s'enflamment aux lueurs du soleil couchant, ni quand les étoiles y dardent leurs rayons. Les vents s'y combattent silencieusement et y tassent la neige de leur souffle rapide et puissant, mais silencieux. L'éclair sans voix habite innocemment ces solitudes, et comme une vapeur couve sur la neige. La Force secrète des Choses, qui gouverne la pensée, et sert de loi au dôme infini du ciel, t'habite ! Et que seriez-vous, toi et la terre, et les étoiles, et la mer, si pour l'imagination de l'Esprit humain le silence et la solitude n'étaient que le vide ?

(Titre original : "Mont blanc. Lines written in the vale of Chamouni". Trad. de Félix Rabbe ; Percy Shelley : *Œuvres poétiques complètes* ; Stock, Paris, 1909 ; t. 3, p. 17-21.)

4. Thomas Campbell

Le dernier homme

Toutes les formes de ce monde s'évanouiront dans une sombre nuit ; le soleil lui-même doit mourir avant que ce mortel commence son immortalité. J'eus dans le sommeil un songe qui donna à mon esprit la faculté de plonger dans les gouffres du Temps ! Je vis le dernier mortel qui assistera à la mort de la création, de même qu'Adam assista à son aurore.

L'œil du soleil avait un éclat terne, la terre était blême de vieillesse ; les squelettes des nations étaient autour de cet homme solitaire ! quelques unes avaient expiré en combattant ; les glaives se rouillaient encore dans les os de leurs mains ; d'autres avaient succombé dans la peste ou la famine. Les cités de la terre n'entendaient aucun bruit, ni les sons d'aucun pas ; et les vaisseaux s'avançaient chargés de morts vers des rivages où tout était muet.

Cependant, tel qu'un prophète, cet homme seul restait debout, et laissait tomber des paroles hardies qui agitaient les feuilles flétries de la forêt comme si un orage passait. Il disait : Nous sommes frères dans la mort, orgueilleux soleil ; ton front est devenu froid, ta course est finie, c'est la Miséricorde divine qui t'ordonne d'aller encore ; car tu as vu, pendant dix mille siècles et plus, le fleuve des larmes humaines, qui désormais a cessé de couler.

Quoique dans ton regard l'homme étalât sa pompe, son orgueil, son trident, et ces arts qui rendaient le feu, l'onde et la terre les esclaves de sa volonté ; — je ne regrette pas ton règne fini, ô roi découronné du jour ! car tous ces trophées des arts et de la gloire qui s'élevaient sous le ciel, ne guérissaient pas une des passions ou des douleurs attachées au cœur des mortels.

Laisse le rideau de l'oubli tomber sur le théâtre des hommes, et ne renouvelle point par une autre aurore de tes rayons la tragédie de la vie ; ne ramène pas ses misérables fêtes, ne réveille pas la chair pour qu'elle se flétrisse encore dans les tortures de la douleur, défigurée sous les odieuses formes de la maladie, ou moissonnée dans les batailles par le glaive, comme l'herbe par la faux.

Et moi-même, je suis fatigué d'épier dans le ciel ta flamme mourante ; — témoin d'innombrables angoisses, ne me regarde pas expirer. Ma bouche profère ton chant funèbre ; — tu ne te vanteras pas de m'avoir vu chercher à prolonger le souffle épuisé de mon haleine ! L'éclipse de la Nature étend mon linceul funéraire ; — la majesté de la nuit recevra mon dernier soupir.

Mon âme retournera à CELUI qui lui donna sa céleste étincelle ; ne pense pas cependant, ô soleil, qu'elle s'obscurcira quand tu seras toi-même dans les ténèbres ! Non, elle revivra pour briller de l'éclat d'un bonheur inconnu à tes clartés ; elle sera rappelée à la vie par CELUI qui fit l'Esclavage son captif, qui dépouilla la tombe de sa victoire, et ravit à la Mort son aiguillon.

Va, soleil ! pendant que la divine Miséricorde me retient encore debout au milieu de l'effrayant désert de la nature, pour vider cette dernière coupe d'amertume que l'homme doit goûter, — Va dire à la nuit, qui voile ta face, que tu as vu ce dernier fils d'Adam sur le sépulcre du monde, défiant l'universelle obscurité d'éteindre son âme immortelle ou d'ébranler sa foi en Dieu.

(Titre original : "The last man". Trad. d'Amédée Pichot ; *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* ; Ladvocat & Gosselin, Paris, 1825 ; t. 3, p. 62-65.)

“La Ténèbre” à la loupe

Plutôt que de nous prêter à une explication de texte linéaire et répétitive, nous avons préféré explorer ici certains aspects de “La Ténèbre” de manière thématique. Cette méthode nous a permis de mettre en lumière certains points jusqu’alors négligés, concernant aussi bien le contenant que le contenu du poème, et d’en souligner la cohésion et l’originalité.

(Les citations, inscrites en italiques pour être mieux repérées, sont tirées de notre traduction, reproduite p. 31.)

Les seuls exemples de cette manière qu’ait publié cet auteur

“La Ténèbre” est bien, comme l’avait remarqué un critique anglais en 1816 (voir p. 18), le tout premier poème en vers blanc de Byron. Le premier parce qu’il vient, dans le recueil *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes*, avant “Le rêve”, qui est également écrit en vers blancs, et qui est également une vision onirique ; mais, en l’absence de manuscrits datés, rien n’interdit de penser que “Le rêve” ait pu être écrit avant “La Ténèbre”. Par la suite, Byron réutilisera ce type de vers pour toutes ses pièces de théâtre, parfois de manière partielle seulement, comme dans *Manfred* ou *Le Ciel et la Terre*. Il faudra attendre la toute fin de sa vie pour retrouver un poème court écrit en vers blancs, “Pensées sur la Liberté” (“Thoughts on Freedom”), écrit vers 1822-1823, et publié pour la première fois en 1938.

Cet emploi du vers blanc n’est pas sans éveiller la curiosité. En 1812, Byron écrivait qu’il avait « de l’aversion pour le Vers blanc » ; dix ans plus tard, il déclarait à Medwin : « Mais le vers blanc est le plus difficile de tous, parce que chaque vers doit être bon. »⁽¹⁾ Entre ces deux dates avait fait irruption dans sa vie Shelley, qui appréciait le vers blanc autant chez d’autres poètes, et notamment Wordsworth dont il « abreuva » Byron « jusqu’à la nausée » (voir le Dossier n°11, p. 7), que pour ses propres compositions, parmi lesquelles *Alastor, ou l’Esprit de la solitude*, publié en mars 1816. C’est au cours de cette première période passée ensemble que l’influence de Shelley sur son aîné fut la plus puissante, comme en témoigne le troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* ; il est fort possible que ce fût sur ses conseils ou simplement à son contact que Byron décida de s’essayer au vers blanc. Ce choix put aussi lui être suggéré par le contenu même des deux poèmes : deux rêves, deux visions qui auraient perdu en solennité si elles avaient été écrites dans un vers plus musical. Sur ce point, Byron n’avait certainement pas oublié que Milton avait composé son *Paradis perdu* en vers blancs.

Un rêve qui n’était pas totalement un rêve

Bien que Byron n’ait jamais fait du rêve ni un artifice récurrent comme Edgar Poe, ni une source d’inspiration majeure comme Gérard de Nerval, sa poésie n’est pas dénuée de passages oniriques. Ces épisodes restent néanmoins très accessoires ; et même quand Byron fait mine de raconter ses propres rêves, comme dans “À M. S. G.” (“To M. S. G.”, 1806) ou “Ne me rappelle pas, ne me rappelle pas” (“Remind me not, remind me not”, 1808), l’effet demeure conventionnel et artificiel. Il faut attendre 1816 pour le voir accorder publiquement de l’attention à ses rêves.

C’est dans “Le rêve”, qui vient pourtant après “La Ténèbre” dans *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes*, que Byron expose de la manière la plus détaillée sa conception du rêve : dans la plus pure tradition sacrée, il y présente les rêves comme des *héralds de l’éternité* et des *sibylles du futur*, tout en se demandant s’ils ne sont pas le fait d’*ombres évanouies*. Rien n’empêcherait donc “La Ténèbre” d’être non pas *une vision de ce qui est passé* (“Le rêve”, v. 16), mais une vision de ce qui n’est pas encore arrivé. Dans ce contexte, la formulation *un rêve qui n’était pas totalement un rêve* (v. 1) serait davantage à comprendre comme un rêve qui a déjà commencé à devenir réalité, en raison des conditions météorologiques catastrophiques de l’été 1816 et du début de panique, que comme un bémol relatif à la source d’inspiration du poète, semblable à celui qui clôt la première strophe du “Rêve” : *une vision que j’ai rêvée, peut-être dans le sommeil*, lequel bémol laisse clairement entendre que l’histoire de l’Errant, qui n’est autre qu’un double de Byron, occupe autant ses jours que ses nuits. Le fait que le caractère onirique de la vision racontée dans “La Ténèbre” ne fasse l’objet que d’un seul vers, sans aucun commentaire, et sans y revenir incessamment comme dans “Le rêve” (dans lequel se répète la célèbre formule : *un changement survint dans l’esprit de mon rêve*), ajoute assurément au tragique du poème.

Techniquement, “La Ténèbre” est une vision onirique tout aussi crédible que ses contemporaines, à commencer par le “Kubilaï Khan” de Coleridge, qui avait paru le 25 mai de cette même année 1816 grâce au soutien de Byron. Coleridge expliquait que les images de son poème avaient « surgi devant lui en tant que *choses*, s’accompagnant d’une production parallèle des expressions correspondantes, sans aucune sensation ou conscience d’un effort »⁽²⁾. “La Ténèbre” peut donner ce sentiment : du fait de l’emploi abondant du *et* en début de phrase ou de sous-phrase (trente-quatre occurrences), les scènes semblent parfois se succéder les unes aux autres comme dans une logorrhée. Cet effet est encore renforcé par le recours généralisé aux rejets et contre-rejets, ordinairement assez rares chez Byron, qui déstructurent les vers au profit des phrases (v. 19-21, 42-45), et par l’emploi de nombreux tirets, comme dans la correspondance du poète, où les propos viennent très librement. Notons que ces tirets ne jouent pas toujours ici le même rôle : tantôt ils remplacent un point-virgule (v. 10, 20-21) ou un point (v. 77), tantôt ils imposent un instant de silence servant à amplifier l’impact sur le lecteur (v. 66, 71-72). Autre élément accentuant la grande fluidité du texte, le vocabulaire qui, en dehors des adjectifs négatifs (les fameux mots en *-less*), est extrêmement simple : les objets, les lieux, les êtres mêmes (*les oiseaux*, *les bêtes*, v. 49 ; *deux [...] ennemis*, v. 55-57) sont empreints d’une forme d’anonymat caractéristique des rêves. Enfin, la conclusion du poème n’est pas sans évoquer les fins dramatiques et angoissées, le point d’orgue des cauchemars authentiques.

Quant à la possibilité même que Byron ait pu réellement concevoir “La Ténèbre” en rêve, elle nous est confirmée par les autorités médicales que cite Collin de Plancy dans son célèbre *Dictionnaire infernal* :

Hippocrate dit que, pour se soustraire à la malignité des songes, quand on voit, en rêvant, pâlir les étoiles, on doit courir en rond ; quand on voit pâlir la lune, on doit courir en long ; quand on voit pâlir le soleil, on doit courir tant en long qu’en rond....

On rêve feu et flammes quand on a une bile jaune ; on rêve fumée et ténèbres quand on a une bile noire ; on rêve eau et humidité, quand on a des glaires et des pituites, à ce que dit Gallien.⁽³⁾

Chronologie, topologie, sociologie

La relative brièveté de “La Ténèbre” a un effet trompeur sur le lecteur : celui-ci a l’impression que le poème ne décrit qu’une scène unique, se déroulant en un temps extrêmement condensé. Ce n’est pourtant pas le cas. Byron a bien pris soin de ponctuer son texte de formules qui expriment la succession de divers temps (*heure par heure*, v. 19 ; *par degrés*, v. 55). La progression est nette entre le début du poème, qui décrit certes un soleil déjà totalement éteint et déjà privé de lune, mais des étoiles et une Terre encore en train d’opérer leur transformation (*s’assombrissant*, v. 3 ; *s’obscurcissant*, v. 5), et la fin, qui établit clairement que le processus d’assombrissement est maintenant achevé, par l’usage de la personnification : les vagues sont *mortes* (v. 78), les marées *repos[ent] dans leurs tombes* (v. 78), les nuages ont *péri* (v. 81). Plus rien ne changera désormais ; pour mieux frapper les esprits, Byron ne dit pas alors que l’univers n’est que ténèbres, comme on pouvait s’y attendre, mais l’inverse. Ce renversement est lié à la nature de sa Ténèbre (voir ci-dessous).

Aux multiples temps répondent de multiples lieux. Avant de décrire la situation sur Terre, le poème s’ouvre sur une description de l’espace, lieu de mouvements inutiles et désorganisés (*les étoiles erraient*, v. 2-3 ; *la Terre [...] oscillait*, v. 4-5) auxquels feront échos les actions égoïstes des hommes. L’ordre ne règne plus, non pas au profit d’un ordre nouveau, mais du chaos le plus total. Ensuite sont décrites diverses scènes comme observées au hasard d’un survol : peu de lieux sont identifiables, mais ceux qui sont nommés prouvent une multiplicité certaine ; nous trouvons *les volcans* (v. 17), *les forêts* (v. 19), *une énorme cité* (v. 56), *rivières, lac et océans* (v. 73), *la mer* (v. 75), *les abysses* (v. 77).

À travers les lieux, ce sont aussi les différentes strates de la société que Byron nous invite à considérer. La phrase *les trônes, les palais des têtes couronnées, les huttes, et toutes les sortes d’habitations qui restaient, étaient brûlées en guise de phares* (v. 10-13) a pour but de montrer que petits et grands sont voués au même sort, et que tout ordre social est révolu : la guerre qui reprend (v. 38) n’est plus une guerre de conquête, qui supposerait une certaine subordination parmi les vivants, mais une guerre de survie.

Très logiquement, Byron fait suivre le même mouvement de convergence à ces trois types de multiplicité. Loin de vouloir leur assigner le but de réveiller les espoirs du lecteur comme dans les deux *Dernier homme*, celui de Cousin de Grainville et celui de Mary Shelley, où certains personnages tentent des voyages ou des expériences, il les fait aboutir à un implacable et irrévocable constat :

temps et espace finissent par être niés, confondus dans cette *masse* décrite à la fin du poème (v. 70-72), décor *immobile* et *silencieux* (v. 73-74), où l'air est stagnant (v. 80), celui d'un monde façonné par la Ténèbre, entité négative qui finit par devenir l'univers (v. 82). Il en va de même sociologiquement : anticipant cet ultime vers, Byron nous dit dès le vers 42 que *la Terre tout entière n'était qu'une pensée — celle de la mort*. Après deux épisodes ayant pour but de dénoncer la bassesse humaine — celui du chien fidèle par antithèse, et celui des deux survivants transformés en démons — c'est par son absence que Byron évoque une dernière fois l'homme : presque anonymement, dans la description de ce que ne contient pas la *masse de mort*, parmi cinq adjectifs en *-less* (*sans hommes*, v. 71) ; puis quatre vers plus loin, de nouveau par l'emploi d'un adjectif négatif (*dépourvus de marins*, v. 75). La seule incarnation est désormais la Ténèbre.

Les fronts des hommes

Parmi les détails que Byron s'est plu à décrire dans "La Ténèbre" figurent de nombreux gros plans sur les têtes des hommes, lesquelles jouent un rôle capital dans le fonctionnement du poème. Nous trouvons tout d'abord plusieurs descriptions relatives aux regards, grâce auxquels le lecteur est comme incorporé aux scènes, mis dans la position de témoins directs de ces mouvements d'yeux, sinon de ceux qui les exécutent. La première, celle qui montre les hommes s'assemblant autour de feux *afin de regarder une fois encore le visage de l'autre* (v. 15) trahit une certaine compassion de la part du poète : à ce stade, les humains ont encore en eux quelques beaux sentiments. Le jeu des regards perd ensuite ce caractère optimiste pour ne décrire que des échecs dans les tentatives d'échange : nous voyons des misérables *cach[er] leurs yeux pour pleurer* (v. 25), d'autres *lev[er] un regard d'une folle inquiétude vers le ciel voilé* (v. 28-29), puis *baiss[er] les yeux vers la cendre* (v. 31). Ce dernier mouvement est l'exact contraire de celui qui mettra en contact les deux ennemis dans l'épisode du duel avorté, ultime et fatal échec : *ils relevèrent les yeux et aperçurent leurs aspects respectifs — se virent, poussèrent un cri perçant, et moururent* (v. 64-66).

Ce dernier regard est lié dans les vers qui suivent à une autre partie du visage humain : le front. L'idée que la famine ait inscrit le mot *Démon* sur les fronts des deux ennemis doit évidemment se comprendre de manière figurée, mais elle n'en permet pas moins à Byron de décrire une fois de plus une composante du visage qu'il avait déjà décrite plus haut : *les fronts des hommes [...] arboraient un aspect d'outre-terre* (v. 22-23). Le front étant traditionnellement associé à la fierté et à la dignité, la signification symbolique de ces deux passages n'est pas difficile à saisir.

Un troisième ensemble de détails rassemble le *menton* et les *mâchoires*, tous deux évoqués dans les descriptions anonymes des humains désespérés. Le même passage qui s'ouvre sur *les fronts des hommes* enchaîne bientôt sur une pose classique, quoique nuancée d'une touche de stoïcisme (*certains reposaient le menton sur leurs mains crispées, et souriaient*, v. 25-26), avant de poursuivre sur le double mouvement contradictoire d'yeux que nous avons cité, invitant à comparer ceux qui levaient les yeux *vers le ciel* à ceux qui *baissaient les yeux vers la cendre, grinçant des dents et hurlant* (v. 31-32). Byron poursuit la description quelques vers plus loin en évoquant les *mâchoires décharnées* des mourants (v. 51), au milieu de l'épisode du chien fidèle à son maître. Dans la continuité du poème "Inscription sur la sépulture d'un terre-neuve" ("Inscription on the monument of a Newfoundland dog", 1808), cet épisode a pour fonction d'inciter le lecteur à comparer défavorablement l'attitude humaine hystérique (les mourants *hurlant*, v. 32 ; les deux ennemis poussant *un cri perçant*, v. 66) à l'attitude pleine de dignité du chien, qui meurt en faisant entendre un simple *gémissement* et un *bref cri désolé* (v. 52-53). (Notons au passage que des exemples de pareille fidélité ont pu être relevés çà et là ; les habitants d'Edinburgh ont ainsi élevé une statue à Bobby, un chien qui monta la garde quatorze ans durant sur la tombe de son défunt maître.) Ce témoignage de misanthropie de la part de Byron, ajouté au fait que la toute dernière évocation d'un humain dans le poème est cette inscription du mot *Démon* sur les fronts des deux ennemis, marque de leur *mutuelle haine* (v. 67), tendrait à faire de "La Ténèbre" le tableau d'un châtiement divin infligé à une race humaine décidément irrécupérable.

Le tourment de la famine

Il y a très nettement un tournant dans "La Ténèbre". Jusqu'au vers 37, la préoccupation première des hommes est encore quelque peu sociale ; il s'agit de trouver de la lumière, pour se voir les uns les autres (v. 15). (Notons qu'étrangement, Byron n'évoque nulle part l'un des buts les plus attendus, se réchauffer.) Mais bientôt un but bien plus primaire vient accaparer la description : celui de manger pour survivre. Les premières victimes sont logiquement les animaux (*les vipères [...] étaient immolées*

comme nourriture, v. 37), mais ce sacrifice ne tarde guère à contaminer les hommes : dès le vers suivant, le vol se trouve justifié (avec du sang, on payait son repas, v. 39-40), puis bientôt le cannibalisme (les maigres étaient dévorés par les maigres, v. 46). Entre le vers 37 et le vers 55, on relève une dizaine de termes liés à l'alimentation (nourriture, repas, se gorgeant, entraille, chair, dévorés) et à sa négation (famine, maigres, affamés, faim). L'épisode qui suit immédiatement, celui des deux ennemis, est encore une illustration de ce besoin tragique : c'est pour se manger qu'ils s'affrontent. Byron nous le laisse entendre en précisant c'est la famine [qui] avait inscrit : Démon sur leurs fronts (v. 69).

Dans le texte original, contrairement à la seule autre occurrence du mot (v. 44), *Famine* figure ici en tête de vers, avec une majuscule ; il n'est donc pas impossible qu'il faille le comprendre comme une personnification, comme le sera la Ténèbre à la fin du poème, comme l'avait fait notamment Charles Churchill dans son poème *Une Prophétie de la Famine* (*A Prophecy of Famine*, 1763).



Cette hypothèse nous semble cependant peu probable, la seule véritable figure personnifiée du poème étant, dans l'esprit de Byron, la Ténèbre. Les *mâchoires décharnées* des affamés (v. 51), les *mains froides et squelettiques* des deux ennemis (v. 61) sont trop logiques dans leur contexte pour constituer une réminiscence du poème de Churchill ou de tout autre texte.

Un tas de choses sacrées

Toute comparaison de "La Ténèbre" avec l'une de ses sources supposées met en avant une différence essentielle : l'absence de Dieu ou de n'importe lequel de ses substituts. Le poème n'est cependant pas dépourvu de toute allusion à la religion et au sacré. Nous y trouvons deux évocations de l'acte religieux par excellence, la prière ; mais à chaque fois, cet acte est perverti par la nature mauvaise de l'homme : les cœurs sont *figés en une prière égoïste* (v. 8-9), les hommes lèvent *un regard d'une folle inquiétude vers le ciel* (v. 28-29). Plus tard, c'est dans un décor bien spécial que s'appêtent à s'affronter les deux survivants : *près des braises mourantes d'un autel où avaient été empilées un tas de choses sacrées, pour un usage qui ne l'était pas* (v. 57-60). Certains ont vu là une allusion au cannibalisme, mais on voit mal pourquoi Byron aurait employé ici une périphrase mystérieuse alors qu'il avait écrit plus haut, sans détour, que *les maigres étaient dévorés par les maigres* (v. 46). L'usage impie dans ce passage n'est autre que celui de brûler des objets liturgiques, signe que toute spiritualité a disparu ; cela concorde avec l'identification de chacun des deux survivants à un *Démon* quelques vers après. Car ce n'est qu'ainsi que doit se comprendre le mot anglais *Fiend* : Byron avait déjà précisé qu'ils étaient *ennemis* (v. 57), la surprise qui provoque leur mort perdrait tout son effet s'ils se reconnaissaient simplement comme tels. Si *Démon* est au singulier, c'est parce que tout l'épisode est à comprendre de manière allégorique, comme si nous n'avions affaire qu'à un seul homme agissant devant un miroir ; d'où cette

coordination des gestes (*ils raclèrent, ils relevèrent les yeux*, v. 60-64) et cette étonnante mort simultanée. Paradoxalement, cette fin trahit l'optimisme de Byron, car ce que voient les deux survivants dans leur adversaire, c'est leur propre réalité ; et s'ils la trouvent assez insoutenable pour en mourir d'effroi, c'est bien qu'il subsiste en eux une trace d'humanité, que tout sentiment de dignité ne les a pas quittés. Victor Hugo, dans un passage de *Han d'Islande* (1823) qui semble se souvenir de "La Ténèbre", développera cette idée :

Quand deux âmes perverses s'étaient réciproquement leur impudique nudité, leurs mutuelles laideurs les révoltent. Le crime fait horreur au crime même ; et deux méchants qui conversent, avec tout le cynisme du tête-à-tête, de leurs passions, de leurs plaisirs, de leurs intérêts, se font l'un à l'autre comme un effroyable miroir. Leur propre bassesse les humilie dans autrui ; leur propre orgueil les confond ; leur propre néant les épouvante [...]. Quelque secret que soit leur entretien, il a toujours deux insupportables témoins : Dieu, qu'ils ne voient pas ; et la conscience, qu'ils sentent. (Ch. XIII.)

Elle était l'Univers

La personnification de la Ténèbre à la toute fin du poème (mais également, de toute évidence, dans le titre) a été peu commentée. Il s'agit pourtant d'une figure de style plutôt rare chez Byron, lequel était peu porté à l'idéalisme, et donnait au contraire à sa poésie une base extrêmement concrète.

Le recours à la personnification est aussi ancien que l'humanité ; la figure archétypique de la Mort, peinte sous les traits d'un squelette armé d'une faux, suffirait à le prouver. Elle ne fut pas la seule idée abstraite à subir cette transposition : artistes, poètes ou théologiens humanisèrent ainsi l'Amour, la Justice, l'Espérance, la Famine et bien d'autres. Pour les artistes et écrivains francophones, le choix du sexe suivit en général le genre grammatical. Les noms communs n'ayant pas de genre en anglais, ce choix fut plus aléatoire chez les auteurs anglophones ; ainsi Milton peint-il une Mort masculine dans le *Paradis perdu* (Chant II, v. 804), mais une mort féminine dans ses *Élégies* (seconde élégie, v. 17). Quoiqu'elle soit plutôt rare, la personnification de la Ténèbre en entité féminine n'est pas une invention de Byron. Elle avait déjà été employé par Young dans *La Complainte ou pensées nocturnes sur la vie, la mort, et l'immortalité*, et fit l'objet d'illustrations dans plusieurs éditions anglaises antérieures à 1816 :

Silence et Ténèbre ! sœurs solennelles ! jumelles de l'antique Nuit, qui élevez la tendre pensée jusqu'à la raison, et qui sur la raison bâtissez la résolution (cette colonne de véritable majesté en l'homme), assistez-moi [...] (Nuit I, v. 28-32.)



Mais la Ténèbre de Byron n'a rien de l'amie et de la consolatrice de Young ; elle s'apparente bien plus à un démon qui aurait gagné son combat éternel contre Dieu. L'identification du principe du Mal aux ténèbres est d'ailleurs commune à presque toutes les traditions ; on la retrouve aussi bien dans le Christianisme, qui parle de Satan comme du Prince des ténèbres, que dans le mazdéisme, qui donne pour demeure à Ahriman les ténèbres premières. (Rappelons que Byron mettra en scène ce même Ahriman dans *Manfred*, probablement suite à des discussions avec Shelley.) Chez Byron, La Ténèbre règne sur un monde duquel s'est retiré Dieu, représenté par le soleil ; elle ne triomphe pas par K. O., mais par forfait. La question de savoir pourquoi Dieu se serait retiré de sa Création est alors donnée par le texte lui-même qui, en dehors des six premiers vers et des cinq derniers, a pour sujet constant l'être humain dans son ultime épreuve : ses actions, ses relations avec ses congénères, la destruction de ses ressources, de ses propres créations, soit l'anéantissement systématique de toute qualité humaine. D'épreuves en épreuves l'Homme se montre ici presque toujours indigne de la confiance de son créateur, délaissant bien vite la solidarité (*les hommes s'assemblaient*, v. 14) pour la haine pure et totale : guerre, cannibalisme, duel à mort. Byron n'oublie pas que les ténèbres sont le symbole de l'ignorance (l'obscurantisme), et la condition propice aux peurs les plus irrationnelles et à la haine. "La Ténèbre" peint l'humanité se déshumanisant (*il n'y avait plus d'amour*, v. 41), oubliant tout ce qui la distinguait des autres règnes, tout ce qui, spirituellement parlant, lui ouvrait une fenêtre sur l'au-delà.

Notes :

- (1) Byron : lettre du 1^{er} mai 1812 à Caroline Lamb ; *BLJ*, vol. 2, p. 175 / Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1966 ; p. 236.
- (2) Coleridge : Avertissement à "Kubilai Khan" ("Kubla Khan") ; trad. personnelle.
- (3) J. Collin de Plancy : *Dictionnaire infernal* [...] (article "Songes") ; Mongie, Paris, 1826 ; t. 4, p. 427.

Treize traductions françaises, 1819-1930

Un siècle tout juste après sa première publication, “La Ténèbre” comptait treize traductions ou imitations : il s’agit certainement d’un record. Aucun autre poème de Byron, qu’il soit court ou long n’a, à notre connaissance, atteint un tel chiffre.

À ce jour, nous avons recensé en tout dix-neuf versions de “La Ténèbre”, la dernière datant de 2014. Mais nous ne doutons pas qu’il en existe d’autres encore. Toutes ne figurent pas en effet au sommaire des œuvres du poète ou à celui d’anthologies ; certaines se terrent dans les pages de journaux oubliés ou de recueils passés inaperçus. En voici la liste chronologique, avec le nom du traducteur quand il est indiqué, et le titre de l’ouvrage ou du périodique dans lequel la version parut :

1819	P...y (<i>Les Ténèbres ; traduction du poème de lord Byron intitulé « Darkness »</i>) Antoine Bruguière de Sorsum (<i>Le Lycée français</i>) Amédée Pichot (<i>Œuvres de lord Byron</i>)
1830	Paulin Paris (<i>Œuvres complètes de lord Byron</i>)
1833	Louis Verrollot (<i>Le Voleur</i>)
1836	F. R. (<i>Journal des demoiselles</i>) Benjamin Laroche (<i>Œuvres complètes de lord Byron</i>)
1841	D. Bonnefin (<i>Écrin poétique de littérature anglaise</i>)
1845	Anonyme (<i>Magasin des demoiselles</i>)
1856	Louis Barré (<i>Œuvres complètes de lord Byron</i>)
1861	Anonyme (<i>Contes fantastiques</i>)
1906	Daniel Lesueur [Jeanne Loiseau] (<i>Œuvres de lord Byron</i>)
1912	Oskar Wladislaw de Lubicz Milosz (<i>Chefs-d’œuvre lyriques du nord</i>)
1930	Paul Le Gendre (<i>Du Quartier latin à l’Académie</i>)
1955	Pierre Messiaen (<i>Les Romantiques anglais</i>)
1982	Florence Guilhot & Jean-Louis Paul (<i>Poèmes</i>)
1998	Claude Dandréa (<i>Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes</i>)
2012	Davy Pernet (<i>Mélodies hébreuses</i>)
2014	Danièle Sarrat (<i>Parisina et Darkness</i>)

Parmi ces dix-neuf versions, l’équilibre est parfait puisque neuf sont des traductions en vers, et neuf sont des traductions en prose (nous ne savons dans quelle catégorie ranger la traduction du mystérieux P...y, n’ayant malheureusement pu avoir accès à ce volume extrêmement rare). Ce tableau montre néanmoins un net abandon de la traduction en prose au XX^e siècle, puisqu’après la jolie version de Daniel Lesueur en 1906, il a fallu attendre 2012 et notre propre version pour que ce mode de traduction soit de nouveau employé. Nous avons déjà expliqué dans le Dossier n°4 pourquoi nous désapprouvons les traductions en vers, qui reviennent à substituer, sous prétexte de rendre la poésie par de la poésie, les mots et le style du traducteur à ceux de l’auteur. Il sera aisé de juger parmi ces treize versions quelles sont celles qui respectent le mieux le texte original. Notons toutefois que certaines versions, telle ici celle de Milosz, ou celle de Pierre Messiaen, mériteraient de figurer dans une troisième catégorie, celle des traductions ligne par ligne, très fidèles parce que dégagées des soucis de rythme ou de rime. Elles comptent assurément parmi les plus belles réussites.

La lecture de ces versions permettra de découvrir çà et là quelques tournures étonnantes, le plus souvent chez les traducteurs en vers qui n’hésitent pas à adapter Byron à la sauce française. Bruguière et Verrollot tiennent ainsi tous deux à préciser que le narrateur dormait lorsqu’il a fait son rêve ! On croise des *cadavres ambulants* ; les *palais des têtes couronnées* se transforment en *dôme orgueilleux* ; les *féroces bêtes* sont directement nommées *tigres, lions, et panthères* ; etc. Le passage très emblématique du duel entre les deux survivants donne lieu à de savoureuses créations : beaucoup de nos traducteurs semblent en effet avoir eu du mal à rendre ce mot de *Fiend* écrit sur leur front. Si certains esquivent adroitement la difficulté, d’autres osent les mots *ennemi*, qui est acceptable, mais aussi *spectre*, ou *maudit*, qui relèvent de la surtraduction ; la traduction la plus correcte, celle de *démon*, apparaît néanmoins chez Paris et Milosz. Notons enfin que ce dernier est le premier traducteur à donner à cette Ténèbre une identité féminine, conformément à la volonté de Byron.

(Tous les textes sont reproduits tels quels, avec leur orthographe parfois fantaisiste.)

Antoine Bruguière de Sorsum (1819)

Traduction du poème de lord Byron, intitulé : *Darkness** [*sic*].

Les Ténèbres.

De silence entouré, je dormais ; j'eus un songe
Dont l'effrayant tableau n'était pas tout mensonge.
Le soleil n'était plus ; sur l'obscur firmament
Tous les astres éteints erraient aveuglément,
Et la terre, durcie en un globe de glace,
Roulait sombre au milieu de l'éternel espace.
À l'heure que le tems prescrit à son retour
Le matin se leva sans ramener le jour,
De l'homme épouvanté, l'égoïste prière
Ne demandait au ciel qu'un rayon de lumière,
Et craignant pour lui seul dans cette immense horreur
Tout autre sentiment était mort dans son cœur.
Mille bûchers ardents de leurs clartés funèbres,
Sans pouvoir les percer rougissaient les ténèbres ;
Les rangs se confondaient à l'entour de ces feux.
La chaumière rampante et le dôme orgueilleux,
Les fruits des longs travaux, les hameaux et les villes,
Les trônes, les palais, leurs richesses stériles
Servaient de vaste torche, et les humains tremblans
Se pressaient à l'envi contre leurs toits brûlans
Pour pouvoir une fois se regarder encore.
Dans cette nuit sans fin que ne suit point l'aurore
Heureux ceux qui, voisins des volcans enflammés,
Voyaient couler leur lave en fleuves allumés !
Les bois étaient en feu, mais ressource dernière
D'heure en heure déjà s'effaçait leur lumière,
Et du sommet des monts, avec bruit s'éroulant
Leurs débris embrasés s'éteignaient en roulant ;
Tout restait noir. — Parfois lorsqu'un éclair rapide
Dévoilait des mortels le visage livide,
Leurs traits défigurés n'offraient plus rien d'humain.
L'un, résignant sa tête aux rigueurs du destin,
Verse des pleurs muets ; l'autre, dans son délire,
Avec un rire affreux de ses mains se déchire ;
Ceux-ci gardant encore un espoir chancelant
Raniment les charbons d'un bûcher défailant,
Et consultent des airs l'obscurité profonde,
Vaste drap funéraire étendu sur le monde ;
Ceux-là grincent des dents et blasphément les Dieux.
Les flottantes tribus, hôtes légers des cieus,
S'abattent sur la terre et leur aile lassée
Envain [*sic*] s'obstine à fuir sa surface glacée ;
Il n'est point au désert de monstre redouté
Qui ne soit maintenant par la terreur dompté,
Et la vipère même, à la foule mêlée,
Sans darder son venin se traîne déroulée.
Dans le premier moment d'universelle horreur
La guerre avait laissé s'endormir sa fureur,
Mais de nouveau la faim l'éveillant au carnage,
Dans l'ombre en tâtonnant elle exerçait sa rage,

Et de chaque repas le meurtre était le prix.
 Plus d'espoir, plus d'amour ! Et dans tous les esprits
 N'était qu'une pensée odieuse et certaine,
 La mort ! la mort sans gloire, infaillible, prochaine.
 Chaque instant de la vie éteignait le flambeau,
 Et les os et les chairs demeuraient sans tombeau.
 La faim pour s'assouvir n'avait plus qu'une voie,
 Le mourant du mourant était partout la proie ;
 Les chiens même assaillaient leur maître méconnu,
 Ingrats, hormis un seul. — Par l'amour retenu
 Près d'un cadavre froid, triste objet de son zèle,
 Il semblait le couvrir de sa fureur fidèle ;
 De ces restes chéris, naguères animés,
 Il repoussait de tous les assauts affamés,
 Sans cesse il gémissait, et l'écho pitoyable
 Répondait, dans la nuit, à son cri lamentable.
 Auprès de son ami tombant lui-même enfin
 Il exhala la vie en lui léchant la main.
 Ainsi tout finissait. — Dans une ville immense
 Qu'avait déjà la mort couverte du silence,
 Deux hommes survivaient ; ils étaient ennemis.
 Se rencontrant auprès d'un autel en débris
 Où, de quelque chaleur sous la cendre enfermée,
 S'échappait en filets un reste de fumée,
 Tous les deux frissonnant, de leurs débiles mains,
 Ils dressent en monceau quelques tisons éteints ;
 Puis de l'effort uni d'un souffle peu fidèle,
 Ils tâchent d'exciter l'expirante étincelle ;
 Elle rougit ; pétille, un rayon égaré,
 Un seul instant à lui sur leur front abhorré,
 Et l'un l'autre à la fois retirant son haleine,
 A vu son ennemi, recule et meurt de haine.
 Le tems enfin s'arrête et tout est consommé.
 Le monde n'était plus qu'un bloc inanimé
 Sans saisons, sans couleurs, sans êtres et sans vie,
 Qu'un bloc de mort, cahos de matière durcie.
 Les rivières, les lacs, l'océan enchaînés,
 À l'éternel repos demeuraient condamnés,
 Et rien ne s'agitait dans leur sein immobile.
 Le vaisseau voyageur, désormais inutile,
 Insensible aux écueils, veuf de ses matelots,
 Pourrissait endormi sur l'abîme sans flots.
 Plus de balancemens, d'ondoyante marée,
 Avant elles déjà leur reine est expirée ;
 La foudre avait perdu sa colère et son bruit,
 Les vents s'étaient taris dans les flancs de la nuit,
 Transformée en glaçons avait péri la nue ;
 Enfin l'obscurité sans bornes étendue
 Et d'un crêpe invincible enveloppant les airs
 N'avait plus besoin d'aide. — Elle était l'univers.

* *L'Edinburgh Review*, du mois de décembre 1816, n. 64, dit en parlant de ce poème :

« Cet ouvrage est une esquisse majestueuse et sombre des événemens qui accompagneraient, suivant l'imagination du poète, l'extinction entière du soleil et des corps célestes. Ce sujet est traité sans doute avec une grande et terrible énergie, mais avec une certaine exagération germanique et se termine par un dénouement dont la hardiesse est bizarre [*sic*]. Il faut l'avouer, c'est une conception qui surpasse toute calamité connue, c'est un tableau dont la vue est trop accablante pour qu'on puisse le contempler avec plaisir, même dans le reflet de la poésie. »
 (*Le Lycée français ou Mélanges de littérature et de critique* ; t. 1, 1819, p. 385-388.)

Amédée Pichot (1819)

Les Ténèbres.

Je fis un songe qui n'était pas tout-à-fait un songe. L'astre brillant s'éteignit ; les étoiles dépouillées de leurs rayons errèrent au hasard dans l'obscurité au milieu de l'éternel espace ; la terre, glacée et comme aveugle en l'absence de la lune resta suspendue dans une atmosphère ténébreuse. Le matin venait, fuyait et revenait encore ; mais il ne ramenait pas le jour. Les hommes oublièrent leurs passions dans la terreur de cette désolation générale : tous les cœurs frappés d'un froid égoïsme n'éprouvaient qu'un désir, celui de la lumière. On allumait partout des feux pour se réfugier sous leurs clartés : les trônes et les palais des rois, les cabanes et toutes les habitations furent brûlés pour servir de signaux. Les villes furent la proie de l'incendie ; et les hommes s'assemblaient en groupes autour de leurs toits embrasés pour se regarder encore une fois. Heureux ceux qui vivaient auprès des torches menaçantes des volcans ! Une seule espérance mêlée de craintes était tout ce qui animait le monde. On avait mis le feu aux forêts, mais d'heure en heure elles se consumaient et se réduisaient en cendres ; les troncs pétillans des arbres s'éteignaient avec un dernier craquement, et tout était replongé dans les ténèbres ; leurs flammes mourantes jetaient comme des éclairs passagers sur le front des hommes, et leur donnaient un aspect extraordinaire. Les uns se prosternaient, cachaient leurs yeux et versaient des larmes ; d'autres reposaient leurs visages sur leurs mains entre-croisées, en essayant de sourire : la plupart couraient çà et là, s'empressant d'apporter de quoi entretenir leurs bûchers funèbres ; ils tournaient des regards inquiets et égarés vers le sombre manteau des cieux qui semblait un crêpe noir jeté sur le cadavre du monde, et puis ils se précipitaient dans la poussière, grinçaient des dents et proféraient des hurlemens et des blasphèmes. Les oiseaux sauvages faisaient entendre d'horribles cris, voltigeaient épouvantés sur la terre et frappaient l'air de leurs ailes inutiles. Les animaux les plus féroces étaient devenus timides et tremblans ; les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu des hommes ; elles sifflaient encore, mais oubliaient leurs dards venimeux. On les tuait pour s'en nourrir : et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, exerça de nouvelles fureurs.... Ce ne fut qu'avec du sang qu'on acheta sa nourriture, et chacun allait se repaître à l'écart, de sa proie. On ne connaissait plus d'amour ; toute la terre n'avait plus qu'une pensée et c'était la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire : les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles.... les hommes mouraient et leurs os restaient sans sépulture comme leurs chairs. Les cadavres amaigris étaient dévorés par des hommes également exténués ; les chiens eux-mêmes assaillirent leurs maîtres, tous, excepté un seul qui fut fidèle au corps du sien et le défendit contre les oiseaux, les animaux et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les fit succomber eux-mêmes, jusqu'à ce que leurs dents amincies se tournèrent contre ceux qui expiraient. Ce chien ne chercha point de nourriture, mais il poussait des cris lamentables et continuels : il mourut en léchant la main qui ne pouvait plus le caresser....

La famine dépeupla le monde peu à peu ; il ne survécut que deux habitans d'une grande ville ; c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirans d'un autel sur lequel on avait amoncelé une foule d'objets sacrés destinés à un usage profane ; ils soulevèrent en frissonnant les cendres encore chaudes et les écartèrent avec leurs mains froides et décharnées ; leur faible haleine essaya de souffler un peu de feu et produisit une flamme vacillante ; comme elle s'évaporait au dessus des cendres, ils levèrent les yeux, et, reconnaissant leurs visages, ils poussèrent un cri et moururent de l'effroi de leur mutuelle laideur, ignorant quel était celui sur le front duquel la faim avait gravé les traits d'un spectre.

Le monde ne fut plus qu'un grand vide ; les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'une masse confuse, sans saisons, sans verdure, sans arbres, sans hommes, sans vie, chaos de la mort et matière immobile. Les rivières, les lacs et l'Océan étaient calmes et muets ; rien ne troublait le silence de leurs profondeurs ; les navires sans matelots pourrissaient sur la mer ; leurs mâts tombaient en pièces, mais sans soulever les vagues par leur chute. Les vagues étaient mortes, elles gisaient comme dans un tombeau. La lune qui présidait jadis à leurs mouvemens réguliers n'était déjà plus. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évanouis : les ténèbres n'en avaient plus besoin ; les ténèbres étaient tout l'univers.

(*Œuvres complètes de lord Byron* ; Ladocat, Paris, 1820 ; t. 1, p. 263-266.)

Paulin Paris (1830)

Les Ténèbres.

J'eus un rêve qui n'était pas tout-à-fait un rêve. L'astre brillant du jour était éteint ; les étoiles, désormais sans lumière, erraient à l'aventure dans les ténèbres de l'espace éternel ; et la terre refroidie roulait, obscure et noire, dans une atmosphère sans lune. Le matin venait et s'en allait, — venait sans ramener le jour : les hommes oublièrent leurs passions dans la terreur d'un pareil désastre ; et tous les cœurs, glacés par l'égoïsme, n'avaient d'ardeur que pour implorer le retour de la lumière. On vivait près du feu : — les trônes, les palais des rois couronnés, — les huttes, les habitations de tous les êtres animés, tout était brûlé pour devenir fanal. Les villes étaient consumées, et les hommes se rassemblaient autour de leurs demeures enflammées pour s'entre-regarder encore une fois. Heureux ceux qui habitaient sous l'œil des volcans, et qu'éclairait la torche du cratère ! Il n'y avait plus dans le monde entier qu'une attente terrible. Les forêts étaient incendiées ; — mais, d'heure en heure, elles tombaient et s'évanouissaient ; — les troncs qui craquaient s'éteignaient avec fracas (*) ; — et tout était noir. Les figures des hommes, près de ces feux désespérés, n'avaient plus une apparence humaine, quand par hasard un éclair de lumière y tombait. Les uns, étendus par terre, cachaient leurs yeux et pleuraient ; les autres reposaient leurs mentons sur leurs mains entrelacées, et souriaient ; d'autres, enfin, couraient çà et là, alimentaient leurs funèbres bûchers, et levaient les yeux avec une inquiétude délirante vers le ciel, sombre dais d'un monde anéanti ; puis, avec d'horribles blasphèmes, ils se laissaient rouler par terre, grinçaient des dents et hurlaient. Les oiseaux de proie criaient aussi, et, frappés d'épouvante, agitaient dans la poussière leurs ailes inutiles. Les bêtes les plus farouches étaient devenues douces et craintives. Les vipères rampaient, et se glissaient parmi la foule ; elles sifflaient encore, mais leur dard ne blessait plus : — on tuait ces animaux pour s'en nourrir, et la guerre qui, pour un moment, avait cessé, dévorait de nouveau maintes victimes. — Un repas ne s'achetait qu'au prix du sang, et chacun, assis à l'écart, se rassasiait dans les ténèbres avec une morne glotonnerie. Il n'y avait plus d'amour : la terre entière n'avait plus qu'une pensée, — et c'était la pensée de la mort, de la mort sans délai et sans gloire. Les angoisses de la famine dévoraient toutes les entrailles ; — les hommes mouraient et leurs ossements n'avaient pas de tombeau ; ceux qui restaient encore, faibles et amaigris, se mangeaient les uns les autres ; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, hormis pourtant un seul qui veillait près d'un cadavre, et tenait à distance les animaux et les hommes affamés, jusqu'à ce qu'ils tombassent d'inanition, ou qu'au bruit de la chute d'un nouveau mort, ils courussent déchirer de leurs mâchoires décharnées les chairs encore palpitantes : quant à ce chien fidèle, il ne cherchait point de nourriture ; mais, avec un gémissement pitoyable et non interrompu, avec un cri aigu de désespoir, léchant la main qui ne répondait pas à sa caresse, — il mourut. La famine réduisit par degrés le nombre des vivans : enfin deux habitans d'une cité immense survivaient seuls, et ils étaient ennemis : ils se rencontrèrent près des tisons expirans d'un autel consumé où l'on avait entassé, pour un objet profane, un monceau d'objets sacrés : de leurs mains froides et sèches, comme celles d'un squelette, ils remuèrent et grattèrent, tout en frissonnant, les faibles cendres du foyer ; leur faible poitrine exhala un léger souffle de vie, et produisit une flamme qui était une vraie dérision : puis la clarté devenant plus grande, ils levèrent les yeux, et s'entre-regardèrent, — se virent, poussèrent un cri, et moururent ; — ils moururent du hideux aspect qu'ils s'offrirent l'un à l'autre, ignorant chacun qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit *démon*. Le monde était vide : là où furent des villes populeuses et puissantes, plus de saison, plus d'herbe, plus d'arbres, plus d'hommes, plus de vie ; rien qu'un monceau de morts, — un chaos de misérable argile. Les rivières, les lacs, l'océan, étaient calmes, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs ; les navires, sans matelots, pourrissaient sur la mer ; leurs mâts tombaient pièce à pièce ; chaque fragment, après sa chute, dormait sur la surface de l'abîme immobile : — les vagues étaient mortes, le flux et reflux anéanti, car la lune qui le règle avait péri ; les vents avaient expiré dans l'atmosphère stagnante, et les nuages n'étaient plus ; les ténèbres n'avaient pas besoin de leur aide, — elles étaient l'univers lui-même.

* Nous avons essayé de rendre l'harmonie imitative du texte : *The crackling trunks / Extinguished with a crash.* (N. du Tr.) (*Œuvres complètes de lord Byron* ; trad. Paulin Paris ; Dondey-Dupré, Paris, 1830 ; t. 4 ; p. 136-139.)

Louis Verrollot (1833)

Les Ténèbres.

Imité de lord Byron.

Le sommeil me versait ses pavots les plus doux,
Lorsqu'un songe effrayant (du céleste courroux
Sans doute il m'apportait un funeste présage)
Vint troubler mes esprits de sa lugubre image.
L'astre brillant du jour laissa mourir ses feux,
Phébé n'apparut point sur la voûte des cieux,
Et, dans le vide errant, le peuple des étoiles
De cette horrible nuit n'éclaira plus les voiles.
Aveugle, sans chaleur, dans l'espace perdu,
Le monde en ce chaos s'arrête suspendu.
Le crépuscule vint, s'enfuit, revint encore :
Sa trompeuse clarté n'amenait point l'aurore.
En cet affreux malheur, pour la première fois,
L'homme des passions laissa dormir la voix :
Un seul but, un seul vœu remplit son âme entière,
Il implorait le jour, encore la lumière.
Un affreux égoïsme avait glacé les cœurs.
De mille feux dans l'ombre éclataient les lueurs,
Et les pâles humains, secouant les ténèbres,
Cherchaient tous un abri sous leurs clartés funèbres,
D'une nuit éternelle éphémères flambeaux !...
Mais toujours à ces feux des alimens nouveaux !
Jour d'une heure ! bientôt les vieux troncs pétillèrent.
Et des derniers sapins les cendres s'écroulèrent.
Tout rentra dans la nuit. Parfois au sein des airs,
De ces débris sortaient d'effroyables éclairs ;
Et le front des mortels, tout pâle d'épouvante,
S'éclairait un moment de leur clarté mouvante.
L'un, prosterné, pleurait ; un autre, en sa douleur,
Essayait un souris plus glacé que son cœur ;
Mille autres, qu'au hasard portaient leurs pas rapides,
Amassaient pour pâture à leurs bûchers avides,
D'un tronc demi-brûlé les restes précieux ;
Puis levant leurs regards vers le manteau des cieux,
Crêpe affreux du trépas, dont l'ombre au loin profonde
Semblait voiler de deuil le cadavre du monde,
Ils se frappaient le sein, en se roulant hurlaient,
Et d'échos en échos leurs cris retentissaient.
Mille oiseaux, qu'attiraient ces clartés languissantes,
Agitant à l'entour leurs ailes impuissantes,
Exhalèrent leur frayeur en de sinistres chants ;
Le tigre avait perdu ses féroces penchans,
Et, veuve de son dard, l'innocente vipère
Près de l'homme en sifflant vint fixer son repaire.
À son tour vint la faim, l'inexorable faim.
Du sang des animaux l'homme rougit sa main,
Et la fureur du glaive, en son sein comprimée,
D'une infernale ardeur s'éveilla tout armée.
Le meurtre désormais assura son festin,
Et l'ombre protégea son horrible butin.

Tout amour avait fuit de son âme glacée,
 La mort, la seule mort vivait en sa pensée ;
 Il lui fallait mourir, et mourir sans honneur !
 Cependant de la faim l'aiguillon destructeur
 Exténua ses chairs, tortura ses entrailles :
 Il mourut, et je vis, affreuses funérailles !
 Je vis l'homme expiré nourrir l'homme expirant.
 Le chien, le chien lui-même, affamé, dévorant,
 Contre un maître oublié tourna sa dent traîtresse,
 Et de ses membres roids assouvit sa détresse,
 Un seul, triste gardien d'un cadavre chéri,
 Le couvrait de son corps languissant, amaigri ;
 Aux monstres des forêts, à l'homme plus vorace,
 De ses coups affaiblis prodiguant la menace,
 Longtems il disputa son dépôt précieux,
 Longtems l'écho rendit ses hurlemens pieux ;
 Enfin il expira, victime volontaire,
 Et son front, incliné sur cette main si chère,
 D'une caresse encor implorait la faveur.
 Bientôt sans alimens, sans clarté, sans chaleur,
 Le genre humain périt. De deux cités voisines
 Deux mortels restés seuls habitaient les ruines :
 C'étaient deux ennemis. De quelques feux mourans
 La lueur par hasard joignit leurs pas errans.
 Leur regard s'essaya, leurs yeux se rencontrèrent,
 Ils se virent, grands dieux ! et d'horreur expirèrent.
 Tout périt, tout rentra dans le sein du chaos ;
 Le monde, enseveli dans un morne repos,
 N'offrit plus qu'une masse informe, aride, obscure.
 Mortels, être vivans, arbres, fraîche nature,
 Populeuses cités, palais, lambris dorés,
 Vous n'étiez plus, la mort vous avait dévorés.
 Les flots gisaient muets dans l'océan immense,
 Rien de ses profondeurs ne troublait le silence,
 Et les fleuves captifs ne lui fournissait [*sic*] plus
 De leurs cours assoupi les antiques tributs.
 Sur le gouffre des mers le navire inutile
 Pourrissait lentement, et la vague immobile
 Engloutissait sans bruit sa carène en lambeaux
 Tout mouvement cessa parmi ces grands tombeaux ;
 La nature se tut, la lune sommeillante
 Ne venait plus guider sa marche défaillante.
 Les vents au sein des airs dormaient silencieux,
 Après le jour, le son s'éteignit sous les cieux.

Mlle F. R. (1836)

Les Ténèbres.

J'eus un songe, qui n'était pas entièrement un songe. Le brillant soleil était éteint, et les étoiles erraient dans l'éternel espace, sans route tracée, sans rayons ; la terre glacée se balançait aveugle et sombre dans un ciel sans lune. Le matin vint, s'en fut, revint encore sans ramener le jour ; les hommes, dans l'effroi que cette désolation leur causait, oublièrent leurs passions ; les cœurs ne formaient plus que l'égoïste vœu de revoir la lumière : on vivait auprès des feux de garde ; les trônes, les palais des rois couronnés, les habitations, les chaumières, tout ce qui abrite était brûlé pour servir de phare. Les hommes incendiaient les cités, et se réunissaient autour de leurs maisons embrasées, afin de se voir encore dans les yeux les uns des autres. Heureux, ceux qui demeuraient auprès des bouches des volcans et des torches de leurs montagnes ! l'univers ne renfermait plus qu'une attente de mort. On mit le feu aux forêts, mais d'heure en heure elles tombaient et disparaissaient, les troncs pétillans s'éteignaient avec un craquement, puis tout redevenait noir. À ces clartés sinistres, les fronts des hommes, quand par intervalles quelque lueur tombait sur eux, présentaient un aspect étrange. Les uns étendus sur la terre se cachaient les yeux et pleuraient, les autres appuyaient leur menton sur leur main fermée et souriaient ; ceux-ci s'empressaient çà et là pour entretenir leur bûcher funèbre, et regardaient avec un effroi insensé ce ciel noir, drap mortuaire d'un monde qui n'est plus ; puis ils se roulaient dans la poussière, grinçant les dents et hurlant des imprécations. Les oiseaux sauvages effrayés criaient et s'abattaient sur la terre, agitant leurs ailes devenues inutiles. Les animaux les plus féroces s'approchaient doux et tremblans ; les vipères rampaient et se glissaient parmi les hommes ; elles sifflaient encore, mais elles étaient sans dard, on les tuait pour s'en nourrir. La guerre qui, pour un moment, avait cessé, se repaissait de nouvelles victimes. Un repas était acheté avec du sang et chacun s'asseyait tristement à l'écart et se gorgeait dans l'ombre. Il n'y avait plus d'amour, l'univers n'avait qu'une pensée, c'était la pensée d'une mort prochaine et sans gloire ; les angoisses de la faim remplissaient toutes les entrailles ; les hommes mouraient, leurs os comme leur chair restaient sans sépulture. Les affamés étaient dévorés par d'autres affamés ; les chiens même attaquaient leur maître, tous, excepté un seul qui était resté fidèle à un cadavre et le garda contre les oiseaux, les bêtes et les hommes, jusqu'à ce que la faim les épuisant ou que la mort arrivant arrêât leurs faibles mâchoires : ce chien ne désirait pas pour lui de nourriture, seulement il faisait entendre un gémissement triste et continu, léchait la main qui ne lui répondait plus par une caresse, puis poussant un cri déchirant, il mourut ! La faim avait fait périr les hommes l'un après l'autre : deux habitans d'une grande cite survivaient seuls, c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent près des cendres mourantes d'un autel sur lequel, pour un usage profane, on avait entassé des ornemens sacrés. Avec leurs froides mains de squelette ils remuèrent en frémissant les cendres languissantes ; du faible souffle de leur faible poitrine, un souffle de vie ! ils obtinrent une flamme, une dérision ! levèrent les yeux au moment où cette flamme croissait, se regardèrent, se virent, poussèrent un cri, et furent frappés de mort. Ils moururent à la vue de leur mutuelle hideuseté, sans savoir qui était celui sur le front duquel la faim avait tracé : *ennemi* ! Le monde était vide, les pays populeux et puissans n'étaient qu'un amas sans saisons, sans prés, sans arbres, sans habitans, sans vie : une masse de morts, un cahos d'argile durcie. Les rivières, les lacs et l'Océan, tout était immobile et rien ne s'agitait dans leurs silencieuses profondeurs. Les vaisseaux sans matelots pourrissaient sur les mers, les mats tombaient pièce à pièce, et tombant se couchaient sur l'abîme sans former une vague. Les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans leur tombe : la lune, leur souveraine, était périée [*sic*] avant elles ; les vents étaient tombés dans l'air stagnant, les nuages expiraient, les ténèbres n'avaient plus besoin de leur aide : elles étaient l'univers !

(*Journal des demoiselles* ; 4^{ème} année, n^o9, 15 sept. 1836 ; p. 268-269.)

Benjamin Laroche (1836)

Les Ténèbres.

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve. Le soleil brillant était éteint, et les étoiles erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée ; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas ; le matin venait, et s'en allait, — et sa venue n'amenait point le jour ; et les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation ; et tous les cœurs, saisis d'un froid égoïsme, imploraient la lumière ; et ils vivaient autour de grands feux allumés ; — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres ; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois ; heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans et de leur cime lumineuse ! un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde ; les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les troncs pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière vacillante, reflétée sur les visages des hommes, leur donnait un aspect qui n'était pas de ce monde ; les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient ; d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs poings fermés et souriaient ; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûchers funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone, étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé ; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient ; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles ; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants ; et les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule ; elles sifflaient, mais ne piquaient pas : — on les tuait pour les manger. Et la guerre, qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage ; — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour ; toute la terre n'avait qu'une pensée, — celle de la mort, et d'une mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient en proie aux tortures de la faim ; les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture ; maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux ; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté ; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts alléchassent leurs maigres mâchoires ; lui-même ne prit aucune nourriture ; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé et un cri rapide de douleur, il mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu la famine moissonna la foule ; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore, et ils étaient ennemis : ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel, où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilège ; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une ; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent un cri, et moururent ; — ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit : « Maudit ! » Le monde était désert ; les pays populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saisons, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs et l'océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs ; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce ; en tombant ils dormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus ; les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans la tombe, où les avait précédées la lune leur reine ; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus ; les ténèbres n'en avaient plus besoin, — les ténèbres étaient l'univers.

Diodati, juillet 1816.

(*Œuvres complètes de lord Byron* ; Charpentier, Paris, 1836 ; p. 457-459.)

D. Bonnefin (1841)

Les Ténèbres.

Poème.*

J'eus un rêve. — Il me semble encore voir ce songe
Qui, peut-être, n'est pas tout-à-fait un mensonge.....

L'astre brillant du jour tout-à-coup s'obscurcit,
Et comme un météore à l'instant s'éteignit.
Les étoiles erraient dans l'éternel espace
Sans rayons, au hasard... — La terre était de glace.
Telle qu'un malheureux qu'aveugle un mal soudain
Qui, sans guide, s'arrête... elle cherchait en vain
La lune éteinte aussi sous des voiles funèbres
Et restait suspendue au milieu des ténèbres.
— Le matin revenait et fuyait tour à tour,
Mais ne ramenait plus l'aube riant du jour.
Les hommes consternés par la terreur commune
N'avaient qu'un seul penser : c'était leur infortune.

— Les passions dormaient dans le cœur engourdi.
Par un froid égoïsme il paraissait raidi,
Et l'âme, sans élans, même pour la prière,
N'avait qu'un seul désir, celui de la lumière.....
Pour en produire au moins de tout et dans tous lieux,
On formait des bûchers, on allumait des feux.
Les trônes, les palais, les demeures pompeuses,
Les cabanes de chaume, à leurs clartés trompeuses
Rassembleraient les humains en timides troupeaux,
Et pour les réchauffer et servir de signaux.
— Les villes n'offraient plus qu'un incendie immense.
Groupés sous les maisons d'où la flamme s'élançait,
Les hommes sans douleur laissaient en feu leurs toits
Pour se revoir encor une dernière fois.
Heureux ceux qui vivaient près de laves brûlantes.
Qu'éclairaient d'un volcan les torches menaçantes !
— Un faible espoir, douteux, mêlé d'anxiété,
Seul animait encor le monde épouvanté.....

— Les forêts à la flamme avaient été livrées ;
Mais, d'heure en heure, hélas ! sans cesse dévorées,
Réduites en charbons elles disparaissaient.
Les arbres pétillants craquaient.. puis s'éteignaient,
Et la nuit revenait plus noire et plus terrible.
Le feu mourant jetait, comme un éclair horrible,
Sur le front des humains une pâle lueur
Et rendait plus affreux l'aspect de leur frayeur.
Les uns se prosternaient sous le poids des alarmes.
Ils cachaient les yeux et répandaient des larmes.
D'autres, le front penché, dans des transports soudains
Essayaient de sourire entre-croisant leurs mains.
La plupart, au hasard cherchaient dans les ténèbres
Un dernier aliment pour ces bûchers funèbres.
Avec inquiétude, égarement.. leurs yeux

Regardaient fixement le noir manteau des cieux
Qui comme d'un linceul dans une nuit profonde
Semblait envelopper le fantôme du monde.....

Et puis.. dans la poussière ils se précipitaient,
Pleuraient, grinçaient des dents, en hurlant blasphémaient.

L'oiseau sauvage en vain pour chercher son asile
Frappait la terre et l'air de son aile inutile.
Il essayait son vol, épouvanté, surpris,
Se heurtait.. retombait.. poussait d'horribles cris.
Les tigres, les lions, les féroces panthères
N'erraient plus qu'en tremblant. Les hideuses vipères
À l'homme paraissaient demander un appui,
Se traînaient sur ses pas et s'enlaçaient à lui.
Elles sifflaient encor, mais craintives, timides,
Oubliaient les poisons de leurs dards homicides.....

On les tuait d'abord pour vivre ; mais, hélas !
Il fallut renoncer à ces affreux repas.
Le besoin ramena les fureurs de la guerre.
Pour prolonger le cours d'une vie éphémère
Bientôt avec du sang on dut se procurer
Une chair qu'à l'écart on allait dévorer.
La mère à son enfant refusait de sa proie.
Plus de tendre pitié, plus d'amour, plus de joie.
Une pensée unique absorbait tous les cœurs :
C'était la mort prochaine en d'atroces douleurs.
La rage de la faim dans toutes les entrailles
Porta son aiguillon. — Partout, sans funérailles,
Les hommes par milliers succombaient aux tourments,
Sans qu'un peu de gazon couvrît leurs ossements.
Le mourant le plus près de son heure suprême.
Était par un mourant dévoré !... Le chien même
Se jeta sur son maître. Un seul, fidèle au sien,
Jusqu'au dernier instant lui servit de gardien.
Contre l'homme, le tigre et le vautour sauvage,
Également pressés par un [*sic*] horrible rage,
Il défendit son corps, tant qu'il vit à la fin
Leurs cadavres tomber épuisés par la faim,
Et ceux qui survivaient, d'une dent amincie,
Eux-mêmes dévorer leurs compagnons sans vie.
Pour lui, près de son maître et sans cesse hurlant,
Sans chercher nourriture, il mourut en léchant
La main qui par le prix d'une douce caresse
Ne pouvait plus payer sa fidèle tendresse...

Sans relâche, la mort frappait tout de sa faux.
La famine et le froid, unissant leurs fléaux,
L'eurent bientôt aidée à dépeupler la terre.
D'une cité pompeuse et brillante naguère,
Deux habitants... deux seuls... au milieu des débris
Erraient vivants encore !... ils étaient ennemis !!!...

Des tisons expirants dans la nuit ténébreuse
Jetaient sur un seul point une clarté douteuse.
C'étaient ceux d'un autel où des restes brûlés,

Objets sacrés jadis, furent amoncelés
Pour servir au bûcher : tous deux s'y rencontrèrent.
D'une main décharnée en tremblant ils cherchèrent
À ranimer le feu sous la cendre étouffé.
Le charbon, par leur souffle un moment réchauffé,
Rougit, puis retrouva sa flamme vacillante.
Ils se virent ! un cri d'horreur et d'épouvante
Retentit à l'aspect de leur hâve laideur,
Et, croyant voir un spectre, ils moururent de peur...

Le monde tout entier n'était plus qu'un grand vide !
Les pays, les cités où le luxe splendide
D'un peuple industriel alimentait les flots
N'offraient que solitude, un horrible chaos,
Un vaste champ de mort, masse confuse, obscure,
Sans êtres animés, sans arbres, sans verdure.....

Les rivières, les lacs, l'orageux océan
Inertes et muets empruntaient au néant
Leur immobilité, l'horreur de leur silence ;
Car rien n'en troublait plus la solitude immense.
Dans leur course arrêtés les navires déserts,
Fixes, sans mouvement, pourrissaient sur les mers.
Les vergues et les mâts croulaient dans les abîmes
Sans soulever les flots qu'ils frappaient de leurs cîmes.
La vague gisait morte ainsi qu'en un tombeau ;
Car du flux et reflux la Lune, sans flambeau,
Ne pouvait plus régler le cours périodique.
Flétris dans l'air stagnant, d'un sommeil léthargique,
Sans haleine, les vents dormaient évanouis.
Des nuages obscurs n'apportaient plus aux nuits
L'inutile tribut de leurs voiles funèbres.
Qu'en était-il besoin ?.. le monde était TÉNÈBRES !

* Ce Poème est composé dans le genre du conte de *Jean Paul*, cité dans l'*Allemagne* de Mme de Staël ; mais les images du tableau de Jean Paul sont plus spiritualisées. Celles de Byron tombent plus sous les sens, et peut-être en cela font-elles plus d'effet. — Il existe une imitation des Ténèbres qu'on doit à la muse de M. le baron Brugières de Sorsum. (*Note de l'Éditeur de la traduction en prose des œuvres complètes de Byron.*)
(*Écrin poétique de littérature anglaise* ; Hachette, Paris, 1841 ; p. 139-145.)

Anonyme (1845)

Les Ténèbres.

Je fis un songe qui n'était pas tout à fait un songe. L'astre brillant du jour s'éteignit ; les étoiles, privées de leurs rayons, errèrent au hasard dans l'obscurité, au milieu de l'éternel espace ; la terre glacée et comme privée de lumière, en l'absence de la lune, resta suspendue dans une atmosphère ténébreuse. Le matin venait, fuyait et revenait encore ; mais il ne ramenait pas le jour. Les hommes oublièrent leurs passions dans l'effroi de cette désolation générale ; tous les cœurs, frappés d'un froid égoïsme, n'éprouvaient plus qu'un désir, celui de la lumière. On allumait partout des feux pour se réfugier sous leurs clartés ; les trônes et les palais des rois, les cabanes et toutes les autres demeures furent livrées aux flammes pour servir de signaux. Les cités furent livrées au feu, et les hommes s'assemblaient en groupes autour de leurs toits embrasés pour s'entrevoir encore une fois. Heureux ceux qui vivaient auprès des torches menaçantes des volcans ! Un espoir mêlé de crainte animait seul le monde. On avait mis le feu aux forêts, mais elles se consumaient d'heure en heure et se réduisaient en cendres ; les troncs pétillants des arbres s'éteignaient avec un dernier craquement, et tout retombait dans les ténèbres ; leurs flammes mourantes jetaient comme des éclairs fugitifs sur le front des hommes et leur donnaient un aspect étrange. Les uns se prosternaient, cachaient leurs yeux et répandaient des larmes ; d'autres reposaient leurs visages sur leurs mains entrecroisées en essayant de sourire ; la plupart couraient çà et là, s'empressant d'apporter ce qu'il fallait pour entretenir les bûchers funèbres ; ils tournaient des regards inquiets et égarés vers le sombre manteau des cieux, qui semblait un crêpe noir jeté sur le cadavre du monde, et puis ils se précipitaient dans la poussière, grinçaient des dents et proféraient des hurlements et des blasphèmes. Les oiseaux sauvages faisaient entendre d'horribles cris, voltigeaient épouvantés sur la terre, et frappaient l'espace de leurs ailes inutiles. Les animaux les plus féroces étaient devenus craintifs et tremblants ; les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu des hommes ; elles sifflaient encore, mais oubliaient leurs armes venimeuses. On les tuait pour s'en nourrir ; et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, recommença avec une nouvelle furie. L'on n'acheta plus sa nourriture qu'avec du sang, et chacun allait à l'écart se repaître de sa proie. On ne connaissait plus l'amour ; toute la terre n'avait plus qu'une pensée, la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire ; les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles... Les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair demeuraient privés de sépulture. Les cadavres amaigris étaient dévorés par des hommes également exténués ; les chiens eux-mêmes assaillirent leurs maîtres, tous, excepté un seul qui resta fidèle au corps du sien ; il le défendit contre les oiseaux, les animaux et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les fit succomber eux-mêmes, jusqu'à ce que leurs dents amincies se furent tournées contre ceux qui expiraient. Lui-même il ne cherchait point de nourriture, mais il poussait des cris lamentables et incessants ; il mourut en léchant la main qui ne pouvait plus lui rendre ses caresses.

La famine dépeupla le monde peu à peu ; il ne survécut que deux habitants d'une grande ville, et ils étaient ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirants d'un autel sur lequel étaient amoncelés divers objets sacrés qu'on destinait à un usage profane ; ils soulevèrent en frissonnant les cendres encore chaudes et les écartèrent avec leurs mains froides et osseuses ; leur faible souffle essaya de ranimer un peu le feu et produisit une flamme vacillante : comme elle s'évaporait au-dessus des cendres, ils levèrent les yeux, se virent, poussèrent un cri et moururent de l'effroi que leur inspira leur mutuelle laideur, ignorant quel était celui sur le visage duquel la faim avait gravé les traits d'un spectre.

Le monde ne fut plus qu'un grand espace. Les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'un amas confus, sans arbres, sans vie, chaos de la mort et masse immobile. Les fleuves, les lacs et l'Océan étaient calmes et muets, rien ne troublait le silence de leurs abîmes. Les navires, sans matelots, pourrissaient sur la mer ; leurs mâts tombaient en pièces, mais sans que leur chute soulevât les vagues : les vagues étaient mortes, elles gisaient comme dans un sépulcre. La lune, qui présidait jadis à leurs mouvements réguliers, n'était déjà plus. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant ; les nuages s'étaient évanouis : les ténèbres n'en avaient plus besoin ; les ténèbres étaient tout l'univers.

(*Magasin des demoiselles* ; 1845, t. 1, p. 304-306.)

Louis Barré (1855)

Les Ténèbres.

J'eus un rêve qui n'était pas tout-à-fait un rêve.

L'éclat du soleil était éteint, et les étoiles erraient pâlistantes dans l'espace éternel, dépouillées de leurs rayons et de toute direction fixe ; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas. Le matin venait, s'en allait... et revenait sans amener le jour. Dans la terreur de cette désolation, les hommes avaient oublié leurs passions, et tous les cœurs glacés étaient absorbés dans une prière égoïste pour le retour de la lumière. Ils vivaient autour de grands feux allumés : et les trônes, les palais des rois, les cabanes, les habitations de toute espèce, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres ; les villes étaient livrées aux flammes, et les hommes se rassemblaient autour de leurs demeures embrasées pour contempler encore une fois la face de leurs semblables. Heureux ceux qui vivaient dans le voisinage des volcans, flambeaux naturels des montagnes ! Un effroyable espoir était tout ce qui restait au monde. On avait mis le feu aux forêts... mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître... les troncs pétillants s'éteignaient en craquant et tout redevenait noir. À cette lueur pleine de désespoir, qui tombait sur eux en éclairs capricieux, la face des hommes prenait un aspect étranger à la terre. Les uns, étendus sur le sol, cachaient leurs yeux et pleuraient ; d'autres appuyaient leur menton sur leurs poings fermés avec un sourire de rage ; les autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûchers funèbres et regardaient avec l'inquiétude de la démence le ciel monotone, étendu comme un drap mortuaire sur le cadavre du monde ; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient. Les oiseaux effrayés jetaient des cris, et rasaient la terre en agitant leurs ailes inutiles ; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants ; et les vipères rampaient entrelacées au milieu de la foule : elles sifflaient mais ne mordaient pas... on les tuait pour les manger. Bientôt la guerre, qui s'était longtemps reposée, revint se gorger de carnage : un repas s'achetait avec du sang ; puis chacun à part, d'un air sombre, rassasiait son appétit farouche. Plus d'amour, la terre entière n'avait plus qu'une pensée... la mort, et une mort immédiate et sans gloire. Tous sentaient la famine leur ronger les entrailles : les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture : maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux. Les chiens même attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté : celui-là, fidèle à un cadavre, en écarta les oiseaux, les bêtes de proie et les hommes affamés, jusqu'à ce que le besoin les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts tombant auprès d'eux offrissent une proie à leurs mâchoires débiles. Lui-même ne chercha aucun aliment ; mais exhalant un hurlement plaintif et prolongé, suivi d'un cri rapide d'angoisse, léchant la main qui ne lui répondait plus par des caresses, il mourut. Peu à peu la famine moissonna la foule. D'une cité populeuse deux hommes seulement survivaient et ces hommes étaient ennemis. Ils s'approchèrent tous deux des cendres mourantes d'un autel, où, pour un usage sacrilège, on avait entassé une foule de choses saintes ; transis de froid, de leurs mains glacées de squelette, ils remuèrent et grattèrent les cendres encore chaudes ; et leur faible souffle, s'efforçant pour retrouver un peu de vie, parvint à soulever une flamme qui semblait une raillerie de la mort. Cette lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, se virent... jetèrent un cri et moururent tous deux... ils moururent épouvantés mutuellement de leur laideur, chacun d'eux ignorant quel était celui sur le front duquel il avait lu ce mot gravé par le doigt de la famine : « Maudit ! » Le monde était désert ; les continents populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte, où il n'y avait ni saisons, ni plantes, ni arbres, ni hommes, ni vie d'aucune espèce... une masse de mort, un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs, l'Océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs profondeurs silencieuses ; les navires sans équipage pourrissaient à la mer, et leurs mâts tombaient par morceaux : à mesure qu'ils tombaient, ils s'endormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus. Les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans la tombe où la lune, leur reine, les avait précédées ; les vents s'étaient amortis dans l'air immobile, et les nuages avaient disparu. Les Ténèbres n'avaient plus besoin de leur aide... Les Ténèbres étaient tout l'univers !

(*Œuvres complètes de lord Byron* ; Bry, Paris, 1855 ; p. 281-282.)

Anonyme (1861)

Les Ténèbres.

J'eus un rêve qui n'était pas tout-à-fait un rêve. Le soleil s'était éteint, et les astres privés de lumière erraient au hasard à travers l'immensité de l'espace. La terre glacée et comme aveugle se balançait dans une atmosphère ténébreuse que n'éclairait plus la clarté de la lune. Le matin arriva, revint encore, mais il n'amenait plus le jour.

Dans cette désolation affreuse, les hommes oublièrent leurs passions. Tous les cœurs glacés d'effroi ne soupiraient qu'après la lumière. On allumait de grands feux, et l'on y passait tous ses instants. Les trônes, les palais des rois, les chaumières, les huttes du pauvre, tout fut brûlé pour servir de signaux. Les cités furent consumées, et les habitants, rassemblés autour de leurs demeures enflammées, cherchaient à se regarder encore une fois. Heureux ceux qui vivaient auprès des volcans et des montagnes brûlantes.

Une espérance mêlée de terreur ; tel était le sentiment universel. On mit le feu aux forêts ; mais d'heure en heure elles se réduisaient en cendres. Les troncs d'arbres tombaient avec un dernier craquement, s'éteignaient et tout rentrait dans une obscurité profonde. Le front des humains éclairé par ces flammes mourantes avait un aspect étrange. Les uns étaient prosternés, cachaient leurs yeux et répandaient des pleurs ; les autres reposaient leurs têtes sur les mains jointes, et s'efforçaient de sourire ; ceux-ci couraient çà et là, cherchant de quoi entretenir leurs bûchers funèbres. Ils regardaient avec une sombre inquiétude le firmament obscurci qui semblait un drap mortuaire jeté sur le cadavre du monde ; puis ils se roulaient dans la poussière, grinçaient des dents, blasphémaient et poussaient des hurlements.

Les oiseaux de proie faisaient entendre des cris lugubres, et voltigeaient sur la terre en agitant leurs ailes inutiles. Les bêtes les plus féroces devenaient timides et tremblantes. Les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule ; elles sifflaient, mais leur venin était sans force ; on les tua pour s'en nourrir.

La guerre qui avait un moment cessé, renâquit avec toutes ses horreurs. On acheta sa nourriture avec du sang, et chacun, assis à l'écart, se repaissait de sa proie. L'amour n'existait plus ; il n'y avait plus qu'une pensée sur la terre, celle de la mort... et d'une mort prochaine et sans gloire. La faim, de sa dent cruelle, déchirait les entrailles. Les hommes mouraient, et leurs corps gisaient privés de sépulture. Des cadavres ambulants dévoraient les cadavres qui avaient vécu. Les chiens eux-mêmes assaillirent leurs maîtres, un seul excepté qui demeura fidèle au corps du sien et le défendit contre les oiseaux, les animaux et les hommes, jusqu'à ce que la faim les eût fait périr. Il ne chercha pas sa nourriture, mais léchant la main qui ne pouvait plus lui rendre ses caresses, il poussait des cris lamentables et continuels, et il mourut enfin.

La famine fit périr peu à peu tout le genre humain. Deux habitants d'une grande cité survécurent seuls : c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent auprès d'un autel sur lequel finissaient de brûler quelques tisons qui avaient consumé une foule d'objets sacrés destinés à un usage profane. Ils agitèrent en frissonnant les cendres chaudes avec leurs mains froides et décharnées ; de leur faible souffle, ils essayèrent de ranimer les charbons presque éteints, et produisirent une légère flamme. Cette lueur passagère attira leurs regards, et en levant les yeux, ils aperçurent leurs visages ; à cette vue, ils poussèrent un cri et moururent de l'effroi de leur laideur mutuelle, ne sachant lequel des deux la famine avait réduit à l'état d'un spectre.

Le monde n'était plus qu'un grand vide ; la réunion des contrées populeuses et florissantes ne fut plus qu'une masse, sans saisons, sans verdure, sans arbres, sans hommes, sans vie, empire de la mort, chaos de la matière. Les rivières, les lacs, l'océan demeurèrent immobiles ; rien ne troubla le silence de leurs profondeurs. Les navires sans matelots pourrirent sur la mer ; leurs mâts tombèrent en pièces, mais sans faire rejaillir l'onde par leur chute. Les vagues étaient mortes ; elles étaient comme ensevelies dans un tombeau ; la lune qui les agitait autrefois avait cessé d'être. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évanouis ; les ténèbres n'avaient plus besoin de leur secours, elles étaient tout l'univers.

(Anonyme : *Contes fantastiques par Apulée — Hoffmann — Walter Scott — Byron — Uhland, etc.* ; Chaillot, Avignon, 1861 ; p. 197-200.)

Daniel Lesueur (1907)

Les Ténèbres.

J'eus un songe... Et ce n'était pas tout à fait un songe... Le brillant soleil s'était éteint, et les astres morts erraient dans l'éternel espace, d'une course vagabonde et sans lumière. La terre glacée tourbillonnait aveuglément au sein d'une nuit que n'éclairait même plus la clarté de la lune. Les matins naissaient et s'écoulaient, puis renaissaient encore... mais sans apporter le jour. Et les hommes oubliaient leurs passions dévorantes dans la terreur de cette désolation. Leurs cœurs ne s'emplissaient que d'une prière angoissée vers la lumière. Ils se groupaient pour vivre autour de grands feux. Les trônes, les palais des rois, aussi bien que les chaumières, les habitations de tout ce qui s'abrite sous les toits, servaient d'aliments aux flammes. Les cités brûlaient, et les hommes se réunissaient autour de leurs maisons en feu pour voir encore une fois les visages les uns des autres. Heureux ceux qui demeuraient dans le voisinage des volcans, et pour lesquels la montagne flambait comme une torche ! Une attente désespérée était le seul sentiment qui remplissait le monde. On alluma les forêts, mais en quelques heures elles se consumaient et s'éteignaient ; les arbres craquaient et pétillaient, puis ils s'effondraient... et tout redevenait noir. Les fronts des hommes, dans la clarté défaillante, offraient un aspect surnaturel tandis que les dernières lueurs les effleuraient, palpitantes. Quelques-unes se couchaient par terre, se cachaient les yeux et pleuraient ; d'autres posaient leurs mentons sur leurs poings fermés, et souriaient... Et d'autres courraient çà et là, entassant des matériaux combustibles sur leur bûcher funèbre, et regardant avec une inquiétude folle ce morne ciel, linceul d'un monde condamné. Puis, avec des malédictions, ils se jetaient dans la poussière, grinçaient des dents et hurlaient... Les oiseaux sauvages poussaient des cris aigus, et, dans leur terreur, s'abattaient sur le sol, qu'ils frappaient de leurs ailes impuissantes. Les plus farouches animaux devenaient soumis et tremblants. Les vipères se glissaient et s'enroulaient parmi la foule, sifflantes mais inoffensives. On les tuait pour les manger. Et la Guerre, pour quelque temps apaisée, réveilla toutes ses fureurs... Chaque repas fut acheté au prix du sang ; puis chacun se reput isolément, dans un sombre silence. Plus d'amour... La terre entière n'avait qu'une pensée : celle de la mort, imminente et sans gloire. Les tortures de la faim crispaient toutes les entrailles. Les hommes mouraient ; leur chair et leurs os restaient sans sépulture. Ces êtres amaigris s'entre-dévorait. Les chiens mêmes attaquaient leurs maîtres. Un seul pourtant resta fidèle au cadavre du sien ; il le défendit contre les bêtes et les hommes affamés, jusqu'à ce que ceux-ci tombassent à leur tour ou s'occupassent à dévorer leurs morts ; lui-même ne chercha plus de nourriture, mais poursuivit sa veille funèbre, avec de longs et lamentables gémissements, coupés de cris brefs et désolés ; de temps à autre, il léchait la main qui ne répondait plus par des caresses... Enfin il mourut. L'humanité, peu à peu, fut détruite par la famine. Cependant deux hommes survivaient — deux habitants de la même grande cité... Et ils étaient ennemis. Ils se ren-contrèrent près des débris fumants d'un autel sur lequel on avait entassé pour un usage profane des objets consacrés. Ils écartèrent les tisons, et, de leurs mains glacées de squelettes, grattèrent les cendres à peine rouges ; puis, de leur faible haleine, ils s'efforcèrent de ranimer le feu. Une flamme dérisoire s'éleva. Alors, comme elle les éclairait un peu, ils levèrent les yeux et se regardèrent... ils se virent... poussèrent un horrible cri, et expirèrent. Leur aspect hideux les avait mutuellement frappés à mort, avant même que chacun eût reconnu le visage auquel la Faim donnait une expression infernale. Le monde était désert. Les contrées puissantes et populeuses n'étaient qu'un monceau poudreux, sans climat, sans herbe, sans arbres, sans habitants, sans vie... Un champ de mort, un chaos pétrifié. Les fleuves, les lacs, les océans demeuraient immobiles, et rien ne remuait dans leurs abîmes silencieux. Les navires sans matelots pourrissaient en mer. Leurs mâts tombèrent peu à peu en morceaux, et leurs coques dormirent sur l'abîme sans qu'une vague les soulevât. Car c'en était fait des flots bondissants ; les marées n'existaient plus ; la Lune, leur reine, était morte avant elles. Les vents restaient captifs dans l'air appesanti. Les nuages étaient dissipés à jamais. Qu'eussent-ils ajouté aux Ténèbres ?... La Nuit régnait sur l'Univers.

Diodati, juillet 1816.

(*Œuvres de lord Byron* ; Lemerre, Paris, 1907 ; [t. 3], p. 295-298.)

Oskar Wladislaw de Lubicz Milosz (1912)

Ténèbres.

J'ai fait un rêve où tout n'était pas d'un rêve.
Le brillant soleil s'était éteint et les étoiles
erraient, s'obscurcissant, dans l'éternel espace,
sans rayons, égarées ; et la terre glacée
se balançait aveugle et noire dans l'air sans lune.
L'aube vint et s'en fut, et revint, et n'apporta point de jour.
Et les hommes oublièrent leurs passions dans l'horreur
de leur désolation ; et tous les cœurs
se glacèrent dans une égoïste prière à la clarté ;
et ils vécurent près des feux de bivouac ; et les trônes,
les palais des rois couronnés, les chaumières,
les habitations de tous les êtres qui construisent des abris
furent brûlées en fanaux ; des citées furent consumées
et les hommes s'assemblèrent autour de leurs maisons en flammes
pour regarder une fois encore dans la face les uns des autres.
Heureux étaient ceux qui vivaient dans le voisinage
des volcans et de leur torche sourcilleuse :
un espoir apeuré, voilà tout ce que contenait le monde.
On mit le feu aux forêts ; mais, d'heure en heure,
elles tombaient et se fanaient, et les troncs crépitants
s'éteignaient avec un craquement, et tout était noir.
Les fronts des hommes à la lumière du désespoir
prenaient un aspect surnaturel quand par instants
les lueurs tombaient sur eux ; tels se couchaient
et cachaient leurs yeux et pleuraient ; tels autres, appuyant
leurs mentons sur leurs mains crispées, souriaient ;
et d'autres se hâtaient, de ci de là, nourrissant
la flamme de leurs bûchers, et regardaient
avec une angoisse de folie vers le ciel de ténèbres,
drap mortuaire d'un monde fini ; puis de nouveau
avec des malédictions, se jetaient dans la poussière
et grinçaient des dents et hurlaient ; les oiseaux sauvages poussaient des cris
perçants
et terrifiés voletaient au ras du sol
agitant leurs ailes inutiles ; les plus féroces brutes
vinrent douces et tremblantes ; et des vipères rampaient
enlaçant l'une l'autre parmi la multitude,
sifflantes, mais inoffensives — on les tuait pour s'en nourrir ;
et la Guerre, qui pour un instant avait cessé d'être
se rassasia à nouveau ; on achetait un repas
pour du sang, et chacun s'assit, sombre, à l'écart
pour se repaître dans les ténèbres ; il n'y avait plus d'amour ;
toute la terre n'était plus qu'une pensée, et cette pensée était la mort
immédiate et sans gloire ; et l'angoisse
de la famine se nourrissait de toutes les entrailles ; des hommes
mouraient, et leurs os n'eurent point de tombe, non plus que leur chair.
Les maigres étaient dévorés par les maigres,
même les chiens assaillaient leurs maîtres, tous, hormis un seul,
et celui-là restait fidèle à un cadavre et tenait en respect
les oiseaux et les bêtes et les hommes affamés
jusqu'à ce que la faim les eût cramponnés ou le mort pourrissant

attiré leurs mâchoires décharnées ; lui, le chien, il ne chercha point de
 nourriture
 mais avec un pitoyable et continuel gémissement
 et un cri bref et désolé, léchant la main
 qui ne répondait pas à sa caresse — il mourut.
 La foule, petit à petit, succomba à la faim ; cependant deux
 habitants d'une cité énorme survécurent,
 et ils étaient ennemis. Ils se rencontrèrent
 près des tisons mourants d'un temple
 où d'innombrables objets saints avaient été amoncelés
 pour un usage profane ; ils rassemblèrent
 et, tremblants, remuèrent de leurs froides mains de squelettes
 les faibles cendres, et leur mourante haleine
 souffla pour un peu de vie et fit monter une flamme
 qui était une moquerie ; puis ils levèrent
 les yeux, tandis que l'air s'éclairait, et ils virent
 les visages qu'ils avaient — il virent leurs faces et poussèrent un cri et
 moururent.
 Oui, cela fut ainsi, de la hideur l'un de l'autre ils moururent
 ignorant qui était l'homme sur le front duquel
 la Famine avait écrit : Démon. La terre était vide,
 la populeuse, la puissante n'était plus qu'un bloc
 sans saisons, sans herbes, sans arbres, sans hommes, sans vie.
 Un bloc de mort, — chaos de dure argile.
 Les rivières, les lacs, l'océan, tout était immobile,
 et rien ne bougeait dans leurs profondeurs muettes ;
 des vaisseaux sans nochers pourrissaient sur la mer
 et leurs mâts tombaient morceau par morceau, et en tombant
 s'endormaient sur l'abîme sans lame.
 Les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans leur tombe ;
 la lune, leur maîtresse, avait expiré avant elles ;
 les vents pendaient flétris dans l'air stagnant
 et les nuages périrent ; la Ténèbre n'avait plus besoin
 de leur aide. Elle était l'Univers.

Diodati. Juillet 1816.

Paul Le Gendre (1930)

Ténèbres.

(Réminiscence de Byron.)

À Edmond Deglos.

J'eus un rêve effroyable en son étrangeté,
Rêve qui doit un jour être réalité.
Notre Soleil s'était éteint, et dans l'Espace,
Où maintenant notre œil à les compter se lasse,
Les astres, de rayons tout à coup dépouillés,
Comme au temps du Chaos Biblique éparpillés,
Se heurtaient, n'ayant plus une course réglée.
Et la terre flottait noire, aveugle et gelée.
— Or les Hommes, devant ces désolations
Cosmiques, oubliaient leurs vieilles passions :
Tous, confondus dans une égoïste prière,
Avec des cris d'angoisse imploraient la [] lumière —
Et l'on vivait autour de grands feux allumés...
Mais les bûchers étaient trop vite consumés.
Allumer les forêts fut la seule ressource.
À travers leurs fourrés la flamme prit sa course ;
Les feuilles flamboyaient avec des sifflements,
Les troncs chenus avec d'horribles craquements
Se tordaient.

On brûla les maisons et les villes.
Et les tyrans brûlaient leurs palais inutiles.
Et les prêtres brûlaient leurs temples et leurs Dieux.
Pour chasser la croissante obscurité des cieux,
Tout dut alimenter la terrestre fournaise.
Puis... plus rien ! qu'un amas gigantesque de braise
D'où jaillissaient, bientôt éteintes dans les airs,
De mourantes lueurs.

Ces passagers éclairs
Montraient les fils maudits des familles humaines
Grimaçant avec des faces d'énergumènes.
Les uns cachaient leurs fronts dans leurs mains et pleuraient
Ou mordaient la poussière — et les autres couraient,
Blasphémaient et grinçaient des dents, en plein délire.
D'autres, silencieux, avec un affreux rire,
Les yeux fixés au ciel, regardaient sans rien voir
Cet immense linceul implacablement noir.

Les oiseaux, sans pouvoir voler, battaient des ailes.
Loux et lions tremblaient à côté des gazelles.
Les serpents oubliaient de mordre ou de piquer.
Alors l'homme affamé se remit à traquer
Les bêtes comme aux temps anciens : dures batailles
Dans la nuit, sans pouvoir contenter ses entrailles.
L'homme alors se jeta sur l'homme et l'égorgea
Et, l'ayant dépecé des ongles, le mangea.
La faim dénaturant les êtres qu'elle touche,
Un père furieux mordait à pleine bouche
Le corps tout pantelant d'un fils idolâtré

Et succombait lui-même, à moitié dévoré.
— Le monde était désert. La terre dépeuplée
N'était plus qu'une masse inerte et désolée,
Cimetière de la défunte Humanité.
Plus d'hiver, de printemps, d'automne, ni d'été ;
Sur le sol calciné plus d'arbres, plus de plantes.
Les fleuves n'allaient plus leurs courses turbulentes,
Par la glace enchaînés, et l'Océan grondeur
Était silencieux jusqu'en sa profondeur ;
Il n'éclaboussait plus d'écume ses rivages,
Rien n'y remuait plus. Veufs de leurs équipages,
Les vaisseaux pourrissaient sur la mer et leurs mâts
Pièce à pièce y tombaient, immobiles amas.
Car les eaux n'étaient plus par la Lune attirées
Et les flots étaient morts, et mortes les marées.
Les nuages au ciel ne s'amoncelaient plus ;
Dans l'ombre universelle ils étaient superflus
Pour couvrir du linceul de leurs voiles funèbres
Un monde, qui n'était désormais que *Ténèbres*.

(*Du Quartier latin à l'académie, réminiscences, suivi de Le Crin-crin d'un mire* ; Maloie, Paris, 1930 ; p. 487-489.)